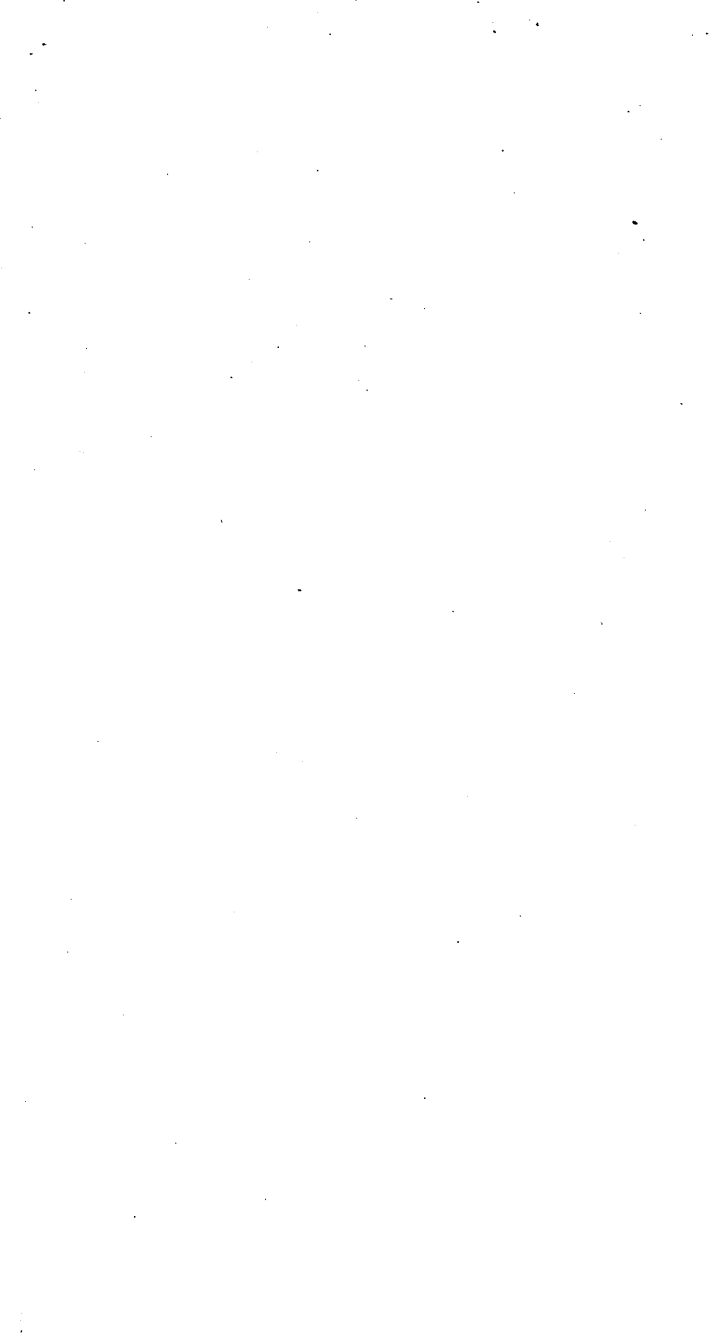


Gen. Lib.

The University of Chicago
Libraries



GIFT OF



NOTRE-DAME

DE

MONTAIGU

BRUXELLES

chez M^{re} M. WEISSENBERG

IMPRIMEUR DU ROI

N. RUE DU POINÇON, 15

NOTRE-DAME du MONTAIGU



MONOGRAPHIE RELIGIEUSE

PAR

A. VAN WEDDINGEN

M

CHANOINE HON^{OR}É, DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET EN THÉOLOGIE

ALMONIER DE LA COUR

Le Paysage et le Sanctuaire. — Légende, origines et développement de la dévotion à Notre-Dame du Chêne de Montaigu. — Le Pèlerinage et les processions. — Miracles et Grâces surnaturelles. — Plan des Sanctuaires nationaux dans l'économie générale de la Religion de Jésus-Christ.

Gift

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PARIS

BRUXELLES

VICTOR PALME

J. ALBANEL

27, rue de Grenelle, 27

29, rue des Paroissiens, 29

1879

WINDY SET
TO WIND

PERMANENT COASTING

RT 665

.M7 V3

NOTRE-DAME

DE

MONTAIGU



MONOGRAPHIE RELIGIEUSE

PAR

A. VAN WEDDINGEN

CHANOINE HON^{OR}ABLE, DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET EN THÉOLOGIE

AUMONIER DE LA COUR

Le Paysage et le Sanctuaire. -- Légende, origines et développement de la dévotion à Notre-Dame du Chêne de Montaigu. -- Le Pèlerinage et les processions. -- Miracles et Grâces surnaturelles. -- Plan des Sanctuaires nationaux dans l'économie générale de la Religion de Jésus Christ.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PARIS

VICTOR PALME

25, rue de Grenelle, 25

BRUXELLES

J. ALBANEL

29, rue des Paroissiens, 29

1879

749595

A SON ÉMINENCE

MONSEIGNEUR

VICTOR-AUGUSTE DECHAMPS

CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE MALINES

PRIMAT DE BELGIQUE

AU PROMOTEUR VÉNÉRÉ

DE LA DÉVOTION

A NOTRE-DAME DE MONTAIGU

Hommage très-respectueux de l'auteur

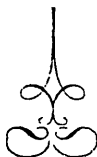
1^{er} MAI 1879

320131

Voici... que la MONTAGNE où habite le Seigneur sera élevée au-dessus des collines, toutes les nations y accourront en foule ! Et alors viendra la multitude des peuples, et elle dira : venez, et montons à la Montagne du Seigneur et à la Maison de Jacob, et Il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers.

Prophéties d'ISAÏE : III, 13, 16.





DIVA, quæ gaudens iterare dona,
Erigis lapsos, trepidisque robur
Addis, et servas variis periclis

Undique cinctos !

Clamat hoc ætas vetus, ista clamat ;
Belgica hoc Hallis regioque vidit,
Et palam jam nunc videt in propinquo

Colle Sichemi !

.... Tu malis fessos releva, et favente
Pacis, indulge ! recreemur aura :
Tunc tibi laudes, Dea, dicet omnis

Sexus et ætas !

Prière de Juste Lipse.

Diva Aspricollensis.



A Montaigu, Vierge Marie,
Sous ton sourire éclosent les beaux jours,
Le Ciel nous exauce toujours
Lorsque c'est par Toi qu'on le prie :
Ah ! viens, ô Mère, à mon secours !

Tout ici semble nous redire :
« Exilé, viens te reposer,
Dans mes regards trouve un sourire,
Et sur mes lèvres un baiser.

Mon cœur à toutes les prières
S'ouvre comme un ciel radieux ;
Il fait sur toutes les misères
Tomber un rayon de mes yeux. »

— O Patronne auguste et céleste
Où le Sauveur plaça pour nous
Ce qu'une vierge a de modeste,
Tout ce qu'un ange a de plus doux,

Du haut d'un chêne séculaire
Tu penches ton front gracieux ;
Rien n'est plus doux sur la terre,
Rien n'est plus charmant dans les cieux !

Madame Defontaine-Coppée.

Chants de mai.



CHAPITRE I^{er}

LE PAYSAGE ET LE SANCTUAIRE

NOTRE DAME DE MONTAIGU ! Quels souvenirs bénis rappelle ce nom ! Que de bonnes pensées il apporte à l'âme !

Le temple de Montaigu est le sanctuaire préféré de la Belgique du Nord. Aux jours de l'enfance se levant sur la vie avec la fraîcheur des aurores ; dans l'inquiète adolescence ; aux heures de félicité comme aux heures d'angoisse ; pour nous-mêmes ou pour ceux que nous aimons, combien de nous ont pris le chemin de la sainte Montagne ! Que de fois le Seigneur nous a parlé sur ces dalles creusées par les genoux de millions de pèlerins, sous ce dôme surnaturel où l'on

éprouve je ne sais quel vital sentiment de l'Infini! Et qui donc, en revenant de là, n'a trouvé la vie moins amère, l'espérance plus facile? Quelque chose comme une calmante vision de paix était descendu sur l'esprit : un charme fortifiant enveloppait tout l'homme d'une sérénité qui n'est pas de ce monde. C'était tout ensemble une joie et un regret : une mélancolie pareille à celle du Prophète-Roi, lorsqu'au retour de Sion, « la bien aimée de Dieu, » sa bouche s'écriait : Que vos tabernacles me sont chers, ô Seigneur des vertus! Mon âme se sent défaillir et se consume du désir de vos demeures!..... Le passereau s'est trouvé un asile, et la tourterelle un nid pour y abriter sa couvée. Pour moi, je n'ai que vos autels, ô Dieu des vertus....! Un seul jour dans vos parvis vaut mieux que mille des jours profanes! (Ps. 83.)

N'est-il pas vrai qu'entre la nature et l'âme humaine il y a des affinités mystérieuses? La terre est notre complice, a dit le poète. Est-ce sa manière à elle de secouer son indifférence

natale, de se mêler aux émotions de l'homme, à ses plaisirs, à ses tristesses ?

Par son site, déjà, Montaigu semblait prédestiné à devenir un lieu de religieuse contemplation. Son territoire appartient aux régions de la basse Belgique. Ces restes de marécages et de tourbières, ces sables affleurants forment l'extrémité occidentale de la longue zone traversant en écharpe la Hollande et le Hanovre, et courant jusqu'au Jutland, pour plonger profondément en haute mer, à une distance considérable des dunes.

Dans la bonne saison, surtout, le paysage général est assez pittoresque dans sa simplicité, et d'un aspect qui tantôt appelle le cantique joyeux, tantôt la grave méditation. Des coteaux voisins, comme de la tour terrassée de l'église, on voit, du côté de l'ouest, les méandres du Demer se perdant par de vastes prairies, irrégulièrement bordées d'ormes penchant au hasard leurs grosses têtes chauves soudées à des troncs noueux. En carrés inégaux s'étendent les champs de trèfles, de

blés et de colza. Des bâtiments à moitié écroulés de petits couvents autrefois prospères, maintenant envahis par la mousse et les graminées; les nombreux moulins tournant dans les vapeurs éclairées du matin; des vergers en pente et de blanches fermes se détachant sur l'ombrage des aunes et des châtaigniers; les maisonnettes des cultivateurs assises au flanc des routes profondes; et, sur le parcours des sources, quelques vannes bavardes écumant entre de vieilles roues à auges; tout cela forme un tableau varié, et plein de cette grâce naïve qu'aimaient à reproduire nos vieux maîtres flamands.

D'un côté de la petite rivière se dessinent les versants du *Hageland*, la région des haies, longtemps oseraies stériles, aujourd'hui champs cultivés et de franc rapport. Du bord opposé se profilent, comme des dunes, les premières ondulations du sol campinien. Le long du Demer, voilà Sichem avec ses pâturages superbes et sa célèbre « Tour de Marie » (*Marientorn*, *Maegdentorn*), curieuse

ruine, jadis phare et bastion, dernier vestige de la prospérité de la petite ville avant les troubles religieux du xvi^e siècle. La belle flèche gothique perçant les talus gazonnés des fortifications environnantes, c'est le clocher de Saint-Sulpice de Diest. Là bas, au-dessus des aiguilles des sapins, s'aperçoivent la tour de l'église abbatiale d'Averbode, les clochers d'Aerschot, de Lierre, d'Anvers, de Malines, les six tourelles de l'hôtel-de-ville de Louvain. Au delà de Diest, ces parallélogrammes rouges, étincelants au soleil, sont les baraquements du camp de Beverloo. De quelque côté que l'œil s'égare, il embrasse un vaste cirque de bois, de coteaux, de plaines; on dirait d'un océan de verdure et de sable, où se dressent de loin en loin, ainsi que des mâts de navires, les faîtes de quelques églises villageoises. Nous sommes en pays de sapinières. Elles forment, par intervalles, comme une suite continue d'amphithéâtres, dont les nuances vont du vert noirâtre jusqu'aux teintes opalines et châtoyantes de l'aigue-marine. Au

premier plan, les arbres nains couvrent les monticules de leurs panaches circulaires, sur lesquels les rayons se dispersent en cascades de bronze et d'or; puis, ce sont de larges éventails attachés à une tige flexible, et continuellement oscillants sous le souffle des brises. Au-dessus, les sveltes futaies semblent des nefs végétales : le jeu de la lumière et des ombres varie à chaque instant les arabesques des rameaux, vivement estompés sur le ciel profond, entrevu aux percées des branches. Ces feuillages fermes et nettement découpés se marient bien avec le sol ferrugineux ou verdâtre. A ces arbres, qui ont quelque chose de rigide et de métallique, convenaient ce terrain minéral, ces escarpements hardis, subitement minés en dessous, sillonnés de crevasses, et que baignent parfois des criques limoneuses, hérissées de quelques touffes de roseaux roussâtres.

Un peu plus loin l'on découvre la bruyère, avec sa végétation violacée et glauque. Tantôt les sables d'ocre s'enfoncent entre les brous-

sailles; tantôt ils s'aventurent parmi les ornières humides et les sentiers nés à l'improviste, et tout de suite disparus dans l'enlancement des petits joncs, des mousses et de la flambe des marais. Déjà aux confins de Montaigu, dans la direction de Schoonderbueken, commencent l'isolement, l'envahissante tristesse des prochains déserts. Aux pelouses humides des anciens polders du Demer succède une terre moins grasse, presque rocailleuse, dure au pied, âpre à l'œil. A peine, entre les sapins, la petite fleur grisâtre de l'*Erica cinerea* et quelques renoncules blanches égayent la monotonie des plaines. Des amas de tourbe, disséminée à fleur de sol, attestent qu'aux temps préhistoriques, la mer avait poussé sur toute cette partie de la Belgique un golfe avancé. Elle ne s'en retira, sans doute, que vers la période comparativement moderne où se rompit la bande étroite de sable qui joignait la France à l'Angleterre, de l'avis de géologues célèbres.

Après la dévastation de la conquête romaine,

le préfet des Gaules, Agrippa, avait jeté à travers les bois et les marécages le premier réseau des anciennes voies militaires, dont quelques vestiges subsistent encore. Ce ne fut qu'au ^{xii}^e siècle, toutefois, que les solitudes de la basse Belgique devinrent moins sauvages. Jusqu'alors, disent les annalistes, la Toxandrie ou la Campine, comme elle fut appelée au ^{xiii}^e siècle, n'offrait que marnières sans bornes, brûlées par le soleil, infestées de brigands.

Dans ces steppes arides, on reconnaissait les marais où, sans doute, s'étaient réfugiés les rares survivants des Éburons, après la victoire sanglante de César. Là s'étaient fixées plus tard les tribus germaniques des Toxandres qu'avec les Tongres, les Soniques et les Bethases, les empereurs avaient appelées dans la Gaule décimée, pour y fonder des colonies nouvelles. Là, enfin, se serait cantonnée une autre confédération portant le nom de Francs-Saliens, du vocable latin de *Sala*, l'Issel, fleuve Saxon près duquel ces barbares s'étaient d'abord établis. Réunis aux Belges et

aux Romains, pour repousser l'avalanche des émigrants d'outre-Rhin, les Saliens s'étaient bientôt constitués en ligue indépendante, avec les Toxandres et les peuplades voisines. Vers 422, ils auraient tenu, dans les plaines qui s'étendent aujourd'hui entre Halen et Herck-la-Ville, une grande assemblée, pour décider du mode de gouvernement. Le régime monarchique y aurait été adopté. Des chroniqueurs voulaient que Pharamond fût le premier de leurs rois, appelés *chevelus* pour leurs longs cheveux flottants. Quoi qu'il en soit de ce personnage légendaire, on a prétendu que les Saliens se seraient construit un peu plus tard le camp retranché de *Dispargum*, non loin de l'emplacement actuel de Diest. C'est le sentiment d'historiens illustres, contredits, il est vrai, par des érudits d'une égale autorité. De l'avis des premiers, les Francs se seraient élancés de là, vers 439 ou 442, pour envahir Tournai et Cambrai, et étendre leur domination jusqu'à l'embouchure de la Somme. Ce jour fut la fin de la dictature des Romains dans la

Gaule : elle avait duré près de cinq cents ans (1).

Ainsi, la région où devaient un jour s'élever des villes prospères était encore, dix siècles après la conquête romaine, un désert mal famé.

En 1136, Arnold I, seigneur de Diest, fonda à Averbode l'abbaye de Prémontrés, florissante encore aujourd'hui. Les enfants de Saint Norbert firent à Averbode ce qu'ils avaient fait à Postel et à Tongerlo. Ils défrichèrent les marais, convertirent en viviers les eaux stagnantes, fécondèrent la forêt vierge. Sans les « hommes blancs » du monastère, la Campine serait une fondrière, cachant une fièvre dans chaque marais, une embûche sous chaque taillis.

Plus qu'aucune localité du pays, Montaigu doit tout à la religion du Christ. Ici encore, de

(1) Voir la belle notice de M. Edward van Even, archiviste de Louvain : *Geschiedenis der stad Diest*. Diest, Havermans, 1847, p. 52 sqq. — Schayes. *La Belgique avant et pendant la domination romaine*, 2^e édition, Muquardt, 1877, tome III. Raeymaekers. *Het kerkelyk en liefdaedig Diest*, p. 223.

l'autel est sortie la cité; de la maison de Dieu, la maison citoyenne.

Au commencement du xvii^e siècle, la future petite ville n'était qu'un plateau inculte, semé de cailloux et qu'à peine, de distance en distance, surplombaient quelques maigres peupliers. Le concours croissant de pèlerins accourant en foule auprès d'une statuette de Marie, qu'on y vénérât depuis des siècles, fit donner au hameau la qualité de ville en 1606. Sur l'ordre des archiducs Albert et Isabelle, elle fut, à cette époque, munie de trois portes fortifiées, dont le souvenir s'est perpétué dans le nom des rues de Louvain, de Sichem et de Diest, bâties sur leur emplacement. La forme de la cité rappelle sa consécration à la Reine du ciel, dont elle porte l'image dans son blason. En 1607, l'archiduc Albert fit bâtir Montaigu sur le plan d'une étoile à sept pans. Dans leur candeur, les historiens du temps observaient à ce sujet que le nom hébraïque de *Marie* signifie Étoile de la mer! Les avenues qui figuraient les rayons furent

plantées d'une double rangée d'ormes. En 1620, sur la requête du conseil de Brabant, les archiducs entourèrent l'enceinte de fossés et de remparts. Comme les portes de la ville elles-mêmes, ces modestes travaux de défense furent démolis vers la fin du siècle dernier. — Montaigu présentait ainsi l'image d'un « jardin ceint de murs » (*Hortus conclusus*), ainsi que l'appela un jour l'archiduc Albert, lui donnant avec bonheur un titre poétique de la Vierge sainte.

C'est assez de considérer le beau plan gravé sur cuivre, en 1660, par Conrad Lauwers de Malines, pour se convaincre que la physionomie de la petite ville a peu changé depuis cette époque. A l'ouest s'étendent de vastes terrains voués à la culture : ils appartenaient jadis aux fermes des Oratoriens, desservants de l'église (*Hortus oratorii*). Ces champs confinent à des allées naguère encore plantées de frênes, de sapins et d'acacias, mais que l'indifférence du public a condamnées à périr. Du sommet, l'œil embrasse

presque toute la lisière de la Campine brabançonne. — Une porte spacieuse en pierre blanche ; un avant-corps de ferme ; les solides murs d'enceinte, et une citerne abritée par un pavillon délabré, voilà tout ce qui reste du monastère. Le touriste heurte à chaque pas les énormes caves voûtées, maintenant effondrées, ruines de l'œuvre humaine, sitôt décrépite à côté de la nature éternellement jeune et féconde !

Sur la colline, vers le sud, l'on voyait du temps de l'historien Sanderus, un ermitage entouré d'un bosquet d'ormes et d'une chapelle assez spacieuse (*Mons cum eremitagio et sylvula*). Ces retraites solitaires autour des monuments sacrés étaient nombreuses, autrefois, dans notre religieuse patrie. Involontairement, le voyageur évoque du souvenir l'oratoire, la fontaine et l'atelier de l'humble reclus qui, sans doute, fabriquait là ces menus objets de dévotion qu'aiment à emporter avec eux les pieux pèlerins. Un chemin profond a pris la place du petit ermitage.

Des chaumières basses dont le toit de mousse retombe comme un capuchon jusqu'aux carreaux verdâtres; des huttes de planches, chaque jour plus rares, y abritent les pauvres habitants, constructeurs de balais et de petites brosses de racines qu'ils vont couper dans les bois d'alentour. Du côté opposé, l'aspect est plus gai : le pensionnat des Dames Ursulines offre aux regards sa blanche façade à clocheton. Le réfectoire et la chapelle faisaient jadis partie du collège où les Oratoriens professaient les humanités. Maintenant encore montent des jardins de frais rires d'enfants, et les cris animés des jeux reportent à l'âme le songe sitôt disparu des premières années.

Plus loin s'alignent les maisons particulières. Leur physionomie est bien celle des anciennes habitations de nos petites villes : pignons en escaliers, tantôt larges, tantôt aigus; portes lardées de gros clous ou s'ouvrant à hauteur d'appui; fenêtres glissant entre des coulisses et disposées suivant le

caprice de la plus fantasque géométrie. D'après le savant archiviste de Louvain, M. E. van Even, la plupart de ces constructions remonteraient au ^{xvii}^e siècle. Le badigeon et la banalité froide des bâtisses modernes ont effacé peu à peu le caractère des maisons d'autrefois.

Parmi celles-ci, l'on distingue l'hôtellerie de la *Toison d'or*, en face du portail de l'église. C'est une propriété de la noble famille d'Arenberg. La maison de l'Ange (*den Enghele*, des chroniqueurs) existait déjà en 1604, au rapport du Greffier Numan, le premier narrateur flamand des grâces accordées par le Seigneur dans le Temple de Montaigu.

Dans les rues latérales, devant le seuil d'un assez grand nombre de demeures, l'on voit s'étendre, en été, de larges litières de paille. Elles servent à sécher les pommes de pins ramassées dans les bois. La chaleur fait épanouir les écailles de ces combustibles excellents, et leur vente constitue

une ressource importante pour une partie des habitants.

Des hôtelleries et des restaurants de bonne apparence offrent aux pèlerins une hospitalité qui n'est pas sans confort. Avec un tact parfait, le clergé de Montaigu s'ingénie à épargner aux voyageurs les exactions dont assez souvent les pèlerinages deviennent l'occasion. Qui ne connaît cette bohème vagabonde de quémandeurs et de mercenaires, pullulant aux abords des églises célèbres, et harcelant les fidèles avec leur quincaillerie apocryphe et leurs infirmités de commande? D'accord avec les magistrats, le clergé de Montaigu a pris d'énergiques mesures pour combattre un abus qui ravale la dignité des manifestations les plus saintes du culte.

Ainsi, à la faveur de la religion, Montaigu a perdu peu à peu sa stérilité primitive, mais c'est comme à regret que le labeur de l'homme a transformé la nature, que la plaine a remplacé la steppe. Par endroits, l'inclémence native du sol reparaît. Du mé-

lange de la glèbe et du chaume naît une nature austère en ses teintes fauves, en ses déclivités bizarres. Peut-être le touriste regrettera ici les rochers altiers des bords de la Meuse et les rives romantiques de la Lesse ou de la Semois, les riches cultures du Brabant, les vues marines de la West-Flandre ! Mais l'intense solitude, la vaste étendue des sapinières et des petites collines voilées de brume ont quelque chose de saisissant et de recueilli : l'immobilité, le silence commandent la méditation, concentrent la pensée. Dans les vagues teintes des feuillages et des campagnes reverdies s'offre à la rêverie le symbole de l'universel renouvellement ; dans l'éclatante lumière des étés ; sous les rayons mélancoliques du soleil d'automne entre les rameaux pâlis, il doit faire bon s'asseoir là, à l'écart de la foule, dans le calme des pensées et l'intimité des souvenirs.

Comme cette paix du monde extérieur invite à la paix du dedans ! Suivant notre état d'âme, la sérénité de ces campagnes trouble

ou apaise, approuve ou censure. Il sort d'infailibles verdicts de cette impassible nature, clairvoyante comme Dieu, implacable comme la conscience. Tout cœur sensible éprouve ici la vérité des beaux vers de Victor de Laprade :

C'est Dieu dans ces clartés, c'est Dieu qui nous invite ;
Allons sur les hauteurs lui rendre sa visite.
Dans l'ombre et dans le bruit nous vivions agités ;
Montons ! loin des rumeurs et des obscurités,
La campagne sourit, lumineuse et tranquille,
Et son calme fait honte aux rumeurs de la ville ;
La paix de ces beaux lieux envahit tous les cœurs :
Il n'est, devant ce ciel, ni vaincus, ni vainqueurs.
Qu'il est bon d'écouter, au sortir des querelles,
Ces mille voix des champs, si bien d'accord entre elles ;
D'entendre la nature aux pieds de son auteur,
Parler sans interprète et sans contradicteur !
C'est là qu'il faut s'enfuir pour se trouver soi-même,
Libre de qui vous hait, libre de qui vous aime,
Accompagné du juge et du témoin secrets
Et docile à subir leurs intimes arrêts.
Venez ! élevons-nous assez loin de la plaine
Pour perdre du regard la fourmilière humaine ;
Et, d'un esprit plus calme, allons sur la hauteur,
Voir sous ses grands aspects l'œuvre du Créateur.
A l'air libre des champs vivons cette journée ;
De rayons et de fleurs qu'elle soit couronnée,

Et que son souvenir, dans les mois sans soleil,
Brille au fond de nos cœurs tout plein de bon conseil.
Abrités dans ces bois du souffle de la haine,
Faisons sur la montagne une halte sereine ;
Et qu'enfin déridés par ce printemps joyeux,
Nos fronts soient sans nuage aussi bien que les cieux.

Si calme est depuis longtemps la plaine de Montaigu, que l'on y oublie volontiers les luttes dont autrefois frémirent ses alentours. Le siège de Sichem saccagée le 22 février 1578 par le duc de Parme; et, en cette même année, le sac de Diest par les Gueux, dont un témoin oculaire Godefroid van Thienwinckel, citoyen et curé de Sichem, a décrit les horreurs; puis, les représailles des armées espagnoles; plus tard, le passage des armées de Louis XV; la chevaleresque révolution brabançonne; les deux guerres d'invasion de la République française, toutes ces convulsions du terrible jeu des batailles semblent n'avoir laissé qu'une trace éphémère dans l'esprit des générations. Une loi providentielle étend-elle sur les scènes de

désolation le voile d'un oubli précoce, comme, au lendemain des boucheries, renaissent sur la fosse des morts les fleurs arrosées de leur sang? Ce qui est sûr, c'est qu'à Montaigu une impression domine toutes les autres : c'est la pensée de la douce Vierge dont la montagne garde le sanctuaire. Depuis longtemps, les fumées de la gloire militaire se sont dissipées; le fantôme épique du château des Francs-Saliens, qui aurait été, suivant les récits des chroniqueurs, le berceau de la première monarchie franque (*Regnum Franciæ*), a disparu dans la nuit des âges. A peine de ce passé la contrée a conservé quelques noms topographiques dans le voisinage du Demer, comme ceux de Prés des Francs, de Prés Saliens, de Bourg et de Mont Saliens, comme l'appellation de Petite-France (*Klein Frankryk*) donnée aux plaines qui séparent Haelen de Herck-la-Ville et virent, peut-être, monter sur le pavois le premier des Chevelus. L'habitant a oublié le sens de ces termes, aujourd'hui simple curiosité d'érudits. Les urnes franques, les tuiles,

les poteries retrouvées à Schaffen près de Diest; les monnaies mérovingiennes, et les tumulus déterrés à Lummen, à Zellick, en divers autres points du pays, n'ont pas beaucoup accru la popularité des belliqueux Saliens. Mais par chacune de ces routes, jadis pleines du tumulte des camps, se pressent de toutes les villes, de tous les hameaux de la Belgique des milliers de pieux suppliants. La maison de la prière a survécu, dans son pacifique triomphe, aux monuments de la guerre. L'image de Marie, plus d'une fois en fuite devant des hordes brutales, chaque fois ramenée par des mains fidèles, lève encore son sceptre de Mère et de Reine sur les peuples agenouillés à ses pieds.

De fait, c'est un palais autant qu'un temple que la piété du peuple et des souverains de la Belgique lui a bâti à Montaigu (1). Peut-être,

(1) Les premiers dessins corrects du Sanctuaire de Montaigu figurent dans Sanderus : *Chorographia Sacra Brabantiaë*, sur le frontispice du livre d'Erycius Puteanus : *Diva Virgo Aspricollensis*, Louvain, 1822, et sur le plan de 1660.

l'on aimerait voir s'élever là un sanctuaire gothique. C'est bien l'architecture des races du nord qui convient le mieux au culte catholique. Ces édifices rattachés au sol par leurs solides assises, mais emportés dans l'infini par leurs ogives, leurs lancettes, leurs clochetons, n'expriment-ils pas, dans une meilleure harmonie, la double nature spirituelle et terrestre de l'homme ? Les nefs profondes où flottent les ombres, les colonnes montant d'un seul jet aux voûtes, les vitraux que colorent de leurs lueurs changeantes les aurores et les crépuscules, ne sont-ils pas l'image de l'âme, cherchant le reflet de l'éternité, sous la lumière mobile de nos jours mortels ? Le style de la Renaissance pourrait paraître un peu mondain pour une basilique où s'assemblent les pèlerins. Eh ! qu'importent ces considérations, dans les effusions victorieuses de la piété ? L'amour transfigure les formes, comme il exalte les pensées. Il salue dans le sanctuaire ogival la personnification plastique de ses élans, de ses luttes, de ses rêves d'idéal. Mais

dans la richesse et le luxe des monuments plus profanes, il trouve l'emblème de l'exubérante ardeur, empruntant toute l'opulente variété de l'ornementation, pour glorifier l'Être dont aucun symbole n'égale la plénitude.

C'est de ce point de vue qu'il faut juger du temple de Montaigu. Wenceslas Koeberger, de Bruxelles, architecte et peintre d'Albert et d'Isabelle, en dessina le plan et dirigea les premiers travaux de la bâtisse.

L'église est en pierre blanche du pays. La nef circulaire est couronnée d'un vaste dôme à lanterne constellé de grandes étoiles dorées, et arc-bouté à de puissants contre-forts en colimaçon, appuyant sur la toiture des chapelles latérales leurs larges volutes. La tour est située derrière le chœur auquel elle est reliée par un escalier en fonte. Elle forme un carré massif à fenêtres masquées. Bien qu'inachevée, elle est d'un effet assez pittoresque. A l'étage se trouvent la salle des archives et le riche trésor, dont les boiseries de chêne antique sont très remarquables.

L'ensemble du Temple, des fondements à la coupole, figure un autel immense. Le dôme surmonté de la croix représente le tabernacle. Sur le sommet de chaque contre-fort se dresse une torchère.

Le portail, en hors d'œuvre, est élevé et spacieux. Il porte au pignon, entre deux candélabres, une grande statue de la Vierge Reine tenant dans ses bras le divin Enfant. Sous l'image, on lit ces mots du cantique de Marie : « Toutes les générations m'appelleront bienheureuse ! » (*Ecce beatam me dicent omnes generationes*). N'est-ce pas à Montaignu que chaque jour se vérifie excellemment la douce prophétie ? Une large fenêtre occupe le milieu du fronton : elle est entourée de deux petits obélisques encadrant le nom de la Vierge.

A l'intérieur du portail, on remarque les statues des Évangélistes. Du côté droit, derrière une balustrade de pierre, l'on admire d'assez curieux fonts baptismaux (1). Le cou-

(1) La provenance de ces fonts nous semble incertaine. On a

vercle de la cuve est surmonté d'une statuette en cuivre de Marie. Un peu plus loin est un autel de marbre bleu, représentant en bas-relief le Baptême du Christ, et couronné de la statue de Saint Roch, l'un des saints les plus vénérés dans nos provinces.

L'autel qui fait pendant au baptistère passe pour une œuvre d'excellente facture. Le bas-relief du retable figure le jugement dernier : les emblèmes symboliques du grand jour sont vantés des amateurs. Au sommet se trouve la statue de Sainte Barbe, patronne de la bonne mort, dont le culte est si populaire en Belgique.

Au sortir du portail qui donne accès à l'entrée principale, le regard est attiré par la mosaïque du pavement. Elle rayonne en forme d'étoile de marbre, du centre du temple jusqu'aux extrémités. On attribue

prétendu qu'ils ont été donnés à l'église de Montaigu par Albert et Isabelle. D'autre part, M. Raymaekers, le docte investigateur des antiquités religieuses de Diest, pense que le présent princier serait devenu la propriété de l'église Notre-Dame, en cette ville, vers 1630.

un rare mérite à ce travail de curiosité et de patience. Les foules innombrables des pèlerins, dont un grand nombre font à genoux le tour du chœur, ont fait perdre aux incrustations une partie de leur éclat.

Un chronogramme placé près du seuil du maître-autel indique que ce pavé, unique dans le pays, a été renouvelé en l'année 1825, par les soins éclairés de M. le curé Aertgeerts (1).

Six grandes fenêtres correspondant à celles du dôme répandent dans la rotonde une vive lumière, que tempèrent, en l'embellissant encore, les six verrières historiées et la décoration polychrômée de la nef du milieu. Au dessus de la corniche, des pilastres, des cartels sculptés en saillie portent des devises de nos livres saints et le nom des principales vertus de Marie. Le lanterneau lui-même est percé de sept petites fenêtres lancéolées, symboles des sacrements divins.

(1) ECCE ISTA PAVIMENTA CURA AERTGEERTS
REVERENDI NOSTRI PASTORIS RENOVATA.

Au fond du chœur s'élève jusqu'à la voûte le maître-autel. Il est de marbre précieux, et construit en style de la renaissance. A son sommet, un chêne du plus beau galbe profile ses feuilles et ses glands de bois sculpté. La tradition veut que l'autel occupe précisément l'endroit où, jadis, se trouvaient l'arbre tutélaire et l'image de Marie. Au-dessous du chêne, on remarque une arcade assez large en marbre. C'est, paraît-il, l'ancien reposoir de la statue vénérée. A la place de celle-ci se lit à présent cette inscription biblique, que l'Église applique à Marie : J'aime ceux qui m'aiment. *Ego diligentes me diligo*. Fidèle et chère promesse ! Que la clémence a noblement répondu à l'amour, et la consolation à la tristesse, dans le sanctuaire de Montaigu !

Aux deux côtés du chêne sont placées la statue de S. Philippe-de-Neri, fondateur de l'Oratoire, et celle de S. Grégoire-le-Grand, Pape et Docteur de l'Église. Ces deux statues appartenaient aux Oratoriens qui desservirent l'église jusqu'à la révolution française.

A droite, sur une crédence de marbre noir se détache un *Ecce homo* en profil, médaillon attribué au célèbre Duquesnoy, de Bruxelles. Les artistes louent les mérites de cette œuvre d'art, que les soldats de la République tentèrent en vain d'arracher de son massif support. Le chef ceint d'épines de Jésus est toujours là pour enseigner que le juste ne triomphe que par la patience, et que cette vie terrestre est une lutte sans merci.

Le vaste tabernacle d'argent est plus précieux qu'élégant (1). La porte représente le bon Pasteur ramenant la brebis perdue. Combien d'âmes égarées, attirées loin du bercail par le vain mirage des séductions terrestres, Marie n'a-t-elle pas, en ce lieu béni, ramenées à Jésus, au devoir, au courage de vivre, à la joie d'espérer ! Le cénacle intérieur est formé de couronnes et de

(1) Du poids de cent vingt-sept livres et d'une hauteur de douze pieds, ce tabernacle a coûté sept années de travail à l'habile orfèvre de Malines P. Maes. Il a été payé par les offrandes des pèlerins.

festons entrelacés. Au milieu, des cœurs réunis forment une guirlande, dont la partie supérieure, surtout, est d'une grande richesse. C'est une série de roses et de lis d'argent émaillés de pierres précieuses et de diamants. Le long du tabernacle, des gradins d'argent supportent des candélabres d'un travail ingénieux et des vases d'épis et de raisins du même métal. Comme le tabernacle, ces ornements sont d'un prix considérable, mais d'une forme un peu lourde. Tous, d'ailleurs, sont de facture moderne.

C'est au-dessus du tabernacle que repose, maintenant, sur un petit trône d'or massif, l'image miraculeuse de Marie portant son divin fils dans ses bras. La sainte madone n'a pas un demi-mètre de hauteur ; le temps l'a un peu noircie, mais l'expression des traits est restée douce et gracieuse. Le nom de la Vierge se dessine en caractères de diamant, sur un soubassement d'argent. Les couronnes des augustes statues étincellent de pierres de prix, et de somptueux bijoux parent leurs

vêtements de drap d'or. Un grand crucifix d'argent, entouré de deux séraphins en prière, achève la décoration du tabernacle.

Le tableau du maître-autel est une Assomption de Martin De Vos. C'est une des meilleures toiles de ce maître renommé, et la plus estimée, dit-on, de toutes celles que renferme l'église de Montaigu.

Sous le maître-autel s'ouvre un caveau. Là est la sépulture des religieux oratoriens et des anciens curés de Montaigu (1). Dans la chapelle du milieu de la nef gauche, l'on enterrait autrefois les frères du couvent et les bourgeois de la ville (2).

(1) Le registre des inhumations porte les noms suivants des anciens curés de Montaigu, avec la date de leur décès : Jacques De Coninck, 14 novembre 1654; André Florent Waterloop, 1656; Michel Wendelin, 16 août 1658; Adrien De Vos, supérieur, 1685; Joseph Jonarts, curé, 1754; Pierre De Vryter, supérieur et curé, 1726; Pierre Wauters, sacristain de l'église, 13 mai 1759.

(2) On cite parmi les sépultures privées celle de la famille De Mal, vis-à-vis de la grande porte de l'église; celle de la famille De Vos au côté gauche; et celle de la famille Boschmans, au côté droit. (Voir Notice de M. l'abbé Deckers, p. 97.)

Les petites nefs latérales autour du dôme renferment, séparés par des piliers de cuivre et de larges arcades de marbre, six autels. Ceux-ci forment autant de chapelles enrichies de tableaux de Théodore Van Loon, l'un des plus habiles peintres bruxellois du xvii^e siècle. Ces toiles sont dues à la munificence des princes Albert et Isabelle.

Conçues à la manière de Maratti, les compositions de Van Loon allient l'éclat de la couleur flamande au mysticisme de l'école espagnole, dont elles n'égale pas cependant le sentiment religieux. C'est, parfois, la suavité de Murillo avec des coups de pinceau dérochés à Rubens. En six toiles de vaste dimension, l'artiste a rappelé les grands événements de l'histoire de Marie. — Zacharie révélant à Élisabeth la prochaine naissance de Saint Jean-le-Baptiste; Marie aux côtés de sa mère; la présentation de la céleste Enfant au temple; Marie adolescente, « lys entre les épines; » la Naissance du Sauveur et la Purification : tels sont les sujets traités par Van

Loon. Les deux derniers sont peints avec une hardiesse pleine de vigueur et un réalisme qui n'est pas sans originalité. La scène de la Purification présente des têtes d'adolescents ravissantes d'expression et de beauté. Dans le premier des tableaux, le mouvement des draperies, la pose du grand prêtre, encore sous le trouble de l'extase et annonçant à sa femme le secret de l'avenir, l'attitude d'Élisabeth, sont d'un effet très puissant.

A côté de ces toiles remarquables, les connaisseurs admirent, dans la chapelle voisine du maître-autel, le grand tableau de M. Hendrickx, d'Anvers, représentant la cérémonie du dernier couronnement de la sainte Image de Montaigu, le 25 août 1872. L'artiste a choisi le moment où Mgr l'archevêque de Malines pose sur la vénérée statue de Notre-Dame du Chêne le diadème d'or. La largeur de la facture, la correction du dessin, aussi bien que la grâce des poses et l'entente des groupes, dont les personnages sont autant de portraits fidèles, font honneur au maître

éminent que recommandent déjà des œuvres célèbres. On reconnaît là l'auteur de l'admirable Chemin de Croix de la cathédrale d'Anvers.

Entre les autels latéraux sont appendus des trophées de béquilles et d'instruments de souffrance, des cierges gigantesques, des milliers d'ex-voto et d'écussons, portant jusqu'au sommet des voûtes les témoignages de la bonté de Marie et de la gratitude de ses enfants.

A l'entour du chœur, des niches gardent les statues des prophètes, avec des inscriptions tirées des sacrés oracles en l'honneur de la libératrice des fils d'Adam. Ce sont là encore des présents de leurs Altesses Sérénissimes.

Le buffet d'orgue au-dessus de la porte d'entrée, flamboie de grands feuillages dorés, d'une hardiesse puissante (1). Les confes-

(1) C'est l'œuvre de maître Van Genechten de Meerhout. L'orgue lui-même passe pour l'un des plus puissants qui soient sortis de la célèbre maison Van Peteghem, de Gand.

sionnaires sont d'un modèle austère et imposant (1). La chaire de vérité appartenait jadis à un monastère de Louvain (2); elle détonne par ses proportions mesquines sur la majesté des autres ornements.

Au rebours des constructions nues et banales de certains bâtisseurs d'églises, nos pères aimaient à prêter aux dépendances du sanctuaire une décoration sobre et sévère. Dans le symbolisme liturgique, la « sacristie » rappelle les mois de mystérieuse attente qui précédèrent la venue du Rédempteur. A Montaigu, cette partie de l'église, bien qu'un peu exigüe, est remarquable par ses boiseries de chêne chargées de bas-reliefs. Les bustes des docteurs de l'Église enchâssés dans des médaillons et le tryptique de la porte, le Christ enseignant les foules, présentent d'excellentes qualités (3).

(1) Ils ont été sculptés par maître Dieljens, de Grobben donk.

(2) Probablement à l'église des Augustins, aujourd'hui démolie.

(3) Tout cela est l'œuvre du peintre anversois, M. J. Van Oolen.

C'est dans cette pièce que l'on conserve l'autel de la petite chapelle de pierre, dont le temple actuel a pris la place. Il est en style de renaissance, de facture simple et correcte. A droite, on admire un tableau de la Nativité exécuté sur cuivre : on le dit fort ancien. A gauche, un petit *Ecce Homo* peint sur bois attire également les regards de l'artiste. Ce sont des œuvres de maîtres inconnus.

Derrière la sacristie s'étend un double couloir, aujourd'hui hors d'usage. Il servait de communication souterraine entre le sanctuaire et le couvent des Oratoriens qui le desservaient. L'on vante les guirlandes et les festons qui ornent ce réduit : ils paraissent remonter à la fin du xvii^e siècle.

Sous les murs du temple dorment les morts, comme sous le regard de Marie. Les pèlerins voient se dresser à chaque pas les croix et les pierres tombales de ceux qui furent, avant eux, voyageurs sur cette terre

où passent, comme des ombres, les générations rapides.

Dans les enclaves extérieures des contre-forts ont été construites six chapelles dont les autels offrent, en bas-relief, quelques scènes de la vie du Sauveur. Plus bas, sur la montagne, entre les ombrages des frênes, des ifs et des sapins, sont étagées les stations du chemin de la croix taillées en pierre blanche par un statuaire de renom, M. Geerts, de Louvain. L'on vante beaucoup la chapelle du Saint Sépulcre située vis-à-vis de l'ancienne porte d'entrée de l'Oratoire. Le Christ couché au tombeau est cité comme un chef-d'œuvre.

Rien de touchant comme l'exercice de la « Voie douloureuse » à Montaignu : chaque vendredi, la clochette du soir appelle les fidèles de sa voix connue. Sous les arbres de la colline se forme le cortège des croyants, que les Prêtres conduisent en chantant aux émouvantes étapes du grand mystère d'amour. Avant de descendre du calvaire, on se réu-

nit dans le Saint Sépulcre; l'encens fume, la foule se prosterne et l'officiant la bénit avec la Relique de la Sainte Croix.

A l'entour de l'église et du cimetière, sur de vastes gazons entretenus avec soin, les étrangers remarquent une jolie plantation d'acacias, de saules et de petits chênes. Elle est disposée en forme d'étoile, comme la commune tout entière, et n'occupe pas moins d'un demi-hectare de terrain.

Tous les chemins convergent au temple. Chaque sentier conduit à l'autel du Chêne. Marie est bien vraiment le centre de cette terre consacrée qui n'existe que par elle! Aux jours des processions, quand affluent à Montaigu des milliers de pèlerins, ceux-ci se dispersent par groupes sur les pelouses voisines de l'église, pour y prendre un repas frugal et goûter quelques moments de repos. Le cœur se sent doucement ému à l'aspect de ces nombreuses caravanes, réunies dans la fraternité cordiale qu'une piété commune engendre d'elle-même.

L'enceinte de la plantation est entourée d'un grillage en fer battu aux lances dorées, digne de ce square gracieux.

Du côté gauche, à l'entrée principale, règne un ample réservoir, aménagé avec beaucoup de goût. Il fait pendant à une citerne en forme de petit chalet, portant à son faite les jolies statues d'Albert le bien-aimé et de Saint Joseph. Rien d'agréable à l'œil comme les ombrages de cette source, cadre pittoresque du sanctuaire de Marie. Quand on les contemple, par une fraîche matinée de Mai, involontairement on songe aux enluminures des Missels d'autrefois, où quelque artiste fervent a retracé, dans la combinaison des nuances les plus suaves, la paix de l'immortelle cité des saints, bâtie comme par la main des anges, au sein des palmiers, des roses et des lys, sur le bord des fontaines, dans l'azur immaculé.

Mieux encore que les autres édifices couronnés de la majesté des siècles, les monuments de la foi ont le don de transpor-

ter les âmes. Ces chapelles, ces stations du Calvaire disséminées sur la montagne semblent pénétrées des prières, des larmes et des espérances de millions d'adorateurs. Suivant l'époque et les saisons, le sanctuaire semble sourire ou pleurer, parler de joie, ou respirer la terreur et la pénitence.

Ici de toutes parts, la piété déborde. Sur les murs d'enceinte on lit des initiales de pèlerins, des noms de jeunes écoliers venus là avec leurs maîtres. L'homme aime à tracer ainsi un point de repère dans sa vie errante et fugitive, à fixer pour un instant l'incessant tourbillon qui l'emporte, à travers mille déceptions, du berceau à la tombe. Puissent du moins, aux temps de l'avenir, ces inscriptions des jours heureux n'apporter aux visiteurs de Notre-Dame-du-Chêne d'autre tristesse que la mélancolie des souvenirs, et le regret de cette belle jeunesse, que l'homme n'apprécie bien qu'après son irréparable fuite!

Que l'on comprend bien à Montaignu la

raison du culte et le symbolisme éloquent de nos temples ! Tous les êtres vivants, observent les sages, portent en eux un infailible instinct, qui les porte à réaliser leur destinée. Voilà la plus certaine, la plus irrécusable loi de la création. Or, quel est l'objet des aspirations indomptées de l'âme humaine ? De l'aveu des maîtres, c'est l'idéal, l'absolu, sous la forme vivante de l'infinie réalité. Ce que l'homme cherche, dans l'ardente angoisse de ses désirs, c'est la communion avec la Divinité par le mutuel commerce de l'amour, de la prière, et de la protection. Avec des erreurs et des ombres de détail, n'est-ce pas là le fond commun de toutes les religions, des systèmes de la barbarie comme des croyances les plus élevées ? Le cri de l'humanité vers Dieu, vers une existence meilleure dans une durée sans terme, ne saurait être une illusion ! Autrement il faudrait admettre pour l'homme, le plus parfait des êtres vivants, une exception que rien ne justifie dans la nature harmonieuse, nous révélant dans toutes les espèces vivantes une

tendance certaine vers leur fin réelle. Dès lors, le service du Dieu vivant vers lequel aspire l'humanité, et l'immortalité heureuse dans la possession de l'éternelle beauté, sont le suprême but de notre apparition ici-bas, la clef de voûte de toute l'existence spirituelle.

Quoi d'étonnant que la Divinité s'incline vers l'homme qu'elle a doué de cet invincible besoin d'elle-même? Quoi d'étrange qu'elle se découvre au monde et dans les spectacles de la nature, et dans la lumière plus radieuse de son propre témoignage, étendu par la tradition à tous les peuples, et aussi par des grâces de choix accordées à des centres spéciaux de vie religieuse, que la ferveur des croyants a préparés à ce bienfait?

A Montaigu, la religion nous apparaît à chaque pas, dans la plénitude de ses mystères, avec sa complète et surnaturelle organisation. Dans la chaire sainte retentissent, plusieurs fois le jour, des exhortations à la conversion du cœur, à la joie en Dieu, à l'amour des hommes. Les tribunaux de la miséricorde

parlent aux voyageurs de pardon et de courage. La table du saint banquet les convie à s'unir au doux Sauveur, présent sous les aliments symboliques de la vie.

A la vue des milliers d'étrangers réunis dans une même foi, l'égoïsme de la pensée individuelle s'efface, et devant la conscience surgit la magnifique image de la fraternité catholique.

Ah! c'est sous la coupole du temple brabançon de Marie que le plus éloquent des hommes aurait voulu prononcer son impérissable discours sur l'union de tous les chrétiens dans le Christ : « Oh! faites silence! j'entends au loin et tout proche, du sein de ces murailles, du fond des siècles et des générations; j'entends des voix qui n'en font qu'une, la voix des enfants, des vierges, des jeunes hommes, des vieillards, des artistes, des poètes, des philosophes, la voix des princes et des nations, la voix du temps et de l'espace, la voix profonde et musicale de l'unité! Je l'entends! elle chante le cantique de

la seule société des esprits qui soit ici-bas ; elle reedit, sans jamais avoir cessé, cette parole, la seule stable, et la seule consolante : Je crois à l'Église une, sainte, catholique, apostolique. *Credo!* » (1).

Ainsi, d'une manière complète, le catholicisme réunit la double manifestation du sentiment religieux. L'homme qu'une délicate culture d'esprit dispose à ces communications élevées, aime à s'unir avec la Divinité dans la contemplation des beautés créées, dans l'austère effort de la conscience vers le devoir et vers le bien. L'Esprit de vérité a consacré cette forme de la prière. Dans presque tous ses chants, le Prophète-roi invite les soleils lumineux, les oiseaux rapides, les fiers quadrupèdes des forêts et les habitants des mers à célébrer le magnifique Créateur. Un mystique des âges de foi, résumant d'une parole énergique la doctrine des Docteurs, appelle la nature « l'Évangile corporel de Dieu (2). » Qui n'a

(1) Lacordaire. Conférence 29.

(2) Héribert de Boscham.

lu les ravissantes poésies inspirées au doux Saint François d'Assise par le spectacle des nuages, trônes flottants de l'Invisible, des rossignols buvant dans la rose ou le lys les rosées du ciel, des agneaux bondissant le long des sources? Heureux celui dont un chaste enthousiasme ouvre l'âme à toutes les ravissantes choses, à chaque harmonie de l'art, à toutes les mélodies intérieures! Plus heureux le cœur qui, sous le voile des créatures, entrevoit la main du Père céleste, ornant avec une opulence sans rivale ce séjour terrestre que l'Écriture appelle «une tente voyageuse. » Le site de Montaignu parle admirablement à l'âme, suscite de douces et vivifiantes pensées. Mais à côté de ces paysages initiateurs, le Temple n'est pas de trop! « Les temples, s'écrie un sympathique et profond écrivain, sont les lieux d'appel qui rassemblent les cœurs que les chagrins surchargent ou que les plaisirs du monde ne peuvent combler. Il y a les champs, les bois, le désert, où le religieux, agenouillé sous le dôme du ciel, s'incline

devant l'amour infini, mais la solitude répugne aux hommes; leur faiblesse les oblige à se réunir pour prier en commun, fraternellement (1). »

Quoi de plus vrai!

D'instinct, l'homme ne cherche-t-il pas à circonscrire, à délimiter, avec une sorte de préférence jalouse, les lieux auxquels l'attachent des liens sacrés? La tente du nomade et du patriarche, le foyer de la race civilisée n'enferment-ils point les chers objets de l'affection entre des barrières qui les isolent du reste du monde? Toujours le cœur consacre, sépare ce qu'il aime! Ainsi, dans l'immensité de l'espace, nous élevons au Seigneur un sanctuaire qui, à certaines heures, épure la pensée en la concentrant davantage, en réunissant dans une même enceinte les augustes souvenirs, les symboles vénérés. Partout, suivant la parole des Livres saints, le temple apparaît comme l'habitable privilégié, où le Dieu invisible s'incline vers l'homme

(1) O. Pirmez, « Heures de solitude. » 3^e édit. p. 36.

et converse avec lui. Rien de surprenant que le fidèle se complaise à parer de riches trésors ces tabernacles chéris ! Le Très-Haut n'y repose-t-il pas ? Le chrétien, dans Marie, ne salue-t-il pas la Mère terrestre de l'éternel Fils de Dieu ? Il purifie son âme pour la rendre digne de Jésus et de la Vierge immaculée, mais son cœur ne peut se contenter de cet hommage. A la pompe des cérémonies, aux merveilles des arts, à la nature entière, il demande toutes leurs gloires, pour exalter le Maître de l'univers, pour honorer Celle dont sa foi proclame la grandeur inégalée !

La religion, si elle est autre chose qu'un vain mot, ne saurait être un ensemble de règles et de maximes abstraites ; autrement, elle se confondrait avec la science, avec la philosophie, et sa mission ne serait plus d'instituer entre les croyants et Dieu un lien de vivante fédération.

Depuis l'origine, le Créateur a communiqué avec l'homme, non seulement par

le sentiment intérieur et par la secrète adoration, mais encore dans des rites corporels, transfigurés par l'invisible idée qu'ils recouvrent. Dans le Testament ancien, des visions, des prophéties, apportaient à la terre les conseils du ciel. Aux jours de l'Alliance nouvelle, les manifestations surnaturelles pouvaient-elles manquer à l'Église? Dans chaque partie de l'univers, Dieu s'est choisi des lieux privilégiés, pour les rendre témoins de sa vertu, en ses effusions sans cesse renouvelées.

Montaigu brille au premier rang de ces théâtres de la miséricorde céleste. Le sanctuaire de la douce Vierge, nommée par S. Bernard, « la Toute-puissance suppliante, » restera l'un de ces asiles préférés où le chrétien jouit de la présence sensible de la Divinité, et entrevoit, dans une lumière plus pure, le mystère de l'éternité.



Quæ Deus ad Statuam Nazarenæ Matris in *Aspro*
 Colle brevi fecit tempore Mira
Huc quicumque alio tenebris abreptus abisti
 Quique negas priscis rebus habere fidem,
Ecce novella tibi nostri miracula secli !...
... Haud procul hinc Collis scabræ telluris, et asper
 Exsuccum et nulla fertilitate solum.
Macra vacat Cereris donis, et gramine pæne,
 Vixque dat arbustis pabula terra suis.
Quercus erat : quercum felix ornabat imago,
 Quæ retulit vultus maxima Diva tuos.
Hanc veteres magna sub religione colebant :
 Discite quæ cultus exstet origo pii.

ANDREÆ STREITHAGEN,
de Diva Virgine Aspricolli Elegiæ.
Elegia II.



CHAPITRE II

LA LÉGENDE ET LES ORIGINES DU PÈLERINAGE



es origines du temple de Notre-Dame-de-Montaigu se perdent dans la légende, comme celles de tous les sanctuaires illustres. La légende n'est pas l'histoire : en un sens, elle lui est supérieure, comme la poésie est au-dessus de la réalité, reflet affaibli de l'idéal. Il faut voir dans la conception légendaire l'expression de ce qu'il y a de plus intime dans les croyances, de plus caractéristique dans le fond des faits, de plus impérieux dans les aspirations du cœur. Sous la trame extérieure des choses, le génie de l'homme plonge jusqu'à leurs causes cachées, et, par

l'audace de l'imagination, il prête à celles-ci la vie, le mouvement. Cette âme des idées et des événements, révélée à l'intuition de l'esprit et incarnée dans un récit, c'est la légende.

Que raconte celle-ci des origines du fameux Sanctuaire?

Un prêtre brabançon, Louis van Velthem, chantre et chapelain de l'église de la Sainte Vierge de Sichem, nous a renseigné à cet égard. Dans sa chronique rimée, le *Miroir historique* (Spiegel historiaal) allant de 1258 à 1316 et qui fait suite aux narrations du célèbre Jacques van Maerlant, voici ce que rapporte le chroniqueur.

Vers cette dernière époque, entre Sichem et Diest, au pays de Brabant, dans le voisinage d'une source, se trouvait un chêne dont le feuillage, de forme transversale, imitait assez bien une croix. Là accouraient une foule de malades et d'estropiés, dans l'espoir d'y trouver la guérison de leurs infirmités. Les branches de l'arbre étaient chargées de cein-

tures (*scherpe*) abandonnées par ces malheureux. Dans sa crédulité naïve, le peuple entourait ce lieu de traditions bizarres. Le prêtre brabançon, avec une liberté toute flamande, tance assez vertement tous ces récits (1).

On sait le rôle que le gui de chêne jouait dans la religion des anciens Gaulois. Des historiens sérieux crurent démêler, dans la vénération pour l'arbre de Sichem, un reste de croyance druidique! — Presque toujours les coutumes du culte national survivent à la conversion des races infidèles. Indifférents en soi, ces rites furent sagement tolérés par les missionnaires, impuissants d'ailleurs à les extirper. Ils s'étaient incarnés dans les mœurs des peuples, et transmis à travers les âges avec les chants de combats et le souvenir des ancêtres. L'idée chrétienne donnait à ces coutumes un sens plus élevé : elle les consacrait par quelque pratique du

(1) Voir E. van Even, *Oogslag op het steedje Scherpenheuvel*, page 14 suiv. Diest, Havermans, 1845.

culte, et leur faisait perdre le vice de leur origine.

Nous nous garderons de nous attarder sur ces conjectures des annalistes. Louis van Velthem lui-même nous apprend que la confiance des malades dans le chêne de Sichem ne dura qu'une demi-année. Pour justifier la célébrité qu'il devait bientôt acquérir, il a donc fallu des motifs plus puissants que le culte du gui ! Il n'est pas difficile de les pressentir.

En parcourant la colline où s'élevait l'arbre des infirmes, quelque pèlerin, peut-être quelque prêtre de retour d'un voyage aux Lieux Saints, aura songé à ce que raconte la Genèse de la ville de « Sichem, » en Palestine ? Lorsque sur l'ordre de Dieu, le patriarche Abraham sortit du sein de son peuple, il passa par ce point de la terre de Chanaan, et s'arrêta au pied du mont Ephraïm, dans la plaine d'Esdreton, sous un chêne élevé qui s'appela depuis Ela de Sichem (le chêne de Sichem). L'arbre, d'après les géographes, se

serait trouvé entre Sichem et la Vallée illustre. C'était une terre historique. Par le Nord elle confinait à la montagne d'Ebal, l'un des plateaux les plus désolés de la Palestine. Au Sud, elle touchait le mont Garizim. Ç'avait été en ce lieu que, sous le térébinthe de Moreh, Abraham entendit les promesses de Jehova, et qu'il érigea un autel au Seigneur. Là Jacob acheta un champ à Hemor le Chananéen, et y fit creuser un puits. Dans les environs, Joseph arrivé d'Hébron fut envoyé vers ses frères, et vendu par eux à des marchands Ismaélites. On y montre encore son tombeau. Saint Jérôme et le Vénérable Bède assurent qu'autour du chêne de Jacob et de la fontaine fut construite une église chrétienne. Plus tard, à proximité de Sichem, s'éleva la florissante ville de Naplouse, la plus pittoresque des cités palestiniennes.

L'arbre et la source du pays brabançon ont pu évoquer le souvenir du chêne et du puits bibliques. La ressemblance des noms était certes assez lointaine, puisque la petite

ville flamande est appelée dans les vieux documents *Sîchene* ou *Sichen*. Mais par ces temps, on ne s'arrêtait pas à pareil scrupule. Peut-être, aussi, la présence d'une eau vive, dans ces landes incultes et arides, aura attiré auprès du chêne de Sichem les malades des environs. Facilement, la croix grossièrement figurée par les branches sera devenue un emblème vénéré.

Sans doute, pour accroître la renommée du lieu, une image de la Vierge aura bientôt orné le tronc séculaire. C'était l'immémoriale coutume de nos pères de suspendre aux arbres le simulacre des saints intercesseurs, comme leurs ancêtres germains y plaçaient les statuettes de leurs dieux. Vraisemblablement toutes ces causes se seraient réunies, pour créer au chêne de Sichem une popularité qui ne fit que grandir, sous la bénédiction du ciel.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses à jamais obscures, le récit de Louis van Velthem nous a livré, au jugement des philologues,

l'étymologie de *Montaigu*. Le chroniqueur signalant les « ceintures de panetières » appendues aux branches du chêne par les malades nomme celles-ci, en son idiome brabançon : *scherpe*. Ç'aura été à l'occasion de ces hommages de la reconnaissance que l'endroit aura pris le nom de *Scherpenheuvel*. C'est ce qu'a établi, dans un travail plein de sagace érudition, un jésuite belge, le R. P. F. Kieckens (1).

Au témoignage de Philippe Numan, greffier de la ville de Bruxelles, vers 1400 déjà, le chêne aurait abrité une petite statue de la Mère de Dieu (2).

A quelle date précise l'arbre reçut-il cette première et publique consécration à la Mère du Sauveur ? Quelle main pieuse avait ap-

(1) *Précis historiques*, 1875; 15 août, 1^{er} article.

(2) *Historie van de mirakelen van O. L. V. van Scherpenheuvel*, Brussel 1606, p. 28, 29. — *Abrégé des miracles*, des grâces et merveilles, avenues à l'intercession de la glorieuse Vierge Marie honorée à Montaigu, par un prêtre de la congrégation du dit lieu (Oratoriens) Louvain, Denique 1706, p. 11 suiv.

porté, dans ce lieu solitaire, l'image de la douce consolatrice des affligés? Les documents sont muets là-dessus. Le nom de ce chrétien fervent n'a pas survécu dans la mémoire des hommes. Mais quelle qu'ait été sa condition ici-bas, honneur à cette âme simple et confiante! Dans l'humble hommage de sa foi, elle a fondé pour ses frères un foyer de salut, une source toujours vive de grâces et d'espérance.

Un siècle plus tard, à peu près, un berger passant auprès de l'arbre avec son troupeau trouva la statuette par terre, et se mit en devoir de l'emporter dans sa maison. Soudain, assure la légende, une force inconnue le cloua au sol. Son maître, après l'avoir cherché longtemps, le retrouve enfin, presque hors de lui, et comme rivé à sa place.

Le pâtre raconte l'événement. Par un secret pressentiment, on remet l'image sur le chêne; aussitôt, le captif se sent délivré de l'invincible entrave. Le peuple comprit que, désormais, la Vierge voulait être invoquée en

ce lieu, visité par tant d'infortunés. Bientôt les foules y affluèrent de tous côtés, les malades surtout.

L'antiquité de ce récit fut confirmée, sous la foi du serment, par quatre vieillards des notables de Sichem : Arnold Van den Eynde, Jean Monboers, Jean Swinnen et Alart Van den Bogaerde. Ce qui, du moins, est incontestable, c'est que la renommée de la sainte statue croissait chaque jour.

En 1578, raconte Famien Strada, l'élégant historien des guerres des Pays-Bas, Alexandre Farnèse, prince de Parme, sur le point de commencer le siège de Sichem, tombé au pouvoir des gueux, vint publiquement offrir ses hommages à la Dame du Chêne. Spectacle qui peint bien cette époque ! L'homme de la guerre vénérant, dans sa fierté stoïque et dans sa foi castillane, la Reine aimable de la Paix !

Un autre contemporain, Philippe Numan, écrivait, en 1606, que « depuis une époque impossible à fixer, de tous les endroits d'alentour, on venait implorer la Vierge puissante,

dans les peines de l'âme et pour toutes les nécessités de la vie. »

Godefroid van Thienwinckel, historien du sac de Sichem, ajoute que lui-même, fort malade de la fièvre, fut mené par ses parents au célèbre pèlerinage, et qu'il y obtint sa guérison.

Soudain la nouvelle courut que la statuette du chêne avait disparu ! Elle avait été renversée, sans doute, par quelque ouragan, ou plutôt enlevée par les Gueux, qui dévastèrent nos contrées depuis 1578 jusqu'en 1586. Un échevin de Sichem apprit qu'une pieuse veuve de Diest, Agnès Fredericx, sacristine de l'église suburbaine de *Tous les Saints* (*Allerheyligen*), possédait une image de Marie, dont elle faisait grand cas. Il obtint que cette modeste ébauche de bois fût remplacée sur le chêne. Les nouveaux prodiges, dont le pèlerinage devint l'occasion, firent juger qu'on avait retrouvé l'emblème vénéré. Le zèle d'Agnès à racheter les objets de dévotion

tombés aux mains des gueux autorise cette conjecture.

Ce n'est toutefois qu'une conjecture; nous n'avons garde de le dissimuler. En 1622, André Streithaagen, le poète de la Vierge de Montaigu, déplorait la perte de l'image primitive, et se consolait à la pensée que les prodiges saints n'avaient pas diminué dans le sanctuaire (1).

Certes, il eût été doux à la piété populaire de vénérer, avec une assurance certaine, l'antique statue du chêne! Mais elle n'était que l'humble symbole de la toute puissante Médiatrice. C'est la foi qui attire le secours d'en

(1) Hinc in honore locus : sed enim periisse fatendum est

Hanc statuam : periit, vine dolove, latet...

Spectari populis illic Nazariëia Virgo

Desiit, at cultus qui fuit ante, manet.

Non minus ad solitum veniunt loculumque locumque ;

Nec minus et solitam Diva ministrat opem!

En ego, si nescis, fateor semperque fatebor,

In statua proprie numinis esse nihil !

De Virgine Aspricolli, Libri IV. Coloniae Agrippinae,
apud J. Kinckium, 1622.

haut ; celui-ci demeura la récompense des fervents visiteurs du sanctuaire prédestiné.

La zélée sacristine de *Ter Heyligen* avait, peut-être, remis à l'échevin de Sichem, pour la placer sur l'arbre béni, quelque image arrachée par elle aux églises de Diest, avant le pillage des gueux (1580). On a pensé, sans preuves toutefois, que ce pouvait être la célèbre « Dame des miracles » tant honorée dans l'église de S. Sulpice et richement dotée par les Diestois (1). Qu'importent ces incertitudes de détail ? Montaigu resta le centre privilégié des faveurs célestes.

Déjà, à cette époque, Arnould Van Inde, habitant de Sichem, assurait avoir vu de ses yeux plus de deux cents guérisons extraordinaires opérées à l'intercession de Marie.

Les soldats en garnison à Diest avaient recours à Notre-Dame du Chêne, dans les fièvres si communes en Belgique au xvi^e et au xvii^e siècles. Le conseil municipal de Si-

(1) Voir Raeymaekers, *Kerkelyk Diest*. Leuven, Karel Peeters, 1870, p. 36, 116.

chem témoigna plus d'une fois de ce concours (1).

Vers 1587, le jésuite Thomas Saily, confesseur d'Alexandre Farnèse et aumônier des armées espagnoles en Belgique, conduisait au pèlerinage de Montaigu les soldats infirmes des lazarets de Sichem et de Diest. Son confrère, Walter Talbot, y menait fréquemment les recrues irlandaises, au récit de Numan. La foi de ces fidèles serviteurs de Dieu et du roi obtint plus d'une fois des grâces manifestes.

Un courant d'irrésistible ferveur entraînait les populations vers le lieu appelé à une si éclatante célébrité.

Pendant le carême de 1602, Godefroid Van Thienwinckel, curé de Saint-Eustache de Sichem depuis 1576, fit élever auprès du chêne un petit sanctuaire de planches, où il plaça la statue révéree (2).

(1) Van Even, ouv. cité p. 27.

(2) Godefroid mourut en 1616. Selon M. van Even, on conservait au presbytère de Sichem une histoire manuscrite de Sichem, faite par le vénérable pasteur, et pleine de détails curieux sur cette époque orageuse.

L'archéologue Antoine Sanderus nous a conservé la forme de cet édicule (1) : il avait six pieds de long sur cinq de large, et sa modeste façade était percée de quatre ouvertures étroites en guise de fenêtres, séparées par des pilastres de bois plat. Le toit en soupente était surmonté d'une croix de bois, de la forme la plus rustique.

Rien n'est mélancolique comme la planche sur cuivre, représentant, dans le bel ouvrage de Sanderus, la petite chapelle du pèlerinage. Celle-ci occupe le fond de la scène. Par endroits, quelques arbres rabougris, de hautes ronces, un sol inégal ; au-dessus, le ciel nuageux et mobile de Campine. Mais on ne contemple pas sans attendrissement ce site sauvage. Son âpreté attire, sa tristesse captive ; il y a je ne sais quel charme sur cette solitude en désolation.

Donnons, en passant, un souvenir ému aux hommes de bien qui furent les premiers promoteurs de la dévotion envers Notre-Dame du

(1) *Chorographia Sacra Brab.* Tome III.

Chêne. Lorsque, il y a une vingtaine d'années, il plut au Seigneur de provoquer dans la vieille Europe et jusque dans les lointaines Amériques, un mouvement soudain de ferveur religieuse, ce fut à une pauvre enfant des montagnes pyrénéennes qu'il manifesta ses desseins. N'est-ce pas le conseil d'en haut d'exalter les humbles, et de porter par eux les conseils de la miséricorde céleste aux générations?

Le zèle de Godefroid Van Thienwinckel reçut sa récompense. Dès 1603, lors de la fête de la Nativité de Marie, la maisonnette de bois vit se prosterner sur son seuil jusqu'à vingt mille pèlerins, accourus de tous les points des Pays-Bas. Notre-Dame du Chêne devint la patronne de la contrée. Les princes de l'aristocratie se confondaient dans la petite chapelle avec les déshérités de la terre (1).

Cinq mois après la construction du sanctuaire de bois, Numan put compter jusqu'à cent trente-cinq béquilles offertes à la Vierge.

(1) Numan. Ouv. cit.

On citait des guérisons surprenantes. Au mois de mai 1602, Pétronille de Riddere, femme de Lambert Baudewyns, cuirassier du ban de Grobbendonck, recouvra la vue auprès de l'arbre de Marie, dans des circonstances véritablement merveilleuses. Cette femme, au témoignage de ses contemporains, avait épuisé tous les remèdes de l'art ; sa cécité, survenue à la suite de douleurs névralgiques, ne faisait qu'augmenter. Une amie s'offrit à la conduire à Montaigu, lui racontant les prodiges qui s'y opéraient. Pétronille accepta. Elle entreprit le rude pèlerinage, et comme elle montait la colline, elle sentit ses douleurs diminuer : confusément les broussailles et les arbres du coteau commencèrent à lui apparaître. Arrivée au pied de la chapelle, elle aperçut d'une façon très nette la petite statuette. Quittant le bras de sa compagne, elle alla d'un pas assuré jusqu'à la source voisine. Là elle lava ses yeux, puis fit à loisir ses dévotions dans le sanctuaire et retourna complètement rétablie à Diest.

Elle y demeure encore présentement (1606), en parfaite santé, ajoute le greffier Numan, et devant les membres du conseil de Bruxelles, elle a affirmé sous serment ce que je viens de rapporter.

La gratitude des fidèles éclatait, dès cette époque, dans les présents dont ils se plaisaient à enrichir le nouveau sanctuaire.

En 1602, le magistrat de Bruxelles envoya à Montaigu une belle couronne d'argent, pour obtenir la cessation d'une épidémie annuelle. Le bandeau du diadème portait ces mots : « A la Reine des cieux, à la Très-Sainte Mère de Dieu, la Vierge Marie, Bruxelles affligé de la contagion, l'année 1602. » Peu de jours après, la maladie arrêtait ses ravages, suivant des témoins contemporains cités par Philippe Numan. Le 8 décembre de l'année suivante, la religieuse cité d'Anvers offrit à son tour deux beaux lampadaires d'argent, pour les offices solennels de la Vierge.

La gloire de Notre-Dame de Montaigu franchissait nos frontières. Le 8 octobre de cette

même année, Dorothée de Lorraine, veuve du duc de Brunswick, fit don à la chapelle d'un riche devant d'autel. Éléonore de Gusman, première dame d'honneur de l'infante Isabelle, y ajouta un calice précieux. Nombre de fondations et de présents, écrit Numan, vinrent enrichir le trésor de Montaigu.

La piété des pèlerins leur faisait désirer d'emporter quelques parcelles du chêne séculaire, au pied duquel s'accomplissaient tant de merveilles. Bientôt l'arbre en fut réduit à un état fort précaire. Sur l'avis du magistrat, on finit par le déraciner : une partie considérable fut offerte à nos archiducs Albert et Isabelle, et du bois qui resta on sculpta un grand nombre de statuettes de Marie, qu'aimaient à acheter les pèlerins, en souvenir de leur excursion. Des abus, paraît-il, se glissèrent assez tôt dans cette industrie. La race vénale qui vit de l'exploitation des choses saintes rêva d'escompter la piété du peuple, et de vendre à bon prix les éraflures du chêne ! Sur la demande du prévôt de la chapelle,

Josse Bouckaert, les archiducs réservèrent à un certain Jean Petit le monopole de ce débit (1).

(1) Voir *Placaerten van Brabant*, I deel, p. 64. — Ces statuettes, taillées dans le bois de chêne de Montaigu, se répandirent bientôt de tous côtés. — L'évêque d'Anvers, Jean le Mire, avait donné une de ces images à Robert, abbé de la célèbre abbaye de Villers. Elle fut placée dans un oratoire de pierre, sur une montagne voisine de l'abbaye, sous le vocable de Notre-Dame de Montaigu. Dans les églises de St-Gommaire de Lierre, de Saint-Charles d'Anvers, de St-Jean de Malines, et chez un certain nombre d'habitants de Montaigu, l'on conserve encore de ces pieux objets. La France en possédait une assez grande quantité. A Douai, notamment, il s'en trouvait dans les églises de la Vierge, de Saint-Pierre et des PP. Jésuites; à Lyon, chez les PP. Jésuites; à Belfontaine, en Bourgogne; à Dôle, à Chambéry, à Besançon. La paroisse de Bargemon, au diocèse de Fréjus, honorait une de ces images de la vierge de Montaigu, qui devint l'objet d'une dévotion extraordinaire. Le concours des pèlerins persista jusqu'à la fin du dernier siècle; le couvent où la Vierge vénérée était exposée fut malheureusement détruit, à cette époque. Grâce aux soins du zélé pasteur actuel, M. l'abbé Dupui, la vénération pour Notre-Dame de Montaigu se reprend à fleurir. Le plus connu des pèlerinages français de la Vierge de Montaigu était celui de Tournon, dans le Languedoc; une de ces images y fut envoyée, dans la résidence des Pères Jésuites, en 1614, et placée sur un reposoir somptueux: on lui attribue un grand nombre de miracles. Un Père de la maison de Tournon écrivit une « histoire des miracles de N.-D. du Chêne de Montaigu en Brabant ». Bien avant que la sainte grotte de Lourdes se vît en quelque sorte multipliée sous toutes les latitudes, par la piété des

Numan ajoute que l'image, déjà fort délabrée, fut peinte pour la première fois en 1603 (1).

La renommée de Notre-Dame de Montaigu était parvenue jusqu'à la cour des archiducs Albert et Isabelle, gouverneurs des Belges pour le roi catholique. Ces princes pieux décidèrent d'élever à l'auguste Vierge un édifice moins indigne de la ferveur des pèlerins.

peuples, l'on vit, en divers lieux de la Belgique et de l'étranger, s'élever des chapelles en l'honneur de la douce Vierge de Montaigu. Citons, avec le sanctuaire de Notre-Dame de l'abbaye de Villers, l'édicule de l'allée des Princes dans le beau château d'Everberg, appartenant à l'illustre maison de Mérode ; la chapelle des Célestins d'Heverlé, près Louvain ; celles des couvents des Ursulines, et des Annonciades, dans la même ville. — André Streithaagen parle dans les termes suivants des statuettes taillées dans le bois du chêne :

Quod superest Aspro rapitur de colle Sichemo,

Et partem a sacro robore quisque petit.

Pars Divæ vultum sculpunt, simul sacraque parva

Quaque coli fas est religione colunt.

Pars tenues cyathis partes et frustula miscent

Fert que salutiferam pluribus haustus opem.

(1) Dekkers. *Wonderdadig Beeld van O. L. V. van Scherpenheuvel*. — Loven. Fontcyn, 1859, p. 9.

Le 19 août 1603, le comte Frédéric Van den Berg, général des troupes de Boxmer et grand maréchal des armées espagnoles, vint à Montaigu, pour y poser, au nom de ses maîtres, la première pierre de la nouvelle chapelle. Le 13 juin de l'année suivante, fête de la Sainte-Trinité, Mathias Hovius, docteur de Louvain et archevêque de Malines, en fit la dédicace. Sanderus nous a laissé une gravure du modeste monument. Il était construit sur le modèle des sanctuaires de l'époque, en style ogival de transition, si toutefois l'on peut caractériser de la sorte les constructions belges de ce temps. La façade était précédée d'un petit portail en saillie; au-dessus de celui-ci s'ouvrait une grande fenêtre; quatre vitraux lancéolés éclairaient la nef qui était assez considérable. Sur le toit se dressait un gracieux clocheton. Trois autels ornaient le sanctuaire; celui du milieu, surtout, en bois de chêne sculpté, était d'un bon travail. Quatre confessionnaux y étaient disposés en faveur des pèlerins. Les murs de la chapelle, écrit Numan,

furent bientôt couverts d'ex-voto, de grands cierges ornés de fleurs, d'emblèmes, de rosaires d'or et d'argent.

A cette époque, les gueux n'osaient plus précipiter sur nos cités leurs bandes furieuses, qui tant de fois avaient semé, sur leur passage, le pillage et la mort. En 1604, cependant, la veille de la Nativité de la Vierge, Montaigu fut, à l'improviste, surpris par une troupe de ces forcenés. La publication récente des indulgences avait exaspéré les sectaires. Ils réduisirent en cendres un certain nombre de maisons et les baraquements où les pèlerins avaient coutume de passer la nuit. Ne pouvant incendier facilement la chapelle, ils se contentèrent de mettre le feu au maître-autel⁽¹⁾. Alors périt le beau tableau de la Vierge, présent de Guillaume de Nassau, seigneur de Diest : il avait coûté onze cents florins. Par bonheur, les chapelains avaient pu sauver à temps l'image de Marie. A la demande de l'arche-

(1) Voir Numan, ouv. cité, p. 48 et 24. Et la *Kronijke van Nikolaus Valvekens*, tirée des archives de la célèbre abbaye de Parc, près Louvain (1680).

vêque, les jésuites aidaient le clergé à entendre les confessions, aux jours de fêtes. On confia la statuette sainte aux soins du R. P. Bernard Olivier, provincial de l'ordre, qui la porta dans un château voisin. Le célèbre Cornelius à Lapede s'était, de son côté, caché avec l'ostensoir sous un rideau de broussailles (1).

Deux ans plus tard, le noble comte Frédéric Van den Berg fit placer sur l'autel restauré par ses soins un tableau de la *Naissance du Sauveur*, œuvre de Henri de Clerck, de Bruxelles. C'est la toile que l'on voit encore dans la sacristie actuelle. L'autel qu'elle décore est celui de l'ancien sanctuaire. Le petit trône qui surmonte le tableau portait la vénérable statuette ; il est sculpté aux armes d'Espagne. Sur l'autel se dresse un Christ d'ivoire d'un travail remarquable. Ces objets proviennent également de la chapelle de pierre (2).

(1) Voir la *Chronique d'Averbode*. — *Afbeelding van de eerste eeuwwe der Societijt Jesu*. Antwerpen, in de plantijnsche drukkerij, p. 566. — Dekkers, ouv. cit., p. 12. — R. P. Kieckens, art. cité.

(2) Ils ont été rafraîchis en 1830 par un habile artiste de Hérenthals, M. Willems.

Vers ce temps-là, Maurice de Nassau, successeur et fils de Guillaume, assiégeait s'Her-togenbosch (Bois-le-Duc). La situation était critique. Les pieux Archiducs promirent de faire un pèlerinage à Montaigu, au cas où le siège serait levé avec honneur. Quelques jours plus tard, le valeureux Ambroise Spinola donna la chasse à l'ennemi. Avant de rentrer dans sa capitale, Albert voulut remercier dans le sanctuaire qu'il lui avait élevé sa puissante Protectrice, et il lui offrit à cette occasion de somptueux présents.

Le 20 novembre, les Archiducs retournèrent à Montaigu accompagnés des gentilshommes et des dames de leur cour. Longtemps ils demeurèrent prosternés devant l'Image révéérée. Sur le soir, ils se retirèrent à Diest pour s'y préparer à la sainte Communion. Le lendemain, ils vinrent à pied dans le temple où ils entendirent trois messes. Pendant la première, l'Archiduc et l'Archiduchesse s'approchèrent seuls de la sainte Table. La maison noble communia sous la seconde messe; et du-

rant la dernière, les autres personnes de la suite firent à leur tour leurs dévotions.

L'Archiduchesse revint trois jours consécutifs de Diest à Montaigu. A chaque fois, elle fit présent à la Vierge d'une robe en travail d'or et d'argent, surchargée de diamants et de pierres précieuses. La Princesse avait confectionné elle-même ces riches vêtements. Deux de ces parures existent encore, mais les diamants en ont été enlevés.

De fait, observe le savant archéologue de Louvain, M. Edward van Even, ce fut du temps des Archiducs espagnols que s'introduisit la mode de cacher sous des robes de soie ou de brocard les statues saintes. On sait ce qu'il en coûta pour extirper cette disgracieuse coutume, si funeste à l'art.

Ce fut encore en cette occurrence que les nobles Princes donnèrent à l'église un splendide ornement d'autel en soie blanche, dont on se sert encore aujourd'hui. Albert, sur sa cassette privée, fit un legs important pour l'ornementation et l'achèvement de la cha-

pelle. On admira longtemps, dans le trésor de l'église, le disque en argent, de forme ovale, sur lequel l'Archiduc avait offert à la Vierge des bijoux qu'il avait reçus de Mahomet III, empereur de Constantinople, et des joyaux de prix qu'il tenait de Mathias et de Rodolphe d'Autriche. Au milieu brillaient en repoussé les saints Noms de Jésus, de Marie et de Joseph. A la partie supérieure était représentée la scène de Jésus parlant du Royaume de Dieu à la femme de Samarie. L'autre côté figurait le baptême du Christ. A droite se voyait Sainte Thérèse; à gauche, Saint Jean de la Croix.

Le siège d'Ostende fut levé bientôt après celui de Bois-le-Duc : il avait duré depuis le 5 juillet 1601 jusqu'au 22 septembre 1604, et coûta au pays sept millions de florins. Isabelle attribua le succès de ses armées à la Reine auguste dont la puissance s'était déjà révélée avec tant d'éclat. Dans sa foi reconnaissante, l'Archiduchesse donna au pays un touchant spectacle. Elle vint de Bruxelles à

Montaigu, et, quittant sa chaussure, elle fit, à la manière des suppliants, plusieurs milles de chemin, par des routes montueuses et peu sûres encore. On reconnaissait bien là cette vaillante héroïne qu'on avait vue à Gand, quatre années auparavant, passer à cheval devant ses régiments anxieux de se voir privés de la paie militaire, et leur dire qu'aussi longtemps qu'elle posséderait un bijou, il y aurait de l'argent dans le trésor, pour ses braves soldats.

Les Archiducs avaient, par leur initiative et leur munificence, donné une vive impulsion à la dévotion de Notre-Dame-de-Montaigu. Ils avaient préposé à la nouvelle chapelle un recteur plein de zèle et de vertus, Barthélemy Tichon, plus tard gardien du Trésor du Saint Sacrement de Miracle, à Bruxelles, et chanoine de la Collégiale de Sainte-Gudule. Ils tenaient encore à trouver au célèbre pèlerinage un historiographe d'élite. L'Infante avait déjà fait son choix dans cette entreprise.

Dès le lendemain de leur inauguration

comme Ducs de Brabant (1599), les gouverneurs avaient visité leur ancienne capitale de Louvain.

Cette cité était moins fière de sa grandeur passée que de son université, alors à l'apogée de sa gloire. Les Archiducs avaient assisté à une leçon de Juste-Lipse, le grand humaniste qui tenait en ce moment, avec Jacques Casaubon et Joseph Scaliger, le sceptre des lettres savantes.

Devant un auditoire si nouveau, avec une délicatesse parfaite, le maître avait commenté les principales parties du traité de Sénèque le stoïcien *sur la clémence*. L'enthousiasme des auditeurs et de la Cour se trouva au niveau de l'éloquence de l'ingénieux interprète.

Il devait être facile de bien parler de clémence et de générosité devant Isabelle, devant Albert, salués par la postérité du nom populaire de *bons Archiducs*. L'Infante n'avait pas oublié le brillant professeur. Elle savait que Juste-Lipse, revenu enfin de sa longue versabilité, joignait à la passion des hautes

études une tendre dévotion à Marie Immaculée, Patronne séculaire de l'École de Louvain. Il se montrait aussi jaloux de la qualité de membre de la Sodalité que de son titre de Docteur : lui-même se vantait de ne jamais manquer aux réunions de la Congrégation, et il ne rougissait pas de demander à ses amis de l'excuser pour quelques instants, lorsque l'heure de se réunir à ses confrères les surprenait dans leurs doctes colloques.

Après la levée du siège d'Ostende, avec cette grâce qui, en elle, était si charmante, la Princesse demanda au docteur d'écrire les origines du cher sanctuaire de Montaigu et le récit des prodiges qui s'y accomplissaient. Juste-Lipse avait déjà publié, en 1604, l'histoire de Notre-Dame-de-Hal (*Diva Hallensis*). L'humaniste promit d'acquiescer au désir de l'Infante : dès l'année suivante (1605), sortit des presses des Plantins l'opuscule qu'il intitula : la Vierge sainte de Siche (*Diva Virgo Sichemensis*) (1).

(1) C'est un livre in-4° de 75 pages.

Dans la latinité élégante mais affectée de son temps, Juste-Lipse décrivait les origines de la dévotion à Notre-Dame-du-Chêne, et les grâces obtenues à son intervention. Dix-huit années plus tard, au soir de sa vie, il voulut compléter ce travail, en y ajoutant les derniers prodiges opérés par la puissante Médiatrice de Montaigu (1). Henri van de Putte (Erycius Puteanus), le successeur de Lipse, dans la chaire des Lettres latines, devait également, à la demande de l'Archiduchesse, reprendre le récit des miracles de Montaigu, au point où l'avait laissé son illustre devancier (2).

Une année après Juste-Lipse (1606), d'après

(1) *Diva Virgo Aspricollis: Nova ejus beneficia et admiranda, in ordinem selecta. Lovanii, apud Henricum Hastenium, 1623.*

(2) *Diva Virgo Aspricollis, Beneficia ejus et miracula novissima, Lovanii. Apud Henricum Hastenium, 1622.* A la fin de l'épître dédicatoire à Isabelle, Faustus, fils de Henri, adresse à son père cette épigramme, à la mode de l'époque :

Magnum magna jubet scribendi ISABELLA laborem :

Scribe, Pater ! poteris, namque Isabella jubet.

Diva jubet; poteris. Magnæ hæc sunt θαυματα divæ.

Illius hic fiet θαῦμα favore liber !

le désir de Mathias Hovius, archevêque de Malines, Philippe Numan, greffier de la ville de Bruxelles, écrivit, à son tour, en langue flamande la « narration des prodiges » dus à l'intercession de Notre-Dame-du-Chêne, et par lui vérifiés (1).

L'Archevêque, aidé de Jean le Mire, Évêque d'Anvers et Docteur de Louvain, avait soumis à un examen sévère ces grâces extraordinaires, et reconnu leur vérité.

L'esprit d'impiété ne pouvait manquer d'entraver l'élan de la ferveur populaire. Un Calviniste, Antoine Laenen, chevauchant avec d'autres hommes de guerre près du sanctuaire de Montaigu, s'était répandu en moqueries contre la sainte Image. Il montait un cheval borgne, et s'écria en sa plaisanterie pleine de sarcasme : O Dame de Montaigu ! toi qui rends la vue aux aveugles, fais donc que mon cheval voie ! Tout à coup le blasphémateur perd

(1) Brussel, bij Rutgeert Velpius, in den Gulden Arent by het Hof, in 't jaer 1606. — Numan, note M. Van Even était bon poète flamand et fut enterré à Bruxelles en 1607, dans l'église des Frères-Mineurs.

l'usage de la vue, en présence de ses compagnons. Lui-même, effrayé et repentant, attesta le prodige devant le conseil et le peuple de Weert : Philippe Numan emprunta aux archives de la commune le récit authentique de ce châtiment visible (1).

Des vagabonds de la contrée se joignirent à ces ennemis du dehors. Les hauteurs et les landes de Montaigu étaient encore désertes : des loups s'y montraient fréquemment, avec des troupes de chiens en liberté, d'une grande férocité. Les bruyères avoisinantes étaient couvertes de bois et de broussailles, dont les fourrés semblaient excellents pour un coup de main.

Des gens sans aveu y attendirent le passage des pèlerins. Un certain nombre d'entre ceux-ci furent dévalisés; quelques-uns maltraités et mis à mort. Le bourgmestre de Sichem, Antoine van Bouchaut, parvint à s'emparer des coupables; ils expièrent leur forfait dans des

(1) Voir R.P. Geraerd de Montenaeken, de l'ordre des Frères-Mineurs. *Historie van O. L. Vrouw van Maestricht, Loven, by Jan Maes*, 1612, ap. Dekkers, p. 16.

supplices conformes au terrible droit criminel de ce temps.

Mais des épreuves plus redoutables, peut-être, étaient réservées au culte de Notre-Dame de Montaigu. Pour des motifs inconnus, un soldat italien appartenant à l'armée espagnole simula une maladie bizarre dont il prétendait guérir à Montaigu. Il profitait de ses excursions pour se livrer à d'affreux blasphèmes contre le Christ et sa sainte Mère. La supercherie fut découverte, et le fantassin, après un châtiment exemplaire, se vit banni du territoire de Sichem. Il ne tarda pas à y revenir pour recommencer ses imprécations. Tombé aux mains du magistrat, il fut dirigé sur Louvain, et condamné à une réclusion rigoureuse.

Ce ne fut pas la seule tentative de ce genre. — Vers 1606, une femme se faisant appeler la Comtesse de Genève arriva à Montaigu. Assurant que son fils âgé de cinq ans, jadis aveugle, sourd-muet et paralytique, avait été guéri par Notre-Dame de Montaigu, elle demanda que

cet enfant de prodige fût baptisé en l'église de St.-Servais à Liège. On s'aperçut à temps qu'on avait affaire à une hardie intrigante. Les infirmités aussi bien que la guérison de son fils étaient de pure invention! Le Conseil de Brabant condamna l'étrangère à une peine sévère.

Le 6 novembre 1605, peu de temps après la levée du siège d'Ostende, Albert avait accordé aux habitants de Montaigu les franchises qu'il avait octroyées à ceux d'Ostende. Il songea en outre à rendre plus praticables les routes conduisant au Sanctuaire. Le prince fit planter la colline d'ormes et d'acacias. Sous les ombra-
ges, il fit représenter, par des bas-reliefs disposés en quatorze chapelles, les joies et les douleurs de Marie. Sept de ces petits temples seulement furent achevés. Albert accompagna ces libéralités d'autres présents. Montaigu reçut un devant d'autel et un ornement complet en tapisserie de haute lice, pour la célébration des offices solennels (1). Rome voulut s'as-

(1) Cet ornement est actuellement hors d'usage. Il est de couleur verte. On voit au Trésor le devant d'autel.

socier à la générosité du prince. Le Pape Paul V, par un bref du 16 septembre 1606, concéda aux pèlerins du renommé Sanctuaire le bienfait d'une indulgence plénière, aux conditions ordinaires, et des indulgences partielles considérables. Sans doute, ces libéralités du chef de la chrétienté, et aussi le continuel accroissement des pèlerins inspirèrent aux magnanimes Archiducs la pensée d'édifier sur l'emplacement de la chapelle de pierre, désormais insuffisante, le temple royal qui aurait transmis à la postérité les noms d'Albert et d'Isabelle, si le souvenir de leur règne pouvait périr dans le cœur du peuple belge.

En 1609, les princes firent creuser les fondements de l'église. La première pierre fut posée le 2 juillet par les Archiducs eux-mêmes, en présence de toute leur cour, et de Matthias Hovius, archevêque de Malines. La pierre portait ces mots : Albert et Isabelle, archiducs d'Autriche, Ducs de Bourgogne, ont élevé ce temple à la Vierge Mère de Dieu honorée à

Montaigu, le 2 juillet de l'année 1609 (1).

Dans le cours de l'année suivante, le sanctuaire fut déclaré indépendant de l'église Saint-Eustache de Sichem, et constitué en paroisse. La dévotion à la douce Reine du ciel était devenue pour Montaigu une source de prospérité. Le hameau renfermait déjà à cette époque trois cent quatre-vingt et un bonniers de terre. Il fut reconnu comme commune indépendante, et de nouveaux privilèges furent assurés aux habitants par Isabelle en 1630; le prince d'Orange les confirma en 1640.

En dépit du zèle des augustes fondateurs et de l'habile direction de Wenceslas Koeberger, leur architecte, les travaux de construction n'avançaient qu'avec lenteur. Les guerres avaient épuisé le trésor. On le sait : à la mort de l'Infante Isabelle, sa cassette privée se trouva dans un complet désarroi. Pour payer les

(1) Albertus et Isabella, archiduces Austriæ, Duces Burgundiæ, etc. Divi Virginæ Matri, quæ in Aspricolle coli velle se portendit, hoc templum funditus extruxere. A. 1609, mensis julii, die 2. — Sanderus, *Chorographia Sacra Brabantiae*, 1659, t. III.

legs de la princesse, on se vit forcé de vendre ses bijoux. Curieux détail ! il fallut les dégager du mont-de-piété de Bruxelles où depuis longtemps ils avaient été mis en gage.

En 1617, Philippe III fit reprendre la bâtisse un moment entravée. Le monarque consacra à cette œuvre le revenu de sa flotte des Indes. L'Archiduc ne devait pas assister à l'achèvement du temple aimé de Montaigu. Ainsi que l'écrit Erycius Puteanus dans son Epître dédicatoire à l'Archiduchesse, le Prince, atteint déjà d'un mal sans remède, voulut une dernière fois visiter le temple de Celle qui, bientôt, allait rendre avec usure ses libéralités filiales. Il mourut à Bruxelles, le 13 juillet 1621, pleuré du peuple belge, dont il s'était sincèrement fait aimer, malgré son origine espagnole. Les Archiducs n'avaient pas de postérité. A Philippe IV, successeur de Philippe III au trône d'Espagne, échut l'administration de nos provinces. Le prince fit presser activement la construction du sanctuaire. Ce fut grâce à son appui que la partie supérieure

du dôme fut terminée. Ses armes, en forme de couronne, occupent le sommet du lanterneau. En 1627, l'archevêque de Malines, Jacques Boonen, put inaugurer le temple consacré par son prédécesseur, près d'un quart de siècle auparavant. L'Archiduchesse assista à la cérémonie, accompagnée du généralissime Ambroise Spinola et de toute sa cour. Avec quelle émotion elle dut voir s'élever dans les airs la majestueuse coupole, impérissable monument de sa piété et de la foi de son noble Époux, dont l'ombre glorieuse semblait planer sur toute cette fête ! Le nouveau temple avait coûté trois cent mille florins, somme considérable pour l'époque (1).

L'image miraculeuse avait été placée sur le maître-autel à l'endroit où se trouvait jadis, suivant la tradition, le chêne de Sichem. L'autel lui-même recouvrait l'antique tronc mutilé. La chapelle de pierre avait été démolie en 1613. Ses matériaux furent acquis par les

(1) Voir A. Wauters. *Délices de la Belgique*. Bruxelles, 1844, p. 177.— *Groot Kerheeyk tooneel van Brabandt*, p. 67.

marguilliers du sanctuaire de *Tous les Saints* de Diest. Ils servirent à la reconstruction de ce temple, ruiné comme tant d'autres durant les perturbations du xvi^e siècle (1). C'eût été une bonne pensée de conserver dans leur forme primitive la petite chapelle de bois et le premier temple, et de restaurer leur enceinte, pour les préserver d'une complète destruction. L'artiste et le pèlerin auraient aimé à les retrouver, non loin du dôme somptueux, sous les ombrages de la colline. Ces vestiges d'autrefois eussent redit les origines du pèlerinage. A la gloire présente se fût mêlé le souvenir de l'humble passé. On aime à se figurer la chapelle de pierre en son pittoresque aspect : les murs colorés de cette nuance indéfinissable, dans laquelle semblent se pétrifier sur les monuments le soleil et les frimas, les vents, la pluie et les orages dans l'inégale succession des jours; les fenêtres ogivales, maintenant

(1) On conserve, au Trésor, un petit tableau fort curieux, qu'on croit être la représentation du sanctuaire de pierre, bien que certains détails ne soient pas conformes à la description et à la gravure de Sanderus.

abri de l'oiseau des solitudes et des passereaux familiers; l'autel de pierre couronné de mousse et de pariétaires; et, au fond, les pans du chevet, à moitié écroulés, ouvrant de vastes échappées de vue sur les vallées, les collines et les sapinières lointaines.

Cependant la pieuse Archiduchesse voulut mettre le comble à ses bienfaits. Avec l'agrément du roi d'Espagne Philippe IV et l'autorisation de l'archevêque de Malines, Jacques Boonen, elle pria le Pape Urbain VIII d'accorder à Montaigu une maison de prêtres de l'Oratoire institués cinquante années auparavant à Rome par S. Philippe de Neri. Le curé de la petite ville, Josse Bouckaert, et les membres du conseil appuyèrent la supplique de leur souveraine. Le Pape l'accueillit avec honneur. Mais il voulait qu'on ne reçût à l'Oratoire que douze prêtres; plus tard ce nombre fut trouvé insuffisant, et Rome retira cette prescription devenue inopportune.

Aux religieux devaient être dévolus le service de l'église et la charge de confesser les pèle-

rins. Ce fut le 12 mars 1624 que les Oratoriens arrivèrent dans leur nouvelle résidence, la première qu'ils possédèrent en Belgique. Josse Bouckaert fut préposé à la congrégation naissante qui fut approuvée le 13 septembre 1627, par Urbain VIII. Ce digne prêtre, né en 1588 à Isque, dans la Flandre Orientale, avait pris à Louvain le grade de licencié en théologie. Depuis longtemps, il désirait mener avec ses collègues une vie commune et se vouer au ministère de la confession en faveur des pèlerins.

Le pape Urbain VIII autorisa le vénérable prêtre à réunir la cure de Montaigu, avec tous ses droits et privilèges, à la présidence du couvent, et lui accorda la faculté de transmettre cette faveur à ses successeurs. Josse Bouckaert passa trente-deux années en qualité de curé à Montaigu; il devint ensuite doyen rural du district de Diest, et mourut sur le siège épiscopal d'Ypres, en la fête de tous les Saints 1646, à l'âge de 63 ans (1).

(1) Josse Bouckaert fut enterré dans sa cathédrale. Son tombeau porte entre autres ces mots : « At nec sic latet quem

L'insigne fondatrice de Montaigu semblait n'avoir voulu survivre à son noble époux que pour achever son œuvre.

Les historiens du temps ont signalé la tristesse d'Isabelle à la mort de l'Archiduc. Elle songea à se retirer dans un cloître, mais le bien de l'État prévalut, dans sa grande âme, sur ses désirs personnels. On fit comprendre à la Princesse quel malheur ce serait pour la Belgique de retomber sous le régime arbitraire de quelque gouverneur : on rappela la tyrannie récente encore du duc d'Albe, l'incurie de Philippe II. L'Infante aimait trop les Belges pour s'obstiner. Elle fonda peu de temps après un couvent de capucins, dans le voisinage de Tervueren. Souvent elle se retirait au sein de cette solitude, dans l'appartement qu'elle s'y était réservé. Elle venait méditer là sur la rapidité du temps qui avait rompu tous les liens, sur l'éternité approchant à grands pas.

fama vetat mori. Hujus enim industria erecta est Aspricollensis Ecclesia, urbs ipsa condita, et congregatio venerabilium Sacerdotum ibidem instituta. » Sanderus, dans sa *Flandria illustrata*, T. II, p. 311, donne le portrait de l'évêque d'Ypres.

Elle couchait sur des nattes de jonc, reposant sa tête sur un rouleau de bois, que le peuple vénérâ longtemps. Le 1^{er} décembre 1633 fut la journée suprême d'une si noble vie. Jusqu'à l'agonie, l'Infante fut fidèle à sa chère Dame-de-Montaigu, dont le souvenir lui apportait à ce moment tant de courage. Elle mourut souriante et calme, consolant ses officiers et ses dames d'honneur par ces gracieuses paroles qui lui étaient familières.

Le couvent des Oratoriens, complément du Sanctuaire bâti par nos princes, était situé derrière l'église. On peut se faire une assez juste idée de l'édifice sur le plan gravé de C. Lauwers, sous la date de 1660. C'était un bâtiment quadrangulaire confinant à de vastes jardins. L'aile gauche était occupée par les religieux; celle de droite servait de résidence aux Archiducs durant leurs voyages à Montaigu. A l'extrémité de chaque côté se dressait un joli pavillon à horloge. On y logeait les soldats blessés ou malades, confiés aux soins des Frères. Entre les deux ailes s'étendait la

chapelle de la maison, vaste et bien aérée. Un clocheton de genre rustique, à la mode du temps, couronnait la toiture. A une certaine distance du couvent, sur la gauche du portail de l'église de Montaigu, l'on voyait le collège où les religieux enseignaient les humanités. Il était assez ample, et d'une architecture simple et commode. La chapelle et le réfectoire servent encore aujourd'hui au pensionnat des Dames Ursulines. Jusqu'à l'époque de la Révolution française, les Oratoriens vécurent paisiblement dans la retraite qu'ils devaient à la générosité des Archiducs. Leur vie était exemplaire, et le bien qu'ils produisirent dans les âmes est incalculable.

Hommes simples et droits, qui avez semé dans l'humilité la bonne semence de la parole et de l'exemple, la postérité, sans vous connaître, bénit vos noms modestes ! Vous avez reçu du Dieu juste la récompense de vos œuvres. Tant d'âmes sauvées, tant d'infortunes consolées, vos prières, vos austérités, vos dévouements vous ont fait dans les cœurs la plus enviable

immortalité. Souffrez du moins que de la terre témoin de vos labeurs s'élève vers vous une pensée de pieuse reconnaissance !

Vers 1790, présageant le contre-coup de la tourmente révolutionnaire, les religieux se retirèrent d'abord à Wesel et à Munster-sur-le-Rhin, et plus tard à Nordstrand, île danoise où il y avait un couvent de leur ordre. Ils avaient transporté avec eux les plus précieux ornements de l'église de Montaigu. Par un irréparable désastre, le monastère de Nordstrand fut réduit en cendres, et toutes ces richesses, tous ces chefs-d'œuvre de la piété et des arts devinrent la proie des flammes.

L'incendie dévora du même coup le trésor des Oratoriens de Kevelaar, qui avaient aussi demandé un refuge à leurs confrères du Danemark. Après les dures épreuves du serment civil, du culte de la déesse Raison, du serment de haine à la royauté ; après la deuxième invasion des armées de la République, dans notre pays, le couvent des Oratoriens se vit frappé, par le conseil des Cinq-Cents d'impôts oné-

reux. C'était, sous l'apparence d'un devoir civique, un décret de ruine. Pour satisfaire aux exigences de la République, les religieux durent vendre jusqu'aux vases consacrés. Mais ce n'était là que le prélude d'autres excès. Le jour de l'Épiphanie 1797, les Oratoriens de Montaigu furent chassés de la chère maison où ils avaient passé, dans la paix de Dieu, tant de jours féconds et fortunés. Quarante gendarmes de Diest, requis par le commissaire du pouvoir exécutif Van de Goor, s'emparèrent de tout ce qui se trouvait dans le couvent. Ils firent monter dans une charrette le supérieur, M. Van Baelen et ses confrères, MM. Vliegen, Van HeseWyck, De Noot, Kerkhofs, suivis des gendarmes et du juge de paix Delder. Les proscrits furent dirigés sur Aerschot : là, ils passèrent la nuit dans l'hôtellerie dite *le Maure* (de *Moriaen*). M. Van Baelen trouva moyen de s'échapper en traversant à la nage le Demer, d'où il gagna la Campine à la faveur d'un déguisement. Ses infortunés compagnons furent incarcérés à Louvain, à Bruxelles, à Valenciennes et enfin

transférés à Cayenne, sur les pontons des forçats. Dans cette île insalubre, ces hommes de bien moururent de misère et de mauvais traitements, martyrs de leur dévouement aux lois de l'Église.

Après l'expulsion des religieux, leur couvent fut vendu pour une somme dérisoire à un Louvaniste, du nom de Pyrolès. Obéré de dettes, peu béni dans sa bonne fortune, celui-ci dut céder les bâtiments restés debout à d'autres acquéreurs, et la fabrique de l'église de Montaigu rentra en possession des débris informes du monastère.

Un prêtre assermenté du nom de Verbeke, était venu de Bruxelles s'installer dans le Sanctuaire de Notre-Dame. Il célébrait le Dimanche une messe à laquelle n'assistèrent jamais les habitants. Ceux-ci faisaient offrir le saint-sacrifice dans le couloir souterrain conduisant de l'ancien couvent à l'église.

Le commissaire de la République, Bonnardel, profita de la vente du monastère, pour s'emparer des cloches. Il fit jeter par les fenêtres

de la tour celles qui étaient de moindre dimension : les grandes furent brisées à coups de marteau sur le clocher même. Des habitants zélés cachèrent la nuit une assez grande partie du métal. Celui-ci servit à fondre une nouvelle cloche, dès que la tourmente révolutionnaire fut passée. On fit faire quatre autres cloches à Louvain ; leur poids varie de 800 à 5,600 livres. Mais, à l'exception d'une seule timbale, le carillon était perdu complètement. C'était une œuvre importante, construite par Melchior de Hase, d'Anvers. La clochette qui échappa au pillage porte cette inscription : *Anno Domini 1659 Melchior De Hase me fecit Antverpiæ.*

Le carillon lui-même avait été donné à l'église de Montaigu, par le roi d'Espagne, Philippe IV, comme l'attestent ces mots taillés dans une pierre de la tour : *Dono Philippi regis. — Auspiciis Doni Francisci Antonii d'Azurto, marchionis de l'Ord. d'Alcantara. — Thementes deste Esp.*

Le concordat rouvrit au pèlerinage l'ère de

l'ancienne prospérité. Le dernier religieux de l'Oratoire qui fut curé de Montaigu, P.-F. Aertgeerts, de Meerhout, put saluer, dans la splendeur renaissante du temple bien-aimé, le présage de l'avenir et une compensation aux persécutions iniques dont ses frères avaient été les martyrs.

Nous avons rapporté, d'après les anciens historiens, les origines et les progrès du pèlerinage de Notre-Dame de Montaigu. — Jusqu'à quel point, la légende se mêla-t-elle aux récits des premiers pèlerins, visiteurs du chêne prédestiné? Où trouver, sur ce nébuleux domaine, la ligne qui sépare la fiction de la réalité? Il serait impossible de le déterminer; à quoi bon le tenter d'ailleurs? Manifestement, en ces commencements obscurs se sera donné carrière l'enthousiaste fantaisie, volontiers avide de prodiges.

A la ferveur de la foi, aux rêves inconscients de l'ardente espérance, se sera mêlée, avec des réminiscences de pratiques anciennes, la fascination d'événements insolites. C'est à cette pé-

riode qu'on reporterait la fable du jeune homme enlevé sous l'arbre par un vent d'orage, et pour toujours disparu. Peut-être, l'impuissance du berger à rentrer dans la maison de son maître avec la statuette de Marie, ramassée sous l'ombrage tutélaire, recevrait la même explication.

Celui qui, dans l'ensemble complexe des croyances, ne sait pas séparer le fond des choses des symboles accidentels n'entendra jamais rien ni à l'histoire, ni à la critique, ni aux surnaturelles opérations de Dieu dans les âmes.

S'il plaît au Seigneur de manifester sa puissance avec un plus lumineux éclat, ne choisirait-il pas d'ordinaire pour ce théâtre privilégié de sa gloire un endroit déjà consacré par le concours des hommes, signalé à leur attention par des souvenirs ou des rites qui le disposent à servir efficacement aux plans miséricordieux du ciel ?

Les supplications et les larmes des âmes pures et éprouvées avaient attiré sur Montaignu

la bénédiction d'en haut. Là, Dieu répandait ses grâces dans une magnifique profusion; là, se sanctifiaient les âmes dans le repentir, dans l'amour, dans la filiale adoration.

A Nazareth, le voyageur descend, par l'escalier de marbre du couvent latin, dans la salle prédestinée où la Vierge Marie reçut le message de la Rédemption. Quelles émotions se pressent dans l'âme, en ce lieu où vécut la Médiatrice de la bonne nouvelle, à l'ombre de ces murs où se prépara à son œuvre le Fondateur du culte en esprit et en vérité!

L'Immaculée et toute puissante Vierge est encore vivante, en quelque manière, dans les temples surnaturels où, chaque jour, éclate sa tendresse.

Dans le sanctuaire de Montaigu, Dieu nous a laissé un perpétuel monument de la promesse de Jésus : « Là où deux, ou quelques-uns d'entre vous se seront réunis, je serai au milieu d'eux ! »



O Virgo Mater Virginum,
Matrumque Virgo, quæ *Asperum*
Collem regis, non asperum;
Te fusa gens mortalium
Per abditos mundi sinus,
Iber, Britannus, Sarmata,
Civisque flavi Tybridis,
Salutis indigens, adit.
Te proximo qui limite
Germanus, aut Gallus premit
Rheni latus, Mosæ latus,
Salutis indigens, adit.
Hic mentis, ille corporis
Æger, petit solatium
Et impetrat!

ERYCIUS PUTEANUS.



Marie, ô Vierge ravissante,
Tige féconde de Jessé,
Marie, ô Mère très-puissante,
Tendre appui du cœur oppressé.
O toi, dont le nom salulaire
Embaume et rafraîchit la terre,
Comme un dictame parfumé,
Fontaine dont l'eau toujours vive
Montre à l'âme encore captive
Les divins traits du Bien-Aimé !

Nous t'en prions, Vierge fidèle,
Oh ! fais descendre jusqu'à nous,
Cette force surnaturelle
Qui nous rende l'exil plus doux !
Calme nos tristesses amères,
Et sur ces rives étrangères,
Laisse apercevoir à nos yeux,
A travers les maux de la vie,
L'astre de la sainte patrie,
Les pures visions des cieux.

Entoure l'ardente jeunesse,
Qui vient célébrer tes bienfaits,
De foi, d'amour et de sagesse,
Et donne-lui ta sainte paix !
Sois-nous toujours douce Patronne,
Sois comme un phare qui rayonne
Sur les flots de cet océan !
Et guide-nous, loin de l'orage,
Jusqu'à ce fortuné rivage
Qui ne connaît point d'ouragan !

A. VAN WEDDINGEN.
Feuilles de lierre.



CHAPITRE III

LE PÈLERINAGE. — LES PROCESSIONS

La piété est l'hommage du cœur à la croyance de l'esprit. La croyance est immuable en ses dogmes essentiels. Pas plus que ceux-ci, le principe de la piété chrétienne, la foi et l'amour du Seigneur Jésus, fils de Dieu et Sauveur des hommes, ne saurait changer. Mais les formes de la dévotion varient avec les multiples circonstances de la vie des individus et des peuples. Dans ces mutations de détail, la règle fondamentale demeure inébranlée : la

gloire du divin Rédempteur et le salut des âmes rachetées de son sang provoquent et régissent les pratiques du culte, dans leur riche diversité.

Rien de libre, d'ailleurs, comme l'expression de la foi, dans la céleste religion de Jésus. La conviction sincère y a droit à toutes les manifestations raisonnables. Certes, ces pratiques, pour rester dignes du Christ, doivent s'inspirer du sentiment intérieur. La rectitude de la conscience, l'ardent amour des hommes, l'humble gratitude envers Dieu, voilà l'âme du culte, dans l'Église de celui qui voulait être servi « en esprit et en vérité. »

A l'origine de l'Église, le culte fut bien simple. La discipline du Catéchuménat et la préparation au saint Baptême, à la Confirmation et à la Pénitence; l'oblation du S. Sacrifice de l'autel; la célébration du Dimanche, anniversaire de la résurrection de Jésus; les jeûnes du mercredi et du vendredi consacrés par le souvenir de sa Passion; les abstinences quadragésimales; les fêtes de Pâques et de

Pentecôte, et celle des Saints-Innocents constituaient tout le cycle des fêtes en ces premiers âges.

La lecture de l'Écriture inspirée, le chant des psaumes et des hymnes, les divers rites de la prière publique, les Agapes ou festins eucharistiques se partageaient les réunions des croyants. D'assez bonne heure, on solennisa les fêtes des Machabées, de SS. Pierre et Paul, des Chaires de S. Pierre à Rome et à Antioche. Ce furent les premiers anniversaires des chrétiens.

Dès la fin du I^{er} siècle commencent à apparaître sur les murs des catacombes de SS. Calixte, de Domitille de Priscille, de pieuses images. La crainte de livrer à la risée des payens le secret des mystères engagea les chrétiens à représenter le Christ sous les emblèmes d'un poisson, d'un agneau, d'une colombe, d'un lion. D'autres fois il est figuré sous les traits d'un olivier, d'un figuier, d'un lys, d'un calice accompagné de pain, d'un vaisseau.

Vers le milieu du III^e siècle, l'on commence à dépeindre le Sauveur sous la forme du bon Pasteur. C'est à cette date aussi qu'on fait remonter la statue du Seigneur conservée au Musée de Latran, ainsi que le médaillon de bronze de SS. Pierre et Paul du Musée chrétien du Vatican.

Le culte de Marie, conséquence de la dignité sans rivale de l'auguste Mère de Dieu, devint public dès le II^e siècle. Dans leurs écrits, les docteurs illustres, SS. Justin, Irenée, Tertulien, opposent la Vierge sainte à Ève, comme ils mettent le Christ en regard d'Adam. Le célèbre explorateur des Catacombes, le comte B. de Rossi, a exhumé des images de Marie dans les catacombes de S. Domitille, dans la catacombe de S. Priscille : les deux premières de ces peintures remontent au III^e siècle ; la dernière semble dater du premier ou du deuxième siècle.

Dès le début de l'hérésie de Nestorius, contempteur de la maternité de Marie, éclate avec une énergie nouvelle la vénération des chré-

tiens pour celle que déjà S. Irénée nommait la grande Médiatrice.

Après la terreur des persécutions, les chrétiens célèbrent le souvenir de l'Annonciation et de la Purification par des hommages solennels. Les plus doctes Pères des Églises d'Orient et d'Occident, SS. Cyrille de Jérusalem, Basile, Grégoire de Nazianze, Jérôme, Augustin exaltent l'excellence de la dévotion envers la Vierge et les Saints, et en particulier le culte des reliques. Avec sa doctrine accoutumée, l'immortel pontife d'Hippone venge ces pratiques saintes des attaques de l'hérétique Vigilance. Il rappelle à cette occasion les prodiges opérés sous ses yeux, lors de la translation solennelle des cendres de SS. Gervais et Protais. Parlant d'un aveugle connu de la cité de Milan toute entière, et guéri au contact des vêtements des martyrs, Augustin s'écrie : « Le miracle a été soudain, public : il s'est passé devant l'empereur, devant la cour, devant toute la population de la ville, il s'est passé devant nos propres yeux, et l'aveugle vit encore

dans le palais à l'heure où nous écrivons. » Le grand évêque exalte aussi le culte de la relique de S. Etienne, le premier des martyrs, dont Hippone possédait des ossements, et il assure que les récompenses surnaturelles de cette dévotion peuvent à grand'peine être comptées : parmi elles, il signale plusieurs résurrections de morts (1).

A son tour S. Jérôme, ce scrupuleux explorateur des coutumes chrétiennes, mentionne le pèlerinage des Lieux-Saints, en honneur parmi les fidèles, depuis l'ascension du Sauveur. Le curieux livre *le Pèlerin de Bordeaux*, écrit vraisemblablement en 333, témoigne de l'antique coutume de visiter les sépulcres des saints et la terre qui fut témoin de la rédemption des hommes.

Les pèlerinages, familiers aux peuples de l'Orient, devinrent une des formes préférées de la piété, depuis l'établissement définitif des tribus germanes dans les contrées du Nord de l'Europe. Rome avec son tombeau des

(1) *Cité de Dieu*, L. XXII, C. 8. *Sermo de diversis*, 31, 32.

saints Apôtres et ses catacombes des martyrs; Tours et son sépulcre de saint Martin; S. Jacques de Compostelle furent de bonne heure des pèlerinages fameux. Les écrivains les plus en renom de savoir et de sainteté approuvent, recommandent ces pratiques traditionnelles, tout en signalant les abus qu'y mêlait souvent la crédulité de ces temps barbares.

Le rite des Processions sacrées fut, comme le pèlerinage lui-même, une des pratiques les plus honorées du christianisme. L'homme, né pour se développer en société, recherche d'instinct les manifestations collectives de ses pensées, de ses émotions. Là, surtout, sa croyance s'affirme d'une manière proportionnée à sa nature, dans la communauté des esprits, dans l'association de toutes les forces vives, au service d'une même idée et d'un but commun.

En grande faveur dans les mystères antiques et dans la Synagogue (1), les Processions con-

(1) II *Rois*, 6; III *Rois*, 8; II *Esdr.* 12.

stituent l'une des cérémonies les plus émouvantes et les plus aimables du culte. Dès qu'elle fut mise par l'empereur Constantin en possession du droit commun, l'Église consacra cette expression de la piété populaire. Les cortèges funéraires et les pompes nuptiales l'avaient introduite dans la société chrétienne. S. Jean Chrysostome (1) et S. Basile (2), dans l'Église grecque; SS. Ambroise (3), Augustin (4), Rufin (5), Sidoine Apollinaire (6), dans l'Église latine, en attestent la coutume généralement répandue.

Sous le titre d'*Osanna* les processions se mêlèrent à l'intronisation des Pontifes, à la consécration des Temples. Décrivant la procession de la nuit de Pâques, S. Grégoire de Nazianze (7) rappelle que tous les ordres de l'em-

(1) *Orat. contra ludos et theatra.*

(2) *Ep. 40, ad. Theodos.*

(3) *Sermo VIII, Epist. XXIX.*

(4) *De civit. Dei, L. XXII, C. 33.*

(5) *Hist. eccl. L. II, C. 33.*

(6) *Lib. II, Epist. XXVII.*

(7) *Orat. XLIV, ad. popul. Constantinopolitan.*

pire y prenaient part, et que les plus illustres dignitaires se faisaient honneur d'y porter des flambeaux allumés. Au milieu du v^e siècle, S. Mamert de Vienne, et plus tard le Pape Grégoire-le-Grand, instituèrent les trois processions dites des Rogations. Lors des supplications solennelles qu'il fit faire dans Rome, pour obtenir de Dieu la cessation d'une peste implacable, le vieux Pontife convoqua les clercs, les communautés des hommes, des moines, des femmes consacrées à Dieu, les femmes mariées, les veuves, les pauvres, les enfants. Le Pape voulut qu'une image de Marie accompagnât la marche des suppliants (1). Celle-ci sortait de sept églises différentes : après s'être formée en cortège, elle entra dans le temple de Notre-Dame, au récit de S. Grégoire de Tours (2).

Déjà, vers ce même temps, à Béryte, ville d'Asie-Mineure, une effigie du Christ attirait un grand concours de fidèles. L'historien

(1) Baron *Annal.* ad. ann. 590.

(2) *Hist. Franc.* L. X, C. 1.

Sozomène (1), et le biographe de S. Césaire (2), parlent des cierges allumés et des croix portées par les suppliants. S. Grégoire de Tours raconte que des bannières rehaussaient les processions. On y voyait figurer très-souvent des reliques insignes; et le concile espagnol de Braga (572) vante l'antiquité de cet usage. Le savant archéologue belge, Christian Lupus, a essayé de prouver, en s'appuyant sur la liturgie de S. Jacques et sur les écrits de Tertullien, que la coutume des Processions remonte jusqu'aux Apôtres, et que ceux-ci en prirent l'usage aux anciens Hébreux (3).

Les deux siècles qui suivirent furent témoins des pèlerinages nombreux des peuples septentrionaux à la ville éternelle. « Alors, dit un historien célèbre, un flot de pèlerins affluait vers Rome, venant du côté du Nord, pour recevoir le baptême au tombeau de l'Apôtre. Des rois de cette Angleterre où Grégoire avait envoyé

(1) *Hist. Eccl.* L. VIII. C. 8.

(2) *Sarius*, 27 Aug.

(3) *De Sacris Processionibus*, C. 1.

les premiers missionnaires, portèrent leurs couronnes et leurs longues chevelures en offrande à S. Pierre, et sur les degrés du Vatican, ils reçurent un blanc vêtement de catéchumène, comme la plus grande récompense de leur vie (1). L'on vit, en cette époque de foi ardente, Charlemagne, le dur vainqueur des Saxons, arriver un jour dans la cité des Papes qu'il avait faits chefs des Etats chrétiens d'Occident, et gravir à genoux, en les baisant l'un après l'autre, chacun des trente degrés de l'ancienne basilique de S. Pierre.

De bonne heure, les processions et les pèlerinages étaient entrés dans les mœurs de notre religieuse patrie. D'une extrémité du pays à l'autre, sur le sommet des montagnes, dans les pittoresques vallées, au bord des rivières et dans les bruyères incultes s'élevaient des oratoires renommés, qu'aimaient à visiter nos pères. Plusieurs de nos grandes

(1) Gregorovius. *Tombeaux des Papes romains*, Trad. Sabatier, p. 68.

cités, un grand nombre de villages florissants sont nés de ce concours des pieux fidèles.

Vraisemblablement, la chapelle de Notre-Dame de Tournai, le premier foyer de l'admirable cathédrale, remonte à la seconde moitié du v^e siècle. Longtemps avant les incursions des Normands, les hommes du bourg d'Anvers vénéraient la statue de Marie qui devint le centre de l'opulente cité. Là Godefroid de Bouillon venait recommander à Notre-Dame de la Souche toutes ses entreprises, et ce fut la florissante confrérie de la Sainte Image qui fit don à la métropole de la grande statue qu'on admire dans la niche de l'Hôtel-de-ville. — Notre-Dame de Walcourt, près Namur, remonterait à une antiquité plus reculée encore. Les cathédrales de Malines et de Liège se rattachent par bien des liens aux modestes édifices élevés en l'honneur de Marie par S. Lambert, mort vers 709. L'autel de Notre-Dame de Wasmes, près Mons, était fort fréquenté en 1183. Déjà, à cette époque, la chapelle de Grammont s'élevait aux lieux où le comte

Gérard de Viane avait tué son frère pour s'emparer de ses biens, suivant la légende. Dès 1099, d'après Rosweyde, Bruges, la Venise du Nord, vantait les grâces obtenues à l'intercession de Notre-Dame de la Poterie, qui devint la protectrice de la cité dans les guerres de 1504 contre Philippe de France, et aux pieds de laquelle se prosternèrent des Papes et une foule de princes, de prélats et de nobles dames. Sur les abruptes rochers de Chèvremont se dressait une chapelle en l'honneur de Marie, que le terrible Notger, après avoir chassé le seigneur de ce repaire, ordonna de respecter, et que vint de rendre au culte de Marie Mgr Théodore de Montpellier. En 1198 avaient été fondés à Malines, pour le rachat des esclaves chrétiens, le pèlerinage et la confrérie de Notre-Dame de Misère, approuvés par quarante-huit Souverains-Pontifes. La statue de la Vierge de Hal, donnée par Élisabeth de Hongrie à Sophie de Thuringe, femme de Henri le Magnanime, duc de Brabant, attirait déjà en 1267, dans sa gracieuse chapelle, d'unanimes hommages.

Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne ; le chevaleresque Charles-le-Téméraire ; l'empereur Maximilien ; Charles-Quint ; Jean-Casimir de Pologne honorèrent de leur présence ce sanctuaire célèbre. Aux jours de sa ferveur, Henri VIII le visita ; et Louis XI, cet hypocrite de génie qui créa le royaume de France, y vint faire ses oraisons, après les ducs de Bourgogne qu'il avait ruinés. Dans le Brabant encore, Notre-Dame de Basse-Wavre, florissante toujours, était connue de la Belgique entière, dès le ^x^e siècle. Quand se termina, dans les plaines de Ransbeek, près Vilvorde, la longue guerre de Berthoud de Malines contre les ducs de Brabant (1143), on mit le traité de paix tant désirée sous les auspices de Notre-Dame de Wavre. Le *Broodhuys*, situé vis-à-vis de l'Hôtel-de-ville de Bruxelles, atteste que, du temps de l'archiduchesse Isabelle, l'image miraculeuse fut portée en procession dans la capitale, où la peste qui faisait des victimes sans nombre, arrêta dès lors ses ravages. Notre-Dame de Bonne-Espérance,

près Binche, ancienne abbaye norbertine ; la Vierge d'Afflighem, où la tradition veut que S. Bernard ajouta au *Salve Regina* les paroles : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria!* les sanctuaires de Notre-Dame du Lac à Tirlemont, du Secours, à Louvain ; de la Paix, du Chant des Oiseaux, des Suffrages, de la Grâce, des Victoires, de S. Gudule, à Bruxelles, étaient insignes entre les pèlerinages belges, dès le XII^e siècle.

Sous le règne des archiducs Albert et Isabelle, la dévotion à Marie devint plus florissante que jamais dans nos provinces. Partout s'élevèrent des chapelles sans nombre en l'honneur de la Vierge. La capitale se distingua parmi toutes nos cités, dans ce service d'honneur et de filiale piété. Les antiques églises du Sablon, de S. Géry, de S. Nicolas, du Suffrage virent de nouveau affluer sous leurs murs les multitudes suppliantes, plus d'une fois conduites par des princes du sang. Le pèlerinage de Notre-Dame de la Chapelle ou de « miséricorde » jouit, entre tous, d'une célébrité à part. Les

années n'ont rien enlevé au renom de nos temples séculaires. Parmi tant de souvenirs illustres, rattachant le présent au passé, les Bruxellois se rappelleront à jamais les grandioses solennités du 25 mars 1843, où fut couronnée la statue miraculeuse de Notre-Dame de miséricorde, par S. E. le Cardinal Sterckx, de chère mémoire, en présence de nos augustes souverains et du nonce apostolique, Monseigneur Pecci, aujourd'hui le savant et bien-aimé Léon XIII, deux fois le Père des Belges.

Mais les processions les plus populaires furent, sans contredit, celles des pèlerins qui, chaque année, se rendaient en corps à Notre-Dame de Montaigu. A peine la chapelle de pierre, élevée par les Archiducs, fut-elle terminée que les fidèles y accoururent en foule. Deux siècles et demi se sont écoulés depuis : et le temps n'a rien ôté à cette ferveur. Chaque année, plus de trente mille pèlerins viennent vénérer l'image séculaire, et participer dans le sanctuaire de Marie aux sacrements régénérateurs.

Le livre d'or des pèlerinages porte les noms de presque toutes nos villes, d'un très-grand nombre de communes et de plusieurs cités de Hollande et d'Allemagne. Les processions d'Anvers, de Bruxelles, de Diest, de Louvain, de Malines, d'Hérenthals, de Turnhout sont entre toutes célèbres.

Durant les années néfastes, en 1603, en 1629, et, tout près de nous, en 1849, en 1866, lorsque le choléra décimait nos cités, les pèlerins se signalèrent par leur nombre et par leur ferveur. Chaque fois Marie entendit ce cri d'angoisse, et le fléau diminua ses ravages.

Nous l'avons rappelé plus haut : en 1602, la ville de Bruxelles, délivrée de la contagion, offrit à Notre-Dame de Montaigu une couronne de vermeil en signe de reconnaissance. Le 8 décembre de l'année 1603, fête de l'Immaculée Conception de Marie, la riche métropole d'Anvers témoigna de son amour envers la grande libératrice par l'envoi de deux splendides candélabres d'argent. On les admire encore aujourd'hui sur le Maître-autel de

l'église. Peu de temps après, la ville de Ruremonde, comme gage de sa gratitude pour la protection de Marie, fit présent à l'église de Montaigu d'un crucifix d'argent et d'une autre croix du même métal, portant d'un côté la vision de Jacob et de l'autre, une image de Marie en cristal, avec les emblèmes des quatre Évangélistes.

Des actions de grâces annuelles continuent d'attester la clémence de la puissante Souveraine. La plus pompeuse se célèbre lors de la fête du Patronage de Marie. Ce jour-là, les habitants de Montaigu font la procession dite *des cierges* (*de Kerskensprocessie*), en souvenir de la cessation de la peste terrible de 1659. L'image miraculeuse est portée en triomphe par les prêtres. Les pèlerins, portant des flambeaux allumés, chantent des cantiques de louange en l'honneur de Marie.

Trois siècles se sont passés depuis l'érection de la petite chapelle de bois et tous les jours grandit, dans notre religieuse patrie, la dévotion des pèlerins de Notre-Dame de Montaigu.

Dès que le souffle printanier se réveille dans les prairies, c'est par milliers qu'ils affluent. De tous les points de la patrie belge, de la Hollande, de l'Allemagne, les vapeurs rapides envoient à Notre-Dame du Chêne ses serviteurs accoutumés. Là se revoient les costumes pittoresques des femmes frisonnes avec leurs plaques d'or sur le front et dans les cheveux, les hauts bonnets à guimpes des villageoises zélandaises, les coiffures campinoises à grandes ailes, aux riches dentelles brodées. Sur toutes les routes voisines, sur les chaussées et les chemins d'Aerschot, de Diest, de Louvain, de Tirlemont, d'Hérenthals, dans les sentiers creux des villages, les omnibus champêtres, les chars-à-bancs, les attelages coquets en bois vert et à tente blanche, les dernières diligences, jaunes et noires, conduisent les familles, les congrégations, les pensionnats avec leurs drapeaux, leur orchestre, leurs offrandes. Sur les harnais des coursiers rustiques, au sommet des voitures, flottent les petites banderolles estampées chères aux

pèlerins. Il n'est presque pas une chaumière, dans nos campagnes flamandes, où l'on n'aperçoive ces populaires oriflammes, autour de quelque humble image de Marie, tout près des couronnes dorées des premiers-nés ou du bouquet nuptial, depuis longtemps fanés sous leur cloche de verre.

Dans la belle saison, durant le mois de mai surtout, le service régulier des chemins de fer ne suffit pas au transport des pèlerins : des trains supplémentaires sont requis plusieurs fois le jour, et l'affluence des étrangers donne à la petite cité l'aspect d'une perpétuelle fête.

Pour qui les considère des yeux de la foi, quoi de plus touchant que ces cortèges pieux !

Avant l'aurore, ou la nuit peut-être, sous un ciel resplendissant de mille feux, l'on est parti pour Montaigu, en compagnie des frères. Bientôt retentit le chant des hymnes et des suaves litanies de la Vierge, « le chant, ce superflu des impressions dans une âme trop pleine », comme dit Lamartine. Les prières du rosaire entrecoupées par le tintement de

la cloche se mêlent aux concerts de l'alouette, aux balancements des brises dans les sapins, à la plainte éternelle de quelque source, à ces mille tressaillements de la nature, plus charmants à distance. Les aromes de la bruyère, les senteurs des aubépines symbolisent le parfum qu'exhalent devant Dieu tous ces cœurs unis dans son amour. Les psaumes des prêtres, la commune ferveur rendent la lassitude moins dure et le voyage joyeux. A mesure qu'on avance, on sent le cœur pénétré d'une allégresse attendrie, dans l'attente du sanctuaire aimé. Cependant le soleil levant frappe de ses rayons les étoiles dorées de la coupole. Déjà arrive à l'oreille l'appel de la grande cloche. Les pèlerins se prosternent; ils saluent de loin, dans un cantique, les parvis tutélaires. Ainsi les fidèles Hébreux, venant chaque année de tous les points de la Judée adorer à Jérusalem, vénéraient de la cime des montagnes de Sichem les terrasses de marbre étincelant du Saint des Saints. De loin en loin, la rencontre d'une autre procession, une halte rapide dans quel-

que hôtellerie de village ou sous les pommiers d'un verger, une prière récitée en commun devant une de ces chapelles rustiques dont nos campagnes sont parsemées, rompent l'uniformité des chemins, accélèrent le vol des heures. La tranquillité des plaines, des vallons, des collines; l'aspect pittoresque du plateau que couronne le temple; tant de prières tombées des cœurs les plus fervents, la pensée de tant de conversions et de retours, les grâces visibles obtenues ou espérées; tout cela arrache le croyant à la sphère du monde banal; tout cela transporte l'âme, et lui apporte comme un avant-goût de la pure félicité des élus!

Mais combien ces impressions augmentent dans le Sanctuaire lui-même! Aux rayons naissants de l'aurore, vers les heures paisibles où semble s'arrêter le jour, ou sous les premiers crépuscules du soir, plus calmes encore; devant les autels étincelants de lumières et d'ornements somptueux; dans la communauté des fidèles ou dans le recueillement solitaire, quel appel vers la pureté, quel pres-

sentiment des choses éternelles, quels avertissements de l'universelle instabilité! Où sont maintenant les générations d'hommes qui, depuis cinq siècles, ont prié devant l'Image sainte? Que sont devenus l'éclat et le faste de tant de princes et de hauts seigneurs dont l'escorte a rempli ce temple? Où sont allés les rois de l'éloquence et du savoir, les maîtres de l'art, naguère visiteurs honorés de l'Image sainte? Ils ont passé comme passent sous ces murs le flot des pèlerins inconnus. Le meilleur de leur gloire, la plus consolante espérance planant sur leurs tombes, n'est-ce pas l'exemple de leur vertu et le souvenir de cette foi qui les amenait aux pieds de la Vierge clémentine?

C'est dans ces réunions de frères qu'apparaît surtout le triomphe de l'amour de Dieu sur les choses d'ici-bas. On a reproché aux pèlerinages populaires de présenter parfois des éléments vulgaires, et je ne sais quel excès de simplicité déplaisante, capable de porter ombre à la majesté du culte et aux exigences sévères du sentiment religieux.

Nous ne nions pas qu'en certaines circonstances le défaut de culture, un empressement maladroit, l'exubérance même des effusions de l'âme ne puissent causer une impression étrange aux esprits froids et positifs de ce temps.

Une piété si vive inspire les suppliants de Marie que les spectateurs de leur dévotion s'en trouvent eux-mêmes émus et pénétrés. Mais cette ferveur, insoucieuse de la coutume, absorbée dans l'invocation et dans l'espérance, semble échapper aux conventions. Elle impose le respect par son absolue sincérité, comme Magdeleine repentante, brisant sur les pieds de Jésus le vase de nard précieux. C'est ici le comble de ce que peut oser la foi profonde, et le puissant témoignage de la suprématie de l'idée sur la réalité. On a vanté la beauté des cérémonies de l'Athènes antique, où les sacrificateurs, les jeunes hommes et les vierges, les musiciens et les poètes, en robes de lin et couronnés d'olivier et de chêne, composaient au maître des dieux une pompe dont la grâce

et le rythme se mariaient merveilleusement à la blancheur des marbres du Parthénon, à l'enchantement de ces statues si belles qu'elles semblaient respirer, au charme d'un paysage incomparable, sous le ciel le plus transparent du monde ! Jamais l'art humain ne dût atteindre plus haut ! Mais la dévotion des peuples chrétiens, naïve, humble, sans prétentions à la noblesse d'aucune sorte, a vaincu toute cette esthétique sublime ! La folie de la croix, dans les pauvres et rudes campagnards, dans ces artisans sans lettres, déconcerte la nature, et, à travers les surprises de la raison, ne laisse parvenir à l'homme que le sentiment nu et vivace de la grâce, de la pénitence, de l'amendement spirituel. Celui qui ne sent pas cela ; celui qui, à côté des aspirations silencieuses et des pompes grandioses, n'accorde pas une place d'élite aux hommages d'un amour sans art, n'a qu'une vue amoindrie et égoïste des choses. Rien de nécessaire, certes, comme l'ordonnance majestueuse de nos solennités. Mais rien de touchant devant Dieu,

comme les manifestations spontanées de la ferveur populaire, quand elle se garde d'altérer, par des passions humaines et de superstitieux excès, la sphère sereine de la croyance et de l'amour ! Qui l'a mieux compris que l'Église catholique ? Sans pruderie et sans empressement, les conciles et les pontifes ont pris constamment à tâche de proscrire du culte les vaines pratiques. Les particuliers n'ont pas toujours tenu compte de ces admonestations paternelles. Il y a des époques où la raison publique baisse ; alors la divine simplicité de la dévotion devient inopportune, et un fétichisme inconscient envahit les pures régions de la piété. Il faut blâmer ces manies et les hommes frivoles qui l'encouragent. Mais il serait injuste de rendre l'Église complice d'aberrations qu'elle a condamnées la première (1).

Je me souviens d'avoir assisté dans mon en-

(1) Voir l'excellent travail du Dr Fehr sur la superstition, dans le culte. (*Der Aber glaube und die Katholische Kirche*. Stuttgart, 1857.)

fance à l'une des processions de Montaigu. Les pèlerins de Turnhout ou, pour mieux dire, de toute la Campine, faisaient leur entrée dans l'enceinte du sanctuaire. Le voyage, la lassitude d'une longue journée, torride à travers la bruyère, avaient fatigué leurs traits, altéré leurs voix, couvert leurs vêtements d'une poussière glorieuse. Mais des yeux des jeunes gens, des humbles femmes, des hommes robustes des landes, quels éclairs de joyeuse assurance jaillissaient ! Quelle voix mâle vibrait dans leurs supplications ! Comme leurs regards se portaient confiants et tranquilles vers l'image de Marie emportée par leurs prêtres, du sanctuaire natal, ainsi qu'un cher trésor ! Quelques-uns venaient là pour la soixantième fois ! Un prêtre presque nonagénaire guidait leur phalange.

Au retour, quand on fut parvenu dans la magnifique avenue de chênes de l'abbaye d'Averbode, les pèlerins se retournèrent une dernière fois vers la coupole de Montaigu dont les étoiles d'or jetaient des gerbes de lumière

rougeâtre dans le ciel du soir où s'amassaient les nuées violettes, pareilles à de gigantesques draperies mouvantes. Avec un enthousiasme indicible, les litanies de la Vierge montèrent dans le silence des plaines. Puis, les larmes aux yeux, et tendant les mains dans la direction du sanctuaire, le pasteur, en des mots entrecoupés, salua la douce Reine qu'il était venu visiter si souvent, avec ses paroissiens aimés. — Sans doute, je ne conduirai plus, désormais, votre marche fraternelle, s'écria-t-il enfin ! Avant la procession de l'automne, ma course ici-bas sera terminée. Gardez, mes enfants, les avis de votre vieux curé. Conservez comme le premier des biens, votre foi, votre innocence. Aimez toujours Marie, et en mémoire de moi, revenez chaque année à son sanctuaire. Mon âme y sera avec vous. Et vous, vierge de Montaigu, adieu ! Adieu ô Reine, ô Mère ! je vous verrai là haut ! — Ensuite, au milieu des larmes qui coulaient de tous les yeux, le vieillard bénit de ses mains, que les années faisaient moins trembler que l'émotion,

la foule prosternée qu'il avait, en effet, accompagnée pour la dernière fois.

Les années se sont succédé depuis, mais combien de fois le souvenir de cette journée est revenu à notre mémoire comme une apparition bénie !

L'élite de la chrétienté s'est rencontrée dans les deux sanctuaires élevés par les pieux archiducs pour y vénérer la Vierge Reine. Nous devons redire ici les noms de quelques-uns de ces vassaux glorieux. Leur histoire se confond avec celle de notre pèlerinage national, avec les fastes du catholicisme dans notre religieuse patrie.

Déjà nous avons rappelé les visites faites à Montaigu par les archiducs, fondateurs de la chapelle de pierre et du temple actuel.

Parmi les premiers princes de l'Église qui tinrent à honneur de faire le pèlerinage de Montaigu, l'on compte le cardinal Charles de Lorraine, qui fit don à la sainte Image d'une lampe d'argent et d'une rente affectée à son entretien, le cardinal Alphonse de la Cueva,

le cardinal François de Guibedagne et l'Éminentissime Guide Bentivoglio, l'auteur célèbre des guerres des Pays-Bas depuis 1555 jusqu'à 1609.

Avant de monter sur le trône pontifical sous le nom d'Alexandre VII, Fabius Chigi, alors nonce légat d'Innocent X à la Pacification de Munster, vint à Montaigu, et chanta dans une élégante élogie latine la puissante Protectrice.

Une tradition ancienne rapporte que le légat, en visite dans le couvent des Oratoriens, y trouva un religieux malade, occupé à rédiger un recueil de « Maximes pieuses. » Le moine dit ingénûment au noble visiteur qu'il lui ferait hommage de ce livre, lorsque celui-ci serait devenu Pape. Chigi fut, peu de temps après, élevé au suprême pontificat. Il daigna se souvenir du Couvent de Montaigu, le combla de cadeaux et envoya un présent spécial au « bon vieillard » (*bono seni paralytico*), prophète naïf de sa grandeur future. Peu de temps après, le prévôt de l'oratoire porta à Rome le recueil

ascétique du fils de S. Philippe. Alexandre VII touché de cette marque d'attention, délégua son nonce Jérôme de Vecchiis pour porter à Montaignu un magnifique tapis de haute lice. Suivant un bref du 17 avril 1662 accompagnant l'offrande papale, le tapis devait, sous peine de censure, être exclusivement réservé au service de l'autel de Marie. — Dans l'un des parloirs des Dames Ursulines occupant aujourd'hui le terrain de l'ancien collège des Oratoriens, l'on peut voir le portrait peint du vieillard infirme de l'Oratoire. C'est une toile d'une touche magistrale et d'une puissance d'expression peu commune. L'auteur de ce tableau n'est point connu. Il est probable que les traits de l'humble religieux auront été retracés, grâce à une délicate attention du Pontife qui l'aimait.

Le cardinal infant Ferdinand, frère de Philippe IV, roi d'Espagne, était devenu, après la mort de l'archiduchesse Isabelle, gouverneur général des Pays-Bas. S'il faut en croire les historiens, ce prince avait été élevé pour

l'Église. Il fut rappelé dans le siècle, avant la réception des ordres majeurs, et possédait les qualités d'un héros. Ce fut grâce à son énergie que l'armée de Louis XIII, déjà maîtresse d'Aerschot, de Diest et de Tirlemont, fut chassée de son camp devant Louvain, et poursuivie dans son mouvement de retraite, avec des pertes considérables (1635).

Déjà, avant ce fait d'armes, le gouverneur, suivi d'un cortège princier, était venu offrir à Notre-Dame de Montaigu les hommages auxquels la piété de ses devanciers avait accoutumé les Belges. Malheureusement l'habileté de Ferdinand ne devait pas prévaloir contre la force du nombre. Frédéric Henri de Nassau, Stadthouder de Hollande, allié de Richelieu, le véritable roi de France sous Louis XIII, avait réduit Bréda à capituler.

En 1640, Arras se vit, à son tour, au pouvoir des Français. Le cardinal en mourut de chagrin, l'année suivante (1641).

Ses successeurs, Léopold-Guillaume, frère de l'empereur Ferdinand II et archiduc d'Au-

triche (1648), et Don Juan d'Autriche (1656) tinrent, comme lui, à rehausser par leur présence un sanctuaire qui semblait devenu un apanage de famille.

Le congrès d'Utrecht (1713), convoqué dès le mois de janvier 1712, mit fin aux entreprises des rois de France. Leur fortune avait chancelé enfin, et des défaites sanglantes avaient succédé à d'insolentes victoires.

Les Pays-Bas espagnols, le duché de Milan et le royaume de Naples furent attribués à l'empire d'Autriche. La Belgique, tant de fois ruinée par les armes et par la diplomatie, ces deux fléaux de l'humanité trop patiente à les tolérer, jouit de nouveau de la seule liberté qu'elle réclamait : celle de s'adonner en paix aux arts, aux lettres, à l'industrie. En quelques années, elle devint plus prospère que jamais. Malgré les tyranniques exactions du marquis de Prié, gouvernant nos provinces avec des rigueurs dignes du duc d'Albe; malgré le soulèvement de la capitale et l'assassinat légal de François Anneessens, le chevaleresque martyr

des libertés communales (1719), le négoce se mettait à reprendre dans nos contrées. La deuxième moitié du XVIII^e siècle fut une des époques florissantes de la patrie belge. Bientôt le règne de Marie-Thérèse rappela les années de félicité que la Belgique avait goûtées sous Albert et Isabelle. Ce fut un peu auparavant, en 1739, que la princesse Marie-Élisabeth-Lucie, sœur de l'empereur Charles VI et gouvernante des Pays-Bas vint à Montaigu avec l'élite de sa maison. La princesse fut accueillie au seuil de l'église par le supérieur des Oratoriens et toute sa communauté. Après le salut, la récitation du Rosaire et le chant des Litanies de la Vierge, Son Altesse reçut la bénédiction du très Saint-Sacrement, et se retira au couvent de l'Oratoire pour y passer la nuit dans le pavillon des Princes. Le lendemain 17 juin, l'archiduchesse entendit la messe, que célébra le R. P. Amiot, son confesseur. Pendant l'offertoire, deux camerlingues lui remirent une lampe d'argent, dont elle voulait faire don à l'église. La princesse la prit de leurs mains

et, accompagnée du comte de Harrach, grand-maître de sa maison, elle porta le lampadaire sur l'autel, où elle fut admise par le célébrant à baiser la patène. L'archiduchesse communia, et entendit une seconde messe en actions de grâces. Enfin le prévôt de l'Oratoire chanta la messe solennelle. Sur la fin du dîner servi au couvent, Marie-Élisabeth voulut voir le trésor de l'église. On lui toucha la tête avec l'image miraculeuse de Marie, comme c'est la coutume pour les visiteurs de rang. La princesse visita ensuite l'abbaye d'Averbode. Après les psalmodies de l'après-midi et le chant du Te Deum, elle revint à Montaigu. Le lendemain, elle assista aux offices dans le sanctuaire, et demanda de recevoir la bénédiction du Très-Saint-Sacrement, avant de retourner dans la capitale.

Suivant les archives du temps, la lampe d'argent offerte par l'archiduchesse était du poids de six cents onces. Son Altesse fonda une rente pour son entretien perpétuel. Les États firent graver par maître Rottier une

médaille en souvenir de cette offrande royale. Sur l'une des faces se voit le buste de la gouvernante avec le chronogramme :

BE LGARUM GÜBERNATRIX, PARTHENII CULTUS
STUDIOSA.

*La gouvernante des Belges, dévouée au culte de
la sainte Vierge.*

L'autre face portait l'arbre traditionnel de Montaigu, avec l'image miraculeuse suspendue à ses rameaux. A l'un des côtés de l'arbre se voit un génie aux ailes déployées tenant par trois chaînons une lampe aux armes d'Autriche; de l'autre côté, un ange vénère à genoux la Mère du Sauveur. Dans le lointain se profile le dôme de Montaigu. Au-dessous, on lit ces mots. *Divæ lucet et ardet* : Elle brûle et luit en l'honneur de Marie (1) !

L'Allemagne avait déjà dépêché au Sanctuaire Maximilien, frère de l'empereur Ferdi-

(1) Notre savant compatriote et excellent ami, M. Edward van Even, possède une de ces médailles, dans sa belle collection d'antiquités.

nand II, grand-maître de la chevalerie; les princes électeurs et archevêques de Mayence et de Cologne Jean de Crombercq et Maximilien Henri de Bavière; les ducs de Clèves et de Juliers, le Margrave de Brandebourg, le comte Wolfgang de Clèves qui, après sa conversion au catholicisme, fit don à l'église d'un ornement d'autel fort riche.

En 1606, le duc Jean-Guillaume de Clèves, neveu de l'archiduc Albert, vint offrir à la Vierge de Montaigu quatre flambeaux d'argent et d'autres bijoux de choix, avec un ornement d'autel complet. Sa femme, Antoine-Caroline de Lorraine, y ajouta, en 1608, un ciboire d'or incrusté de diamants, avec son diadème de noces. Leur fils Philippe-Guillaume et sa femme Anne-Catherine de Pologne y joignirent un calice d'or et un anneau de grand prix. Ce prince et sa seconde épouse, Amélie-Isabelle de Hesse, firent hommage à l'autel de deux bas-reliefs d'argent. En 1639, la reine d'Angleterre Marie-Henriette fit parvenir au trésor un calice d'or : l'inscription témoignait que la

souveraine attribuait à Notre-Dame de Montaigu le retour de sa santé.

En 1654, la princesse de Nassau-Adomar enrichit le sanctuaire d'une statuette d'argent; et, deux années plus tard, la duchesse d'Arondel offrit un don semblable, en action de grâces pour la naissance d'une fille.

Une princesse plus célèbre, Christine de Suède, se rendant en France, en 1658, après son abdication, visita Montaigu pour s'y ranger, un peu tardivement peut-être, sous la protection de la Reine du Ciel. Ladislas, roi élu de Pologne à la place de son jeune frère Casimir, vint y mettre aussi son royaume sous la garde de Marie.

La France fut à son tour représentée au temple de Montaigu par la fleur de sa noblesse. Nommons seulement le versatile Gaston, duc d'Orléans, fils ingrat de l'infortunée Marie de Médicis et frère de Louis XIII; Louis de Bourbon prince de Condé, le héros de Friedlingue, de Fribourg et de Rocroy, qui eut la gloire d'être loué par Bossuet.

La Savoie, la Vénétie, la Lorraine envoyèrent à Notre-Dame de Montaigu le prince Thomas de Carignan, Marguerite de Gonzague et de Mantoue, femme de Henri duc de Lorraine (1609) et le duc lui-même. Ces généreux visiteurs laissèrent, en souvenir de leur pèlerinage, un calice d'or et un coffret en cristal de roche d'une haute valeur. Les registres des visiteurs nomment encore Catherine, femme du duc Charles de Nevers, donatrice d'un ciboire de vermeil très admiré, et sa tante Dorothée, veuve du duc de Brunswick (1603), à laquelle l'autel de Notre-Dame doit le riche ornement employé dans les solennités du Jeudi-Saint. Ce jour-là, l'on expose aussi, dans le saint sépulcre, un coffret à bijoux attribué à l'infante Isabelle, figurant assez bien un petit mausolée. Des arabesques d'or fin sont incrustées dans le bois d'ébène de la cassette; les quatre colonnettes torses en cristal de roche, couronnées de chapiteaux d'argent, qui soutiennent les panneaux, sont fort prisées des antiquaires.

N'oublions pas, parmi ces pèlerins illustres, le duc Charles de Lorraine, son frère le prince Nicolas-François et toute leur maison; le comte François de Vaudemont, qui fit présent à l'église d'une robe de drap d'argent et d'un ornement d'autel dont on se sert encore aujourd'hui aux grandes fêtes de la Vierge.

En 1778, les ducs d'Arenberg inaugurèrent la chaussée d'Aerschot à Wesemael. A cette occasion, ils firent le pèlerinage de Montaigu avec le comte de Duras et le baron de Welinkhoven. La petite ville était en fête; aux salves de l'artillerie, au son du carillon et des fanfares militaires, le magistrat vint au devant de leurs Altesses, à la porte de Diest, et les conduisit à l'église. Là, le supérieur de l'Oratoire les harangua, et les introduisit dans le sanctuaire, où elles prièrent assez longtemps devant l'Image miraculeuse. Trois années plus tard, le 15 septembre 1781, la Princesse de Salm-Salm, Duchesse de Hoogstraeten, vint à son tour, avec ses deux fils, offrir ses hommages à Notre-Dame de Montaigu. Le 18 octobre de

cette même année, la chaussée d'Aerschot fut terminée. Ce jour arrivèrent à Montaigu, dans un splendide équipage, le duc et la duchesse d'Arenberg, la duchesse Douairière, Son Excellence le nonce Apostolique, le prince et la princesse de Ligne, le prince et la princesse de Starenberg, le comte de Duras et l'ambassadeur d'Angleterre près la Cour de Bruxelles. Lorsque le cortège des visiteurs fut parvenu à l'église, le curé fit descendre l'Image sainte de son socle : le nonce lui fit toucher son anneau, et la vénéra avec tous les nobles pèlerins. Après que ceux-ci eurent visité le trésor et satisfait à leur dévotion, ils retournèrent au château d'Héverlé, résidence charmante des d'Arenberg, aux portes de Louvain.

Ces nobles seigneurs, comme les princes de Rubenpré, les ducs de Duras, les comtes de Maldegheem et les ducs de Clèves, avaient comblé l'église de Montaigu de riches fondations : elles ont été ruinées avec le couvent des Oratoriens, dans la tourmente révolutionnaire du dernier siècle.

Nous avons dit, dans le cours de ce travail, ce que firent pour Notre-Dame de Montaigu Juste-Lipse, André Streithaagen, Philippe Numan et Erycius Puteanus, l'historiographe diffus de la Vierge du Chêne. Signalons encore dans le sénat des princes du savoir l'historien Aubert le Mire; le savant curé de Bets, Godefroid Wendelin de Herck-la-Ville, le premier interprète de la Loi Salique; Laurent Chifflet, de la Compagnie de Jésus, érudit de premier rang; Antoine Sanderus, du chapitre de la Collégiale d'Ypres, auquel l'on doit le grand ouvrage sur les antiquités sacrées du Brabant; le jésuite Nicolas Boonaert, de Bruxelles, auteur d'une Apologie de la dévotion à Notre-Dame de Montaigu; le chancelier de Brabant, Pierre Peckius (1625) de Louvain, l'un des jurisconsultes les plus renommés du xvii^e siècle, qui chanta lui-même, dans une ode touchante, sa guérison instantanée d'une fièvre incurable, obtenue dans le temple de Montaigu, où il s'était fait transporter.

Tous ces maîtres de la science dédièrent à Notre-Dame du Chêne un petit poème votif. Sanderus a conservé ces chants pieux à l'édification de la postérité (1).

Pourrions-nous omettre le nom d'un autre pèlerin de Marie, entre tous cher aux Belges? L'angélique Jean Berchmans de Diest, récemment placé sur les autels, pendant qu'il demeurerait encore chez maître Pierre Emmerÿck, curé de Notre-Dame de Diest, se rendait chaque semaine en pèlerinage à Montaigu.

Depuis qu'elle a conquis son indépendance, notre catholique patrie a tenu à honneur de perpétuer l'éclat des pèlerinages d'autrefois. Les chefs vénérés de nos églises ont, en cela, donné aux fidèles d'éloquents exemples. Plus d'une fois, l'on a vu les membres révérends de l'Épiscopat se confondre avec leur peuple aux pieds de l'autel de la Vierge.

Parmi les prélats, qui firent le pèlerinage de Montaigu, vers la seconde moitié de ce siècle,

(1) *Chorographia sacra Brabantie*, T. III.

mentionnons M^{gr} Delebecque, Évêque de Gand (28 août 1843); M^{gr} Henni, Évêque de Vilvawki dans le Visconsin (5 janvier 1849); l'illustre Cardinal Wiseman (30 juillet 1861); le Cardinal Ledochowski, alors Nonce de Belgique (4 juillet 1863); M^{gr} Fitz-Patrick, Évêque de Boston (12 juin 1864); M^{gr} Lootens, Évêque de Constabula et Vicaire apostolique du district de Idaha en Océanie (1^{er} octobre 1870); son Excellence le Nonce Cattani (5 mai 1871). — Ce dernier prélat conduisit à Marie une foule de quarante mille pèlerins: spontanément ils s'étaient réunis aux pieds de leur Mère, pour donner un témoignage public de leur amour filial envers l'Église de Jésus en butte à tant d'attaques, en ces temps troublés.

Le Nonce actuel, M^{gr} Séraphin Vannutelli, Archevêque de Nicée, est venu, à son tour, le 12 mai 1876, avec l'Auditeur de la Nonciature, M. l'abbé Rinaldini, recommander à Notre-Dame du Chêne les hauts intérêts qu'il gère avec une sagesse que les Belges n'oublieront jamais.

L'illustre Primat de Belgique, S. E. le Cardinal Sterckx se plaisait à venir invoquer Marie dans le cher sanctuaire, l'un des plus insignes joyaux de l'archidiocèse de Malines. Comme son prédécesseur sur le siège métropolitain, le Cardinal Dechamps s'est, de tout temps, montré le promoteur zélé de notre pèlerinage national. En ces dernières années, il a été accordé à son Éminence de donner une nouvelle et éclatante preuve de cette prédilection.

Sur les instances de l'illustre Archevêque, le Pape Pie IX octroya que la Vierge de Montaigu fût solennellement couronnée, et S. S. accorda, à cette occasion, des faveurs considérables aux pèlerins de Montaigu.

Il faut rappeler le bref si consolant de Pie IX :

« Vénérable Frère, Salut et Bénédiction Apostolique.

L'Immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu, qui, surtout dans ces jours si calamiteux pour Nous et pour l'Église Romaine, Nous a fait

visiblement sentir l'efficacité de son secours, est pour Nous l'objet d'une vénération toute particulière. Aussi Nous Nous efforçons, autant qu'il est en Notre pouvoir, d'inculquer de jour en jour plus profondément son culte dans le cœur des fidèles. C'est pourquoi Nous avons été heureux d'accéder aux prières de Notre cher fils, Jean Grégoire Jonghmans, curé de l'église Notre-Dame à Montaigu, située dans votre diocèse de Malines. Dès que Nous avons reçu la supplique dans laquelle il Nous demande humblement de vouloir permettre, en vertu de Notre autorité apostolique, que la statue de la Bienheureuse Vierge Marie, placée dans son église paroissiale et si célèbre par la vénération des fidèles, soit solennellement couronnée, Nous avons cru devoir déférer aux désirs de ce cher fils, d'autant plus que ses prières étaient spécialement recommandées par vous, Vénérable Frère. Ainsi, par la teneur des présentes, en vertu de Notre autorité, Nous vous confions le soin, Vénérable Frère, de couronner en Notre nom, ou par

vous-même ou par un autre Évêque à désigner par vous, la statue de la Sainte Mère de Dieu dans l'église paroissiale de Montaigu, située dans votre diocèse de Malines. Et afin qu'une solennité de cette nature profite au bien spirituel des fidèles et que les faveurs que Nous leur offrons en vue d'obtenir le salut éternel, les excitent à prier avec plus de ferveur leur Céleste Patronne et à lui demander plus instamment que les flots si violemment déchaînés contre l'Église de Dieu soient refoulés et que la paix soit rendue au peuple chrétien, Nous vous accordons par les présentes, en vertu de la même autorité, à vous, Vénérable Frère, ou à l'Évêque désigné à cet effet par vous, le pouvoir de donner, après la Messe solennelle, le jour même du couronnement à fixer par vous, la bénédiction Apostolique aux fidèles présents, avec une indulgence plénière.

Enfin, en vertu de la même autorité, Nous accordons, par les présentes, dans la miséricorde du Seigneur, à tous les fidèles de l'un et

de l'autre sexe, qui vraiment contrits se seront confessés et auront communie, une indulgence pléniaire applicable par voie de suffrage aux âmes qui, unies à Dieu dans la charité, ont quitté cette terre. Ils pourront gagner cette indulgence soit le jour du couronnement, s'ils sont présents en due forme à la Bénédiction donnée par vous ou par le Prélat dont nous avons fait mention plus haut, soit ce même jour ou un des sept jours qui suivent immédiatement, au choix de chacun, s'ils visitent dévotement la dite église paroissiale, et prient pieusement Dieu devant la statue couronnée de sa sainte Mère, pour la concorde entre les princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de notre Mère, la sainte Église. Nous accordons ces faveurs, nonobstant toutes dispositions contraires, mais seulement pour la circonstance présente.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, sous l'anneau du pêcheur, le 16 Avril 1872, la vingt-sixième année de Notre Pontificat. »

Le 25 août 1872, en vertu de la délégation

expresse du Souverain Pontife Pie IX, le Cardinal-Archevêque se rendit à Montaigu, pour y procéder au couronnement de l'image miraculeuse de Marie.

Ce jour fut un triomphe insigne pour Notre-Dame de Montaigu. La fête coïncidait fort à propos avec la solennité du pèlerinage pour les besoins de l'Église. Depuis quatre heures du matin, le sanctuaire était comble.

A sept heures, écrivait le *Courrier de la Meuse*, journal du Limbourg, M^{gr} Dechamps, assisté de M. le chanoine Bormans, inspecteur diocésain pour le Brabant, et de M. le chanoine Goossens, secrétaire de l'archevêché, célébra en plein air le Saint Sacrifice à l'autel de Notre-Dame, en présence de plusieurs milliers de fidèles accourus de toutes les provinces de Belgique et de l'étranger.

Une Messe basse, en musique, fut dite à neuf heures, à un autel d'une rare magnificence, dressé devant le portail du Temple.

Un soleil splendide semblait ajouter à la fête de la terre le sourire du ciel, sous une voûte

d'azur, dont aucun nuage n'altérerait la transparence.

Après l'Évangile, M. le chanoine J. De Bèche, l'un de nos orateurs flamands les plus en renom, monta dans une chaire élevée près de l'autel, et adressa à l'immense auditoire un émouvant discours sur les luttes et les triomphes spirituels de l'Église et de la Papauté.

A dix heures, se mit en marche le cortège qui devait porter l'Image miraculeuse de la sacristie jusqu'à l'autel provisoire. Au comité des OEuvres Pontificales était échu l'honneur d'ouvrir la marche.

Dans ses rangs marchaient les représentants des plus anciennes maisons de la patrie belge. Derrière eux venaient, compactes comme les flots d'un océan, plus de cent mille pèlerins. Toutes les cités brabançonnnes et la plupart des villages avaient envoyé à Montaigu une garde d'honneur, pour participer en leur nom à cette fête unique dans nos annales religieuses. L'immense terrain qui de toutes parts entoure le Temple était rempli par la foule des sup-

pliants. Toutes les institutions pieuses s'étaient donné rendez-vous autour du trône de leur Souveraine.

Dans l'air embaumé par les foyers de l'encens flottaient des centaines de bannières et d'oriflammes. A chaque angle des routes voisines de l'église s'élevaient des arcs de verdure ornés de chronogrammes et de banderolles.

Presque à toutes les façades se déployait le drapeau national. Des groupes d'enfants et de jeunes filles en habits de lin éclatant portaient des symboles sacrés et des corbeilles de fleurs. Un clergé nombreux, des députations de tous les ordres réguliers, en costume de cérémonie, rehaussaient la pompe : chanoines des abbayes norbertines de Parc, de Postel, de Tongerlo et d'Averbode en soutane blanche ; chanoines croisiers avec leur croix rouge sur la poitrine ; dominicains blancs en cape noire, franciscains en bure brune ; jésuites, conventuels, augustins, prêtres séculiers revêtus de surplis.

Les couronnes destinées aux saintes Images

étaient portées sur un coussin de velours rouge par M. l'abbé Smets, de Diest. Elles étaient d'or pur : celle de l'Enfant Jésus était enrichie de quatre cents perles fines : le diadème de la Vierge en comptait six cents. Les membres du chapitre métropolitain et les hauts dignitaires précédaient l'Archevêque (1).

Tous étaient en habit de chœur. Ils étaient suivis de sa Grandeur Monseigneur Anthonis, Évêque de Constance, auxiliaire de l'Archevêque de Malines, Doyen du Chapitre, et de M. Jonghmans, le vénérable curé de Montaigu, portant sous un dais l'Image miraculeuse. Quand parut la statue séculaire, un frisson d'indéfinissable émotion passa sur la foule. Six siècles de miséricorde et de grâces

(1) Les chanoines assistants de Monseigneur l'Archevêque étaient Monsieur le docteur A. van Gasteren, Théologal du Chapitre ; Monsieur De Molder, visiteur des Communautés de Religieuses ; — Monsieur De Coster dirigeait la Procession, en qualité de Maître des cérémonies de la Métropole. Monseigneur le grand vicaire Lauwers, Monsieur le chanoine Bormans, inspecteur diocésain, et Monseigneur Roelants, président du Collège du S. Esprit de Louvain, aidaient l'Archevêque dans la Cérémonie du couronnement des saintes Statues.

étaient personnifiés dans le frêle et humble emblème. Tous les souvenirs passés se réveillaient à la fois : la petite chapelle de bois et le premier sanctuaire de pierre, la piété des bons Archiducs, la fondation de la cité et l'érection du Temple, Juste-Lipse et le Bienheureux Berchmans, les prêtres de l'Oratoire, toutes les grâces surnaturelles prodiguées par la Vierge clémentine, toutes les prières récitées devant la Statue bénie, toutes les conversions obtenues à ses pieds ! Ce fut, dans un instant, comme une vision infinie.

Derrière l'Image sainte, dans toute la majesté de ses ornements pontificaux, précédé de la croix d'argent, marchait le dernier des pèlerins, le très-haut et très-illustre prélat, Monseigneur Victor-Auguste Dechamps, Archevêque de Malines, Primat de Belgique, tenant sa crosse pastorale et bénissant les multitudes.

Le cortège se répandit de tous côtés à l'entour de l'autel, et le prélat, montant sur l'estrade, bénit, au nom de sa Sainteté le Pape

Pie IX, les deux couronnes; puis, au milieu des chants sacrés, répétés par des milliers de voix, d'une main frémissante, il plaça les diadèmes sur la tête de la Vierge Marie et sur le chef de l'Enfant divin.

A ce moment, le murmure des invocations et des sanglots interrompit l'unanime silence. Des larmes brillaient sur bien des visages, tandis que les fanfares, éclatant par volées, portaient aux campagnes lointaines l'écho de cette indescriptible solennité.

Il était dix heures et demie. L'Évêque auxiliaire, Mgr Anthonis, commença la messe solennelle que termina la bénédiction papale donnée par l'Archevêque. Puis Sa Grandeur, couronnée de la mitre et la crosse à la main, parla du haut de l'autel aux peuples assemblés. Dans un discours d'une simplicité grandiose, il expliqua l'économie des divins conseils dans les tribulations de l'Église, le secret de la patience du Seigneur et des victoires de sa justice. Comme d'elle-même, la parole de l'insigne orateur fut à la hauteur de cette journée

triomphante, qui ne périra jamais dans le souvenir des populations.

Les offices, les exercices pieux et les processions se prolongèrent durant toute l'après-midi. Le soir, l'église et les arcs-de-triomphe furent éclairés aux feux de Bengale, et la cité de la Vierge s'illumina tout entière comme par enchantement. Un grand feu d'artifice couronna la fête, qui ne se termina que bien avant dans la nuit.

En vue de perpétuer les fruits de salut de ce jour béni, le zélé curé de Montaignu supplia le Souverain Pontife d'accorder à perpétuité une indulgence plénière applicable aux défunts, le dernier dimanche d'août, anniversaire du couronnement des saintes Statues. L'auguste Pontife accéda d'un cœur paternel à cette demande et étendit la faveur demandée à toute l'octave, et cela aux conditions ordinaires : le Pape y ajouta seulement la touchante obligation de prier quelque temps à son intention personnelle devant l'Image miraculeuse.

Trois années plus tard, Montaignu fut témoin

d'une pompe presque aussi émouvante. Le premier septembre 1876, Mgr Doutreloux, Évêque de Gerra et Coadjuteur de S. G. Mgr de Montpellier, Évêque de Liège, arrivait au sanctuaire, à la tête d'un long cortège de pèlerins. Le 18 du même mois, le chef vénéré de l'antique église liégeoise conduisait lui-même à Marie une imposante procession. Les Vicaires généraux et les membres du Chapitre en costume de chœur; un grand nombre de dignitaires du clergé, de Curés et tous les élèves du grand séminaire avec leurs professeurs, et plus de huit mille pèlerins vinrent, ce jour-là, se prosterner devant l'Image sainte et enrichir le Temple de dons précieux. Pendant la messe solennelle, Monseigneur de Montpellier harangua son peuple avec l'ardeur apostolique et l'émotion profonde qui caractérisent sa parole. Les fils de « la ville dévouée au siège romain » firent honneur à leur réputation de piété. Rarement une procession aussi imposante avait paru à Montaigu, et ce fut à regret que les habitants virent s'éloigner, à une heure

déjà avancée de la soirée, ces pieux frères de la Meuse, leurs prêtres éminents et le noble successeur des Princes-Évêques de Liège.

Ainsi est né, ainsi grandit et se transmet aux générations le culte de Notre-Dame de Montaigu.

C'est par le peuple qu'il a commencé : le peuple en garde la tradition fidèle. La générosité et les exemples de nos gouvernants ont imprimé une impulsion vivace à cette dévotion nationale. En nos jours, elle a rencontré une égale prédilection dans la personne de notre Souveraine bien-aimée dont le grand cœur, l'esprit, les aimables vertus, rappellent si vivement la mémoire des *bons* Archiducs. Plus d'une fois, la reine Marie-Henriette est venue en pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame du Chêne. Aux belles journées de l'été ou de l'automne, la Reine passait la bruyère avec ses chevaux rapides, dans cet équipage simple et distingué qu'elle affectionne et arrivait, sans être connue, au cher santuaire. La foule des croyants ne soupçonnait pas que

cette pèlerine agenouillée dans leurs rangs était la descendante de la maison impériale de Habsbourg, la petite-fille de Marie-Thérèse la bien-aimée, la compagne auguste de leur Roi.

Au mois de septembre 1877, Sa Majesté Marie-Henriette se rendit à Montaigu avec la jeune princesse Stéphanie qui, cette année-là, venait de faire sa première communion. Sans s'être fait connaître, Sa Majesté entendit la messe que célébra devant la statue miraculeuse M. le curé Jonghmans, et s'approcha de la sainte Table. Après l'office, Elle voulut visiter en détail le Calvaire et le trésor de l'église.

Ce ne fut qu'après son départ qu'on se mit à pressentir la qualité de la royale pèlerine. La Reine avait arrêté ses poneys dans les sapinières voisines de la nouvelle paroisse de Schoonderbueken. Soudain un flot de cultivateurs, d'enfants, de jeunes filles, débouchè de tous les sentiers, avec cette curiosité un peu vive des naïfs campagnards. L'incognito n'était plus possible. La gracieuse souveraine, avec sa bonté accoutumée, fit distribuer des lar-

gesses aux habitants de la bruyère, où la visite royale ne sera pas de sitôt oubliée.

Daigne la Vierge puissante, invoquée par tant de fidèles, par tant de héros et de princes glorieux dans le sanctuaire de Montaigu, bénir et sauvegarder notre patrie bien-aimée !

En ces jours troublés, mêlés de vertus héroïques et de défections funestes, qu'Elle obtienne à ses enfants, avec l'intelligence sans cesse grandissante de la doctrine de Jésus, le loyal amour de toutes les nobles vertus qui sont l'efflorescence de l'Évangile !







O Diva potens *Aspro* in *Colle*
Regnatric, nostri unde ruinas
Belgî miserans venerata levas :
Unde stupentes solvere nervos,
Unde egelidos animare oculos
Potis es, claudisque alas addere :
Per te et febris querquera nulla est,
Functisque redit vita beatis.
Et, quod magni magis attollunt,
Potis es vitiis pridem suetas,
Et retrogradas vertere mentes !

A. DAUSQUEIUS, Canonic. Theol.
Tornacensis : B. M. Aspricolli Supplicium.





Salut, ô lis éclos des haleinés divines !
Ton éclat de la neige éclipse la blancheur
Et ta corolle épand, aux terrestres collines,
Des fleurs du Paradis l'arome en sa fraîcheur !
Salut, du firmament, ô mystique nuée !
Qui versez la rosée et le pardon du Ciel !
Salut ! toi que les temps ont de loin saluée,
Aube du soleil éternel !

Ah ! devant le Seigneur que notre âge blasphème,
Vierge toute puissante, intercède pour nous !
Nos fautes ont du ciel provoqué l'anathème
Et fait courber nos fronts au poids de son courroux.
Vois ! Le doute et l'erreur, précurseurs des orages,
Ainsi qu'au vent des mers un vaisseau démâté,
Emportent sur les flots vers de sinistres plages,
L'aveugle et sourde humanité !

Sur l'abîme béant où règne la nuit sombre,
Où grondent dans l'éclair les foudres de la mort,
Fais qu'un de tes rayons vienne irradier dans l'ombre
Qui cache aux passagers et la route et le port !
Brille, phare sauveur, sur l'Océan du monde,
A travers les écueils ramène l'homme à toi,
Et garde-le du gouffre où, dans la mer profonde,
Sombrent les peuples et leur foi !

Madame CLARA ANESSY.





CHAPITRE V.

LES MIRACLES DE MONTAIGU. — PLACE DES SANC-
TUAIRES SURNATURELS DANS L'ÉCONOMIE GÉNÉ-
RALE DE LA RELIGION.

§ I^{er}.

La croyance en Dieu, créateur de l'uni-
vers et juge des œuvres humaines, voilà
l'éternel fondement de toute religion.

Par instinct et par raison, nous croyons à
l'Intelligence sans limites, source des lois aux-
quelles est soumis le monde extérieur aussi
bien que le monde de la conscience. Nous
avons foi en la Bonté absolue, indéfectible prin-
cipe de toute perfection finie, de toute justice
limitée. Nous aspirons vers la Beauté parfaite,

vivant exemplaire des formes idéales dont la nature et l'art offrent le magique reflet.

S'il est un Dieu, il ne saurait être dans l'âme et dans l'univers un étranger ni un indifférent. Quoi qu'aient feint les maîtres de l'incrédulité, ce sphinx que l'Égypte plaçait au seuil de ses temples, égarant dans l'espace solitaire son œil sans regard, impassible devant l'ironie des destinées, cet esprit égoïste et superbe n'est pas le Dieu de l'âme humaine !

A l'homme, ce dernier né de la puissance créatrice, celle-ci a dû accorder de providentiels secours. Les premiers représentants de notre espèce auraient péri dès leur apparition ici-bas, dans l'âpre lutte pour l'existence, si la Divinité n'eût veillé sur les nécessités auxquelles elle-même les avait asservis. Mais ce n'est pas tout ! Le cœur de l'homme si vite désillusionné de la terre, immortellement épris de l'infini, ne poursuit-il pas le Créateur d'une anxieuse supplication ? Son esprit n'aspire-t-il pas sans trêve à trouver sur lui-même, sur sa destinée, sur la fin des choses une doc-

trine sans ténèbres et sans équivoque, un enseignement tout à la fois sûr et populaire ? N'appelle-t-il pas son Père céleste au secours de sa détresse avec une invincible espérance ?

Dira-t-on que cette attente du genre humain n'est qu'un héritage de la superstition, personnifiant, dans un Être mystérieux et dans des symboles imaginaires, ses désirs et ses terreurs ?

Mais alors, seul dans la création, l'homme, le plus parfait des vivants, porterait en soi une tendance trompeuse, un instinct indélébile, et pourtant destiné à n'être satisfait jamais. Cette anomalie sans exemple serait le renversement de la plus manifeste loi du monde : de l'harmonie que, partout, l'observation révèle entre les aspirations primitives des êtres et leur destination réelle.

S'il y a un Dieu, entre lui et l'homme doivent exister des relations réciproques : l'homme peut lui adresser ses prières et recevoir son assistance ; Dieu doit à l'homme l'aliment du corps, et plus encore, l'aliment de l'esprit qui

est la vérité et la justice. A l'origine, il a dû par lui-même révéler à sa créature de prédilection, dans leurs traits fondamentaux, le sens de la foi, la sphère de ses espérances, la forme du culte.

Le suprême ordonnateur a donné à chaque classe d'êtres sa nature et son activité. Le déploiement de ces énergies constitue les lois de l'univers. Ces lois, œuvre d'une infinie raison, ne peuvent être que constantes et uniformes. Mais qui ne voit qu'elles restent subordonnées, dans leur exercice, à l'action de la force première dont elles tiennent leur existence? Pour des motifs dignes d'elle-même et de l'humanité, la Divinité peut intervenir dans la trame des agents créés, fortifier leur vertu native de sa propre toute-puissance. Le monde de la matière n'est-il pas soumis au monde de l'esprit? Les causes physiques ne sont-elles pas, en un sens vrai, les auxiliaires et les serviteurs de l'âme immortelle? Chaque jour, des phénomènes acquièrent une intensité nouvelle; des effets inattendus naissent

sous nos yeux, grâce à l'intervention d'une force supérieure. L'électricité, le magnétisme, le jeu complexe de la vie ne sont autre chose que la victoire d'une énergie plus élevée sur l'inertie des agents corporels. Quoi de surprenant si, en des cas exceptionnels, l'infinie puissance produit, pour des raisons dignes de sa sagesse, des prodiges inaccessibles à la nature?

La stabilité générale du monde ne souffre nulle atteinte pour cela. Eh ! les conditions normales de l'hygiène seraient-elles perverties ou suspendues, parce que, sur un point de l'espace, la Divinité s'inclinant à une prière fervente rend la vigueur à un organisme qu'elle a produit ? Les lois morales seraient-elles violées parce qu'à la lumineuse clarté de la grâce, un cœur longtemps endurci revient à des sentiments d'honneur et de repentir ? Ce serait folie de le penser !

Pour avoir constitué l'ordre du monde, la Providence n'a pu s'interdire d'y intervenir par son action personnelle, quand son honneur ou l'utilité des hommes le conseille. C'eût été

se priver d'un droit que n'abdique point l'homme lui-même, dans le cycle journalier de l'existence.

L'auteur du mouvement et de la vie, par son énergie toujours active, pénètre et conserve, dans leur merveilleuse évolution, les atomes de la matière comme les germes organisés. Et l'on voudrait lui défendre d'exercer cette activité sur les éléments des choses, en faveur de l'homme ! Dieu ne serait plus Père parce qu'il est créateur ! Dieu cesserait d'être bon parce qu'il est puissant !

« Il serait impossible à Dieu, s'écrie un apologiste de génie, philosophe aussi profond qu'orateur sans égal, de se manifester par le seul acte qui annonce publiquement et instantanément sa présence, par l'acte de souveraineté ! Tandis que le dernier des êtres a le droit de se produire au sein de la nature par l'exercice de la force qui lui est propre, à Dieu seul il serait interdit de manifester sa force dans la mesure personnelle qui le distingue et qui en fait un être à part ! Non

seulement Dieu ne se serait pas manifesté, mais il lui serait impossible à tout jamais de se manifester, en vertu même de l'ordre dont il est le créateur ! Agir, c'est vivre ; paraître, c'est vivre ; se communiquer, c'est vivre ; mais Dieu ne peut plus agir, paraître, se communiquer, cela lui est interdit. Relégué au fond de son éternité sourde et obscure, si nous l'interrogeons, si nous le supplions, si nous crions vers lui, il ne peut que nous répondre, supposé toutefois qu'il puisse nous répondre : Que voulez-vous ? J'ai fait des lois ; demandez au soleil et aux étoiles ; demandez à la mer et aux sables de ses rivages ; pour moi, mon sort est accompli, je ne suis plus rien que le repos et le serviteur contemplatif des œuvres de ma droite ! — Ah ! ce n'est pas ainsi que jusqu'à présent l'humanité tout entière a compris Dieu. Elle l'a compris comme un être libre et souverain ; et encore qu'elle n'ait pas toujours eu de sa nature une connaissance exacte, elle ne lui a du moins jamais refusé la puissance et la bonté. Partout et toujours,

sûre de ces deux attributs de son Père céleste, elle a fait monter vers lui son inextinguible prière ; elle lui a tout demandé et lui demande chaque jour, à deux genoux, la lumière de l'esprit, la droiture du cœur, la santé du corps, l'éloignement des fléaux, la victoire dans la guerre, la prospérité dans la paix (1). »

Est-il besoin de le dire ? Cette divine intervention dont le miracle est l'effet n'implique en Dieu ni hésitation ni changement. C'est dans un même plan et par un seul décret que de toute éternité Dieu a fixé les lois naturelles, et les circonstances où leur activité habituelle est suspendue, pour une raison supérieure à l'ordre physique, qui est l'éternel salut des âmes. Par là il garantit dans son œuvre la subordination naturelle de la matière à l'esprit, du monde corporel aux exigences de l'âme, et il donne à l'humanité le clair témoignage de sa puissance divine, souvent oubliée ou méconnue (2).

(1) Lacordaire : Confér. 38.

(2) La question des miracles a été traitée à propos des

N'est-il pas clair, du reste, que s'il plaît au Seigneur de tracer à l'humanité un code spécial de devoirs, et de proposer à sa croyance quelques-uns des secrets de sa vie intime, il doit assurer à cette communication céleste l'incontestable sanction de la Divinité? Mais où chercher excellemment ce signe, si ce n'est dans des œuvres dont Dieu seul peut être l'auteur? Qu'on y prenne garde! Des phénomènes manifestement supérieurs aux forces et aux lois constatées ne peuvent émaner de quelque source latente, cachée dans la trame obscure du monde. La nature n'est-elle pas l'ordre, l'enchaînement, l'universelle harmonie? N'a-t-elle pas pour principe un Dieu d'une infinie sagesse? Dès lors, quels que soient les agents inconnus de l'univers, nous sommes assurés que jamais une cause créée ne sera opposée aux autres causes de façon à devenir, aux mains de quelque thaumaturge habile, la célèbres apparitions de Lourdes, avec une grande élévation de doctrine par le savant Évêque de Tarbes, Mgr. Laurence. Son très remarquable Mandement se trouve dans le livre éloquent de M. Henri Lasserre, Livre IX.

source d'une erreur invincible et funeste au salut des âmes. Les faits consacrent ce simple raisonnement. « Depuis Adam jusqu'à nous, demande un théologien célèbre, a-t-on découvert une seule loi physique qui ait introduit un nouvel ordre moral, ou porté atteinte à la règle immuable des mœurs (1) ? »

Dans des prodiges dûment constatés, accomplis en témoignage d'une doctrine digne de Dieu et des hommes, nous sommes donc autorisés à reconnaître le sceau indélébile de l'infailible vérité. L'instinct du cœur, sous ce rapport aussi, n'est que le pressentiment de la froide raison.

Les merveilles mensongères de l'erreur et de la superstition ne prouvent rien contre cette foi séculaire de l'humanité. Les ébauches d'un art imparfait, les essais d'une poésie sans grandeur portent-ils atteinte au prestige des chefs-d'œuvre immortels ?

Ceux-ci rendent témoignage du génie de l'homme. Les miracles constituent le suffrage

(1) Bergier. *Dict. théol.* — Miracles.

personnel de Dieu en faveur de la religion qu'ils attestent. Voilà leur justification et leur but. Moïse pouvait en appeler, devant ses contemporains, aux miracles faits par le Seigneur pour accréditer sa mission et la divinité de la première Alliance : « Interrogez, s'écriait-il, sur les jours anciens ceux qui vécurent avant vous..... Jamais chose pareille a-t-elle eu lieu, et a-t-elle été connue ? Que le peuple a entendu la voix de Dieu parlant au milieu du feu, comme vous l'avez entendu et vu ? Dieu ne s'est-il pas montré ? Ne s'est-il pas choisi un peuple du milieu des nations, par des épreuves, des signes, des prodiges, des combats, par sa main déployée et son bras étendu, et des apparitions terribles, comme tout ce qu'a fait pour vous le Seigneur votre Dieu en Égypte, vos yeux en étant témoins ? Ce n'est pas avec vos Pères qu'il a contracté alliance, mais avec nous qui existons et vivons ! » (*Deut.* iv, 32.)

Et le grand Législateur ajoutait, en indiquant d'un seul mot le but de tous ces pro-

diges : « Vos yeux ont vu toutes ces grandes œuvres que le Seigneur a faites, afin que vous gardiez toutes ses volontés, que moi je vous promulgue en ce jour. » (*Deut.* xi, 7, 8.)

Aux jours du Testament Nouveau, le Seigneur Jésus ne disait-il pas des juifs rebelles à sa prédication : « Si je n'avais accompli au milieu d'eux des œuvres que nul autre n'a accomplies, ils n'auraient point de péché ? Mais à présent, ils ont vu ces œuvres : et ils m'ont haï, moi et aussi mon père : ils n'ont aucune excuse à leur péché. » (*Jean*, xv.) Personne autant que Jésus n'a réprouvé le goût superstitieux des événements insolites. Pour son temps et pour le nôtre, il a signalé en termes indignés la folie de substituer des faits extraordinaires à la pureté du cœur, à la rectitude de la conscience. Maintes fois, il a refusé aux juifs des œuvres qui n'étaient pour eux qu'un objet de curiosité frivole et malsaine. En proclamant l'avènement du culte en esprit et en vérité, il a rendu, dans les choses religieuses, la place d'honneur à la doctrine, à

l'idée. Il a flagellé du nom d'incrédule cette race vaine et risible d'hommes insatiables de thaumaturgie, et négligents de la vérité et de la justice, qui seules nous sauvent.

Mais à côté de cet idéalisme austère, Jésus a maintenu le rôle vrai des faits miraculeux et leur destination providentielle pour guider jusqu'à Dieu la conscience des hommes. « C'est de la sorte, écrit un Évêque martyr, que Dieu prouve à toutes les races humaines la vérité de la religion : il ne les appelle pas à discuter le fond des doctrines, stérile labeur auquel les forces de l'esprit et du corps se trouvent inégales, il les appelle à constater des faits, travail d'observation et de bon sens vulgaire. Si la religion n'est pas pour tous les hommes, elle n'est pour aucun d'eux : si la religion regarde tout le monde, il faut que tout le monde puisse y arriver ; voilà pourquoi Dieu a tracé vers elle un chemin simple, également facile à voir et à suivre, le chemin des faits. Car il est singulièrement remarquable que les vérités qui s'imposent à la foi

se présentent non pas comme spéculations métaphysiques et à titre de théories, mais comme événements sensibles et à titre de faits. Dieu les a dites : on les a entendues, et on les répète. Ceux qui les reçurent pour les annoncer à l'univers portaient en marques éclatantes le sceau de leur mission divine (1). »

Ces principes admis, pourquoi s'étonner que des manifestations surnaturelles aient honoré surtout les lieux sanctifiés par une piété insigne? Où donc la Divinité pouvait-elle mieux manifester sa puissance que dans les sanctuaires consacrés par les plus sincères invocations de l'espérance et de la douleur? Pour la meilleure part, l'histoire des temples et des pèlerinages célèbres est l'histoire des grâces dont le Seigneur les illustra. Que l'incroyant ricane devant ces triomphes de la foi et de l'amour! L'humble fidèle réfléchira que Dieu s'est lui-même comparé à une mère aimante, et qu'une mère doit à sa maternité

(1) Mgr. Darboy : *Les Femmes de la Bible*, p. 185.

de récompenser d'une munificence inaccoutumée une tendresse plus vive.

Qu'on ne s'y trompe point, cependant ! Selon une juste estimation des choses, ces grâces extérieures que raille l'incrédule appartiennent à la sphère la plus intime de la religion. Ce sont des « merveilles réservées », comme les appelle un Père de l'Église latine, *signa domestica* !

Il a plu au Seigneur d'assurer à notre religion sainte des fondements dont la solidité brave tous les défis des sophistes. L'enchaînement des deux Testaments, les prophéties accomplies dans le Christ Jésus, la résurrection du divin fondateur, son excellence morale, si grande que les insulteurs de sa divinité le proclament eux-mêmes la plus haute personnalité religieuse du monde, la supériorité même de sa doctrine, la conquête du monde juif et du monde païen par l'Évangile de ce Docteur crucifié et prêché par des disciples illettrés et grossiers ; voilà, certes, des signes surnaturels qui montrent que le Christ n'a

pu être qu'un Dieu ! Mais les prodiges subséquents ont été réalisés par Dieu en vue de fortifier la croyance, non dans le dessein de la produire ; pour consoler la piété fervente, plutôt que pour convaincre un esprit rebelle encore. Ils ont une certitude, une évidence réelle, mais qu'il convient de juger du point de vue spécial que réclame leur destination originelle.

Pour le chrétien, ils se lient aux grandes manifestations surnaturelles dans un même faisceau de lumière. Il serait injuste, cependant, d'assimiler leur notoriété restreinte à l'éclat des grands miracles historiques attestant la divinité de l'Évangile.

Ces phénomènes peuvent, dans le plan divin, servir à diriger l'attention sur l'examen des titres où se fonde le christianisme. Mais leur but immédiat est de confirmer le zèle des croyants, et de signaler la présence permanente de l'esprit de Dieu dans l'Église de Jésus-Christ. La constatation de ces grâces de choix en aura, naturellement, quelque

chose de plus intime, de moins éclatant. L'enfant qui a grandi dans les bras de sa mère n'a besoin que d'un regard pour la reconnaître. Un geste, une parole, une intuition victorieuse lui découvrent d'un seul coup ce qu'à peine un défiant examen révélerait à l'étranger.

Les merveilles accordées à presque tous les sanctuaires fameux n'ont pas manqué à Notre-Dame de Montaigu.

Déjà, avec la candeur, parfois extrême de leur temps, Juste-Lipse et Henri Van de Putte, à Louvain; Philippe Numan, à Bruxelles, en avaient réuni dans leurs pieux récits les principaux traits. Comme Numan lui-même, le célèbre humaniste d'Isque, pouvait se réclamer, des procès-verbaux et du témoignage oculaire des personnes intéressées, encore en vie pour la plupart (1).

(1) « Sunt enim hæc miracula Divæ Aspricollensis in sensibus nostris pleraque gesta : quid etiam ! ne fraus et fucus imponant, publico mandato. Illustrissimi Mechliniensis Antistitis explorata et inquisita, a Reverendissimo Antverpiensi Episcopo Joanne Miræo : qui et scripto ea cum fide et industria dissepsit et consignavit. » (*Ad Lector. m.*) — A son tour, Henri Van de Putte (E. Puteanus) écrivait touchant la notoriété des miracles

se présentent non pas comme spéculations métaphysiques et à titre de théories, mais comme événements sensibles et à titre de faits. Dieu les a dites : on les a entendues, et on les répète. Ceux qui les reçurent pour les annoncer à l'univers portaient en marques éclatantes le sceau de leur mission divine (1). »

Ces principes admis, pourquoi s'étonner que des manifestations surnaturelles aient honoré surtout les lieux sanctifiés par une piété insigne? Où donc la Divinité pouvait-elle mieux manifester sa puissance que dans les sanctuaires consacrés par les plus sincères invocations de l'espérance et de la douleur? Pour la meilleure part, l'histoire des temples et des pèlerinages célèbres est l'histoire des grâces dont le Seigneur les illustra. Que l'incroyant ricane devant ces triomphes de la foi et de l'amour! L'humble fidèle réfléchira que Dieu s'est lui-même comparé à une mère aimante, et qu'une mère doit à sa maternité

(1) Mgr. Darboy : *Les Femmes de la Bible*, p. 185.

de récompenser d'une munificence inaccoutumée une tendresse plus vive.

Qu'on ne s'y trompe point, cependant ! Selon une juste estimation des choses, ces grâces extérieures que raille l'incrédule appartiennent à la sphère la plus intime de la religion. Ce sont des « merveilles réservées », comme les appelle un Père de l'Église latine, *signa domestica* !

Il a plu au Seigneur d'assurer à notre religion sainte des fondements dont la solidité brave tous les défis des sophistes. L'enchaînement des deux Testaments, les prophéties accomplies dans le Christ Jésus, la résurrection du divin fondateur, son excellence morale, si grande que les insulteurs de sa divinité le proclament eux-mêmes la plus haute personnalité religieuse du monde, la supériorité même de sa doctrine, la conquête du monde juif et du monde païen par l'Évangile de ce Docteur crucifié et prêché par des disciples illettrés et grossiers ; voilà, certes, des signes surnaturels qui montrent que le Christ n'a

pu être qu'un Dieu ! Mais les prodiges subséquents ont été réalisés par Dieu en vue de fortifier la croyance, non dans le dessein de la produire ; pour consoler la piété fervente, plutôt que pour convaincre un esprit rebelle encore. Ils ont une certitude, une évidence réelle, mais qu'il convient de juger du point de vue spécial que réclame leur destination originelle.

Pour le chrétien, ils se lient aux grandes manifestations surnaturelles dans un même faisceau de lumière. Il serait injuste, cependant, d'assimiler leur notoriété restreinte à l'éclat des grands miracles historiques attestant la divinité de l'Évangile.

Ces phénomènes peuvent, dans le plan divin, servir à diriger l'attention sur l'examen des titres où se fonde le christianisme. Mais leur but immédiat est de confirmer le zèle des croyants, et de signaler la présence permanente de l'esprit de Dieu dans l'Église de Jésus-Christ. La constatation de ces grâces de choix en aura, naturellement, quelque

chose de plus intime, de moins éclatant. L'enfant qui a grandi dans les bras de sa mère n'a besoin que d'un regard pour la reconnaître. Un geste, une parole, une intuition victorieuse lui découvrent d'un seul coup ce qu'à peine un défiant examen révélerait à l'étranger.

Les merveilles accordées à presque tous les sanctuaires fameux n'ont pas manqué à Notre-Dame de Montaigu.

Déjà, avec la candeur, parfois extrême de leur temps, Juste-Lipse et Henri Van de Putte, à Louvain; Philippe Numan, à Bruxelles, en avaient réuni dans leurs pieux récits les principaux traits. Comme Numan lui-même, le célèbre humaniste d'Isque, pouvait se réclamer, des procès-verbaux et du témoignage oculaire des personnes intéressées, encore en vie pour la plupart (1).

(1) « Sunt enim hæc miracula Divæ Aspricollensis in sensibus nostris pleraque gesta : quid etiam ! ne fraus et fucus imponant, publico mandato. Illustrissimi Mechliniensis Antistitis explorata et inquisita, a Reverendissimo Antverpiensi Episcopo Joanne Miræo : qui et scripto eâ cum fide et industria dissepsit et consignavit. » (*Ad Lector. m.*) — A son tour, Henri Van de Putte (E. Puteanus) écrivait touchant la notoriété des miracles

Ainsi que son continuateur, il assure n'avoir relaté aucun fait, dont il n'ait établi la réalité sur la foi des documents publics. Est-ce à dire que Juste-Lipse ait montré en son livre un sens critique exempt de faiblesse ? Nous sommes loin de le penser, mais pour l'ensemble, ses informations semblent exactes et précises.

Au commencement du dernier siècle, un religieux de l'Oratoire, dont le nom est demeuré inconnu, recueillit, à son tour, les faveurs surnaturelles, obtenues dans la chapelle de pierre et dans le temple qui avait pris sa place (1).

Dès l'année 1602 à l'année 1631, cent trente-sept faits extraordinaires arrivés à Montaigu, furent constatés par Jean Miræus, Évêque

de Montaigu : « Liquidæ veritatis suffragio firmata sunt, diligenti et severo examine excussa, oculatâ testium et religiosâ tabularum fide roborata. » (*Monit. init.*)

(1) *Abrégé des miracles, des grâces et merveilles, avenues à l'intercession de la glorieuse Vierge Marie, honorée à Montaigu, ville dans le duché de Brabant*, par un prêtre de la Congrégation du dit lieu. — Louvain. G. Denique, 1706. Cet ouvrage a été traduit en flamand, et il s'en est fait plusieurs éditions.

d'Anvers, et par l'archevêque de Malines, Matthias Hovius (1).

Miræus et Hovius comptaient parmi les hommes les plus lettrés de leur temps. Sans

(1) Voici la censure approbative que porte l'*Abrégé* :

CENSURA.

Quæ Deus inter cætera potentiæ suæ mirabilia ad nominis sui gloriam, et honorem Virginis Deiparæ, per ejusdem Sacram et Miraculosam Imaginem Aspr. collensem operari dignatus est, hoc opusculum paucis et fideliter enarrat. Quæ enim à num. 1 usque ad 137 inclusive referuntur, ab Ordinario loci examinata, et ut vera miracula approbata esse, constat. Quæ verò his subjiciuntur sub titulo : *De Gratien en Wonderheden geschied etc.* concordant cum relationibus et attestationibus personarum fide dignarum à me infrascripto visis et examinatis. Quibus attentis, quamvis hæc pro miraculis haberi et vulgari non possint, quamdiu ordinarii, vel apostolice sedis examen sufficiens, et approbatio non accessit, piè tamen credi potest, ea peculiari Dei munere, per intercessionem Deiparæ Virginis, esse concessa, ut temporalibus istis beneficiis ejusdem sacratissimæ Dei Matris cultus promoveretur et amor ac devotio fidelium erga ipsam magis accenderetur ; et velut quædam Dei beneficia et opitulationes, quibus ipse causas secundas, modis sibi placitis, movendo et dirigendo, hominum necessitatibus, sicut vult, subvenit (non tamen ut vera miracula) in lucem emitti posse censeo, accedente ordinarii consensu. Datum Lovanii, die 27 Augusti 1664.

JACOBUS PONTANUS,

S. Theol. Doctor et Professor, ac Librorum Censor.

nul doute, la critique des phénomènes insolites a fait en ces derniers temps des progrès inconnus à nos devanciers; mais jamais la crédulité n'a été le faible des esprits adonnés aux études sérieuses.

Parmi les prodiges attestés par les doctes Prélats, il y en avait un assez grand nombre d'un éclat incontestable. Ceux-là n'appartenaient en rien à cette sphère d'événements obscurs relevant de l'imagination ou de l'activité nerveuse, et dont jamais la science n'arrivera à délimiter les frontières. Au xvii^e siècle, aussi bien qu'aujourd'hui, il ne pouvait être malaisé de constater leur caractère surnaturel. Un théologien consciencieux, Jacques Pontanus, collègue de Hovius et de Miræus dans la Faculté de Louvain, n'hésite pas à nommer ces faits *de vrais miracles*. Il accorde seulement la qualité de « faveurs spéciales, » aux autres grâces mentionnées par l'anonyme de l'Oratoire, au nombre de cent seize (1).

(1) Il convient d'ajouter à la première série les neuf miracles reconnus par l'Archevêque de Malines, Hubert-Guillaume

La croyance de juges compétents garantit à ces faits un caractère d'authenticité qu'on ne peut méconnaître que par une injuste prévention. Les rejeter en bloc, malgré le suffrage de savants judicieux, serait infirmer du même coup l'autorité de tous les témoignages humains. Cela reste vrai, même en présence de la crédulité inouïe de certaines époques pour le merveilleux, et de la sévérité défiante qu'il faut appliquer à l'examen de ce genre de faits.

Ajoutons-le, du reste, pour n'accréditer aucune notion inexacte : seuls, les miracles rapportés par les divines Écritures constituent un objet de foi ; les autres prodiges ne forment point la matière obligée de la créance. D'eux-mêmes, ceux-ci ne font point directement partie du dépôt de la Révélation.

Ce sera assez, croyons-nous, de rappeler ici quelques-uns de ces événements surnaturels, pour l'édification du lecteur, et à la gloire du

a Præcipiano, le 3 mai 1706, et attestés par le D^r Herman Daemen, de l'Université de Louvain.

Seigneur Jésus, si particulièrement admirable dans le sanctuaire de Montaigu, comme parle l'Archevêque Hubert-Guillaume.

Nous extrayons ceux-ci des archives de l'église déposées en partie à l'Archevêché de Malines. Leurs procès-verbaux portent la signature de témoins oculaires dont l'autorité ne saurait sérieusement être contestée. De ces faits, après un examen diligent, j'oserai dire ce que Erycius Puteanus assurait au sujet de ceux qu'il a lui-même décrits : « Ces événements sont des miracles : ils sont vrais, dignes de la confiance de tous. Ces faveurs obtenues par la Sainte Mère de Dieu à Montaigu, en ce siècle, sont nombreuses et insignes. Celui qui les met en doute, devrait douter de la puissance de Dieu lui-même. Elles ont été sanctionnées par le suffrage d'une manifeste autorité, examinées avec un soin sévère, confirmées par la déposition de témoins oculaires, sur la foi des instructions écrites. »

Erycius Puteanus s'était servi pour son récit des manuscrits et des indications du pre-

mier curé de Montaigu, l'Oratorien Josse Bouckaert. Il m'a été donné de profiter des renseignements et des écrits de M. l'abbé J. -G. Jonghman, le vénéré Pasteur actuel, et de ceux de M. P.-F. Aertgeerts, son prédécesseur.

§ II.

PRINCIPAUX FAITS SURNATURELS TIRÉS DES DOCUMENTS AUTHENTIQUES DE L'ÉGLISE DE MONTAIGU.

Bien avant que les Archiducs eussent élevé à la Vierge du Chêne la chapelle de pierre, les grâces célestes faisaient déjà au sanctuaire de Montaigu une auréole de douce célébrité. Entre celles-ci, mentionnons-en quelques unes auxquelles le témoignage contemporain de Juste-Lipse, d'Erycius Puteanus et de Philippe Numan donnent une notoriété plus éclatante.

Dans le courant du mois d'août 1603, Henri Visschers, de Berthem, village peu éloigné de Louvain, fut affligé, à l'âge de soixante-quinze ans, de plaies cruelles aux jambes. L'inflamma-

tion, l'hémorrhagie elle-même faisaient redouter une crise fatale. Un ami conseilla au malade de se rendre à Montaigu. Mais la faiblesse de celui-ci était devenue extrême : craignant qu'il ne succombât en chemin, les enfants du vieillard lui persuadèrent de recevoir les sacrements, avant de partir. Trois fois on le conduisit à Montaigu : le mal parut diminuer d'abord, mais au troisième pèlerinage, il devint si intense qu'on attendait à chaque instant la mort du malade. Tout à coup Visschers est pris d'une syncope ; il revient à soi, et s'écrie qu'il est guéri. Il l'était si bien, que les plaies avaient disparu, et qu'il vécut encore plusieurs années en excellente santé. Lui-même se plaisait à raconter à ses visiteurs ce prodige de la clémence de Marie.

Au mois de septembre de cette même année, Léonard Stocquay, passant par la forêt de Soignies, fut attaqué par un voleur, roué de coups et laissé pour mort. Il lui resta de cette lâche agression une plaie s'étendant de la jambe au genou, et que tout l'art des chirurgiens

fut impuissant à fermer. Se traînant sur des béquilles, il quitta l'hôpital de Bruxelles, pour retourner près de Huy où il demeurerait. Mais son mal, chaque jour plus menaçant, envahissait le corps presque entier. Stocquay vint à Montaigu, y fit une neuvaine et se lava avec l'eau de la source. Le neuvième jour, il ne lui restait de sa blessure qu'une profonde cicatrice; ses jambes avaient retrouvé leur vigueur première, et sa santé était parfaite.

Vers la même époque, il y avait à Heverlé, près de Louvain, une religieuse célestine âgée de soixante-trois ans, et tourmentée depuis dix-huit années déjà d'atroces douleurs de tête. Anne Laurence disait qu'il lui semblait que de lourdes roues d'horloge s'engrénèrent continuellement dans son cerveau. La pauvre religieuse avait dû être éloignée de ses consœurs, et menait dans son couvent la vie la plus pénible. Le bruit des miracles de Notre-Dame de Montaigu parvint jusqu'à la malade. Elle se traîna dans un édicule construit en l'honneur de la Vierge du Chêne, au fond du jardin. Trois

jours durant, elle vint là demander sa guérison à la douce Consolatrice des affligés. Après la troisième journée, un sommeil calme et profond survint, et, le lendemain, toute trace de la maladie avait disparu pour ne revenir jamais.

Une grâce assez semblable fut accordée à Barbe Van Berg, fille d'un médecin bien connu, et religieuse de l'ordre de Saint-Augustin à Anvers. Vers l'âge de trente-six ans, elle s'était vue atteinte d'une sorte de chancre, compliqué d'une surexcitation nerveuse tellement aiguë qu'on ne pouvait pas même toucher le bois de son lit, sans lui occasionner des convulsions. Les douleurs nerveuses avaient contracté la jambe gauche jusqu'à la raccourcir d'un pied. Elle vécut plus de six ans en proie à cette torture. A cette époque, un pieux chanoine d'Anvers lui promit de dire une messe à son intention, dans l'église de Montaigu. Le curé de la paroisse, Volmar Schet, voulut servir de compagnon de pèlerinage à cet ami dévoué. A l'heure même où ces ecclésiastiques offraient l'auguste sacrifice, la malade se sentit un peu

soulagée. Le lendemain elle s'habille, va à la chapelle et se montre à toute la communauté! Cette guérison inespérée fit une sensation extrême dans toute la cité.

Au mois de juillet 1604, Jean Courtois, d'Anvers, reçut, dans la citadelle d'Hoogstraeten, pendant une escarmouche, un coup de sabre qui lui fendit le poignet jusqu'au coude. La gangrène se mit à la main, et la situation du blessé devenait des plus graves. Il fit le pèlerinage de Montaigu en passant d'abord par Hal. Dans ce sanctuaire déjà si populaire, sa blessure perdit son caractère aigu, mais la main resta comme nouée et toute raide. Arrivé à Montaigu, le malade fait toucher son chapelet à la statue miraculeuse, et, au moment où le prêtre le lui rend, il sent que la contraction et la rigidité ont disparu comme par enchantement.

Peu de temps après, un suisse du nom de Clément arriva en Belgique, à la suite des troupes du prince Ernest d'Autriche. Ce malheureux n'avait presque plus la forme hu-

maine : les douleurs névralgiques lui avaient donné une apparence monstrueuse. Ses bras et ses jambes s'étaient atrophiés ; il pouvait à peine se traîner, au moyen d'une petite potence de bois. Dans cet état, Clément osa espérer dans le secours de Notre-Dame de Montaigu. On le conduisit dans une voiture au célèbre pèlerinage ; il s'y confessa et reçut la sainte communion. A ce moment, il pâlit, et déjà l'on croyait que le malheureux, épuisé par le trajet, allait mourir, lorsque tout-à-coup il se lève, se met à marcher sans difficulté autour de l'autel, et entonne à haute voix un cantique de louange en l'honneur de sa libératrice. Phénomène non moins surprenant ! Ses bras et ses jambes, que le mal avait desséchés, reprirent une vigueur nouvelle. J'ai entendu nos plus célèbres praticiens, dit Juste-Lipse, confesser hautement le caractère miraculeux de cette guérison.

Nous avons dit qu'après Juste-Lipse, Erycius Puteanus, humaniste de Louvain, continua le récit des saintes merveilles dont le temple de

Montaigu fut témoin. Je ne lui emprunte que quelques faits parmi les quarante-six prodiges de son recueil.

Le 4 juillet 1604, dans le canton de Herve, Egide Griffens, voulant séparer des gens en querelle, reçut en pleine poitrine un violent coup de couteau. Les soins de plusieurs chirurgiens ne purent soulager le blessé. Dix-huit mois après l'accident, son corps n'était plus qu'une plaie. Au moment où tout espoir de guérison semblait s'évanouir, un ami conseille au malade un pèlerinage à Montaigu. On se récrie sur l'impossibilité du voyage, mais Griffens se range à l'avis de son camarade. Arrivé à Montaigu, par une sorte d'inspiration, il décide d'aller à pied, jusqu'à la Montagne sainte. Arrivé là, il se sent soudainement délivré de ses douleurs. A partir de cette heure, la suppuration de la plaie devint régulière et rapide, et, quelques semaines après, les cicatrices de la blessure attestaient seules l'imminence du péril passé.

Le 5 février 1605, Jean Beauliers, de la gar-

nison de Lierre, commençait une neuvaine en l'honneur de Notre-Dame de Montaigu. Ce soldat souffrait d'une ulcération profonde du palais. La parole lui était devenue impossible, et les médecins l'avaient abandonné. Dès le premier jour, les douleurs se portèrent de la bouche à la partie supérieure de la tête. Le patient crut à ce moment qu'on lui perforait le cerveau. Puis le mal s'apaisa, et la neuvaine finie, Beauliers avait récupéré une santé parfaite.

Au mois de juillet de cette même année, un jeune Écossais, Jean Cabrel, fut envoyé par un noble bienfaiteur, le chevalier Guillaume Sempels, à Montaigu, pour s'y recommander à Marie. Encore enfant, cet infortuné avait perdu l'usage de la parole et de l'ouïe, à la suite d'un coup de foudre. Le jeune homme songea que les bains de Spa, déjà fréquentés à cette époque, lui feraient plus de bien. Il s'y rendit, mais n'y arriva qu'atteint d'une fièvre ardente. On le soigna à l'hôpital de Spa, qu'il quitta pour se rendre auprès de Notre-Dame-du-Chêne. Là il tombe à genoux, invo-

que la Vierge, et sent que la voix et l'ouïe lui sont rendues. Devant la foule émue, il raconta le prodige, et vécut encore treize ans sans plus rien ressentir de sa double infirmité

Le 5 décembre de la même année, on fut témoin d'un événement plus extraordinaire encore. Le jeune enfant de Gaspard Rupœus, jurisconsulte de Liège, avait joui jusqu'alors d'une santé et d'une fraîcheur parfaites. Soudain il se mit à languir, et après peu de semaines, il ressemblait à un petit squelette. Les parents désolés envoient un prêtre de leurs amis à Montaigu, pour y célébrer une messe en faveur de leur pauvre fils. Le jour même, et à l'heure où le sacrifice saint était offert, l'enfant se lève : l'éclat d'autrefois reparaît dans ses yeux, sur ses joues ; mais la poitrine contractée par les douleurs restait difforme. On juge de la douleur des parents, en présence de cette demi-guérison qui leur laissait un fils défiguré. On continue de supplier Notre-Dame-du-Chêne. Un matin l'enfant demande à être porté dans la chambre mater-

nelle. Toute difformité avait disparu. Lui cependant : Cette nuit, dit-il, ma mère de Montaigu m'a apparu, dans un éclat surhumain, et m'a dit que je ne souffrirais plus de mon mal !

Au collège des Pères Jésuites d'Ypres, vivait en 1613 un jeune religieux hollandais, Jean Claerhout, atteint depuis longtemps d'hémorragies auxquelles les soins assidus de plusieurs médecins célèbres n'avaient pu apporter le moindre soulagement. Déjà l'agonie était proche. Le dernier médecin — c'était Emmanuel Gomez — prenait ses dispositions pour examiner, aussitôt après le décès, la poitrine, siège d'un mal qu'il ne parvenait pas à bien définir.

Mais le moribond ouvre les yeux : il se penche vers le R. P. Recteur. Avec votre permission, mon Révérend Père, lui dit-il, je fais vœu d'aller à Montaigu, si la Vierge me rend les forces. — Que refuser au désir d'un mourant ? Avec l'agrément de son supérieur, le P. Claerhout fait son vœu. Voici que l'agonie s'arrête, le malade revient à la vie, et avec elle la santé lui est rendue, plus vigoureuse qu'aux jours

de sa florissante jeunesse. Le docteur n'en peut croire ses yeux : au nom de la science, il reconnaît le doigt de Dieu, dans cette guérison désespérée.

A Fumay, sur la Meuse, vivaient deux époux d'une grande piété, Jean Siber et Marguerite Lardinois. Bateliers de leur état, ces braves gens goûtaient dans leur médiocrité le bonheur d'une affection mutuelle. Un charmant enfant de quatre ans était la perle de ce ménage béni. Un jour d'avril 1617, ce fils bien-aimé s'appuyait contre une fenêtre mal fermée et donnant sur la rue. Le poids du corps entraîne la frêle créature, qui va rebondir sur de larges dalles, quinze pieds plus bas. Affolés d'horreur, les parents se précipitent. L'enfant n'a pas perdu de sang, mais il est mort sans doute sur le coup. Le père le relève et le porte dans la maison : le petit Noël ouvre les yeux en souriant. Il y avait là des estampes saintes, et parmi celles-ci, une image de Notre-Dame de Montaigu. C'est elle, c'est elle, s'écrie vivement l'enfant, qui m'a soutenu pendant ma chute!

N'est-ce pas quelque autre? hasarda la mère. — C'est celle-ci, c'est celle-ci, répète Noël : elle a ouvert son manteau sous moi, et m'a laissé glisser doucement à terre. — Cependant la foule s'était rassemblée, et le chef de la commune s'était joint à elle. On se racontait les paroles de l'enfant : du regard, on mesurait l'effrayante hauteur de la chute. Dans leur joie, les bons bateliers fondèrent une messe anniversaire en l'honneur de la clément Vierge de Montaigu. En outre, ils firent porter au cher sanctuaire une tablette votive racontant la signalée protection de Marie aux générations à venir.

Je ne terminerai pas cet extrait du livre d'Erycius Puteanus, sans rappeler le miracle de résurrection que Dieu se plut à perpétrer à Montaigu.

Au bourg d'Estrée, près d'Hervensart, dans le Hainaut, une brave femme, Marguerite Pretré, épouse de Jean Clercq, avait donné le jour à une petite fille mort-née. Dans son désespoir, le père courut à Hervensart et porta

la chère petite morte à l'église, suppliant le Seigneur d'avoir pitié de sa douleur. Pendant quatre jours, le corps demeura dans une pièce contiguë au Temple. Enfin le curé pria ce pauvre père d'avoir du courage et de la raison, et d'enlever ce dépôt devenu gênant. Clercq obéit ; mais avant de rentrer chez lui, il dépose le précieux fardeau devant une image de Marie, faite du bois du chêne de Montaigu. Ses larmes et son âme parlent seules au Seigneur. Une foule assez nombreuse avait suivi l'infortuné. Voici que l'enfant rouvre les yeux, et qu'une faible rougeur colore son teint de cire : sa bouche se desserre. Une femme qui se trouvait là s'empresse de lui conférer le saint Baptême. Soudain on voit les couleurs de l'enfant disparaître de rechef, ses petites lèvres se close, et le frisson de la mort passer sur ses membres. Comme à Tabitha, réveillée pour quelques heures par saint Pierre du suprême sommeil, la petite fille des bons villageois d'Estrée revint à la lumière mortelle, afin de mériter une félicité plus parfaite encore que les pures joies résér-

vées à tous les enfants morts au seuil de la vie.

Mais il est temps de signaler quelques grâces insignes de date plus récente, obtenues à l'intercession de Notre-Dame de Montaigu.

Le 3 avril de l'année 1818, Anne-Catherine Buyens, de Lichtaert, village campinois, vint en voiture, à Montaigu, avec les pèlerins de sa commune. Depuis onze ans, cette femme était dans l'incapacité de marcher, et son infirmité était notoire dans son village et dans les environs. Les soins des médecins n'avaient en rien amélioré son état. Elle entre à l'église, fait ses dévotions, puis se lève, laisse là ses béquilles et sort du temple. Le soir elle revint chez les siens, avec le cortège des pèlerins de Lichtaert, au milieu de la foule ébahie qui s'était portée à sa rencontre. La municipalité de Lichtaert témoigna de la réalité de ce prodige, dont le souvenir vit encore dans la localité.

Le 13 septembre 1819, arriva dans le sanctuaire Pierre-Joseph Coveliers de Thielen, en Campine, âgé de 43 ans. Depuis plus d'un an,

le malheureux souffrait d'une plaie à la jambe que les chirurgiens ne réussissaient pas à guérir. Durant cinq mois, il avait fréquenté les eaux thermales d'Aix-la-Chapelle, sans éprouver le moindre soulagement. Il se confessa et communia dans l'église de Montaigu, et sollicita sa guérison de la Vierge puissante. Lui-même a certifié, sous la foi du serment, qu'au moment où il implorait cette grâce, son mal fut guéri comme par enchantement. Une enquête ouverte sur les faits en confirma l'exactitude, et le 18 mai, Coveliers vint lui-même offrir à Marie les béquilles qu'il n'avait plus quittées depuis dix-huit mois environ.

Cette même année, le 24 mai, deux enfants aveugles, Théodore Nicolaï, de Gulphen, et Pierre Huët, de Koningshoyck, âgés tous les deux de sept mois environ, furent portés à Montaigu par leurs parents. Leur cécité était complète. Devant une assistance nombreuse, écrit M. le curé Aergeerts, les petits aveugles récupérèrent la vue, qui depuis ce jour resta bonne.

Vers la même époque, Angéline Van Doninck, d'Hérenthals, fille de braves cultivateurs, avait atteint l'âge de dix ans, lorsqu'une paralysie générale la réduisit à une inertie complète. Le savant docteur De Roy, si connu dans la Campine; l'habile chirurgien Verlinden avaient en vain prodigué à l'enfant tous les soins de leur art. Sur la proposition des parents, Angéline est conduite à Montaigu. Elle y prie avec ferveur pour sa guérison. Tout-à-coup, elle se lève, fait le tour de l'église à la stupéfaction de l'assemblée. Depuis ce temps, Angéline n'a jamais manqué de visiter le sanctuaire, au jour anniversaire du prodige que Marie accomplit en sa faveur.

Une grâce presque semblable fut accordée le 18 septembre de l'année 1833 à Anne-Marie Beeckman, de Moorsel près d'Alost. Cette personne souffrait, à l'âge de vingt-quatre ans, d'une anémie, dont l'intensité faisait craindre un dénouement fatal. Le 17 septembre, Monsieur le curé de Montaigu lui fit toucher la tête avec la sainte Image. Le lendemain, le

père de la malade demanda la célébration d'une messe chantée, en l'honneur de Marie, et Anne-Marie, incapable de marcher, fut conduite par sa sœur dans le chœur du temple. Un peu après, la pauvre infirme se lève, abandonne ses béquilles et va s'agenouiller à côté de son père, au milieu de l'émotion de tous les assistants. L'anémie et la paralysie avaient disparu du même coup.

L'année 1836, le 25 mai, partit pour le vénéré sanctuaire un paralytique âgé de trente-quatre ans : François Bolly, de Louvain. Tous les habitants de la paroisse de Saint-Jacques, en cette ville, connaissaient l'infirmité invétérée de ce malheureux. Arrivé à Montaigu, il se fait conduire à l'église, en s'aidant de ses béquilles et soutenu par sa femme. Il passe en prières près de deux heures et demie, aux pieds de la Vierge du Chêne. Puis, cet homme, qui depuis des années était incapable de se lever, se dresse sur ses deux pieds, fait le tour de l'autel de Marie et retourne à Louvain, radicalement guéri.

En l'année 1838, une jeune fille de sept ans,

Régine Van Eyde, native d'Hérenthals, était depuis trois années en proie à une paralysie complète. Ses pieux parents la conduisirent au sanctuaire renommé. L'enfant se prosterna à côté de sa mère, et sur l'instant, son mal disparaît. Le juge de paix, M. J. Lepaige, et le bourgmestre de la ville attestèrent, par un acte authentique, cette merveilleuse guérison.

Le 2 juin de l'année 1844, arriva à Montaigu, avec la procession des pèlerins d'Oeleghem, Charlotte Peeters de Vremde, anémique depuis son enfance, et confiée vainement aux soins d'habiles praticiens. Tout le monde jugeait qu'elle n'aurait pu suivre ses compagnons de route, par une distance de plus de dix lieues. L'enfant éprouva une si grande faiblesse à Montaigu, qu'on s'attendait à la voir rendre le dernier soupir devant l'autel de Marie.

Le jour suivant, 4 juin, Charlotte se trouvait dans le même état. Elle voulut pourtant communier avec les autres pèlerins. L'heure du départ avait sonné. Tout à coup, comme un choc puissant ébranle son corps. Char-

lotte se sent guérie, se met à réciter à haute voix le rosaire, et sort sans aucune aide de l'église. Sa santé se soutint constamment depuis ce moment. MM. F. Verpoten, bourgmestre de Vremde, Paul Bosschaerts, receveur communal et les autres membres de la municipalité rendirent un témoignage public à la vérité de l'événement.

Chaque année, pendant l'octave de Pentecôte, part de Lierre pour Montaignu le pèlerinage dit de Saint-Gommaire. En 1845 arriva avec ces pieux suppliants un enfant de dix ans, frappé d'une cécité que les médecins avaient fini par déclarer incurable. Le petit malheureux que ses parents avaient amené sur ses instances auprès de la sainte Image; croît constater une sensible amélioration, dès qu'on fut en vue du Sanctuaire. Le lendemain, après la grand'messe, il se lève de sa chaise et fait lentement le tour du maître-autel, au milieu d'une foule émerveillée dont il était fort bien connu. Chaque année, en signe de reconnaissance, l'heureux favori de Marie revint remercier l'auguste

Bienfaitrice, dans son temple de prédilection.

Quelques années plus tard, le 23 mai 1854, Marie-Thérèse Couwels d'Oelegthem souffrant d'un mal de jambes déjà ancien, se vit, en outre, atteinte d'une cécité presque complète. Les secours de l'art ne lui avaient guère profité. L'excellente enfant, désireuse d'apporter par son labeur quelque soulagement à la pauvreté de ses parents, voulut accompagner les deux cents pèlerins qui, chaque année, se rendent de son village à Montaigu. Elle arriva au sanctuaire dans un état alarmant, mais sa confiance était telle qu'elle se rendit sans retard auprès de l'Image de Notre-Dame. Après une ardente prière, elle sortit péniblement de l'église, et en fit le tour à genoux aidée par une compagne. Avec des peines infinies, elle parvint à rentrer dans le temple, déjà encombré de monde. Mais quelle ne fut pas sa joie quand elle distingua clairement la statuette de la Vierge, au dessus de l'autel. La vue lui était revenue comme par enchantement, et resta, depuis cette époque, meilleure qu'auparavant. Ce n'est pas

tout : la faiblesse et les plaies de la jambe avaient disparu sans laisser de trace. La procession d'Oeleghem ramena la protégée de la Vierge sainte au chant des cantiques d'actions de grâces, et tout le village accourut au devant de l'humble croyante, que sa foi avait préparée à une grâce aussi éclatante.

Une année plus tard, c'était une demoiselle d'une des premières maisons d'Anvers qui recueillait, à son tour, les faveurs de Marie. Adelina V..... souffrait d'un mal de langueur que la science des médecins les plus renommés demeurait impuissante à soulager. Son père faisait chaque année le pèlerinage de Montaigu. Il propose à Adelina de commencer de concert une neuvaine en l'honneur de la Vierge. Le cinquième jour, la jeune fille qui depuis cinq mois n'avait pas quitté le lit, se sentit si bien portante qu'elle voulut accompagner ses nobles parents à l'église, pour remercier le ciel de sa guérison inespérée. Huit jours plus tard, elle revint, avec toute sa famille, offrir ses hommages à Marie, dans le

sanctuaire de la montagne. L'état de santé de Mademoiselle V..... n'a fait que s'améliorer depuis cet évènement.

Terminons ce long récit par un fait contemporain. Nous avons sous les yeux une lettre qu'un fonctionnaire de l'État adressait à M. le curé de Montaigu, le 24 janvier de cette année. Dans ce document, M. V. écrit au vénérable pasteur que deux de ses petits enfants étaient sur le point de succomber, le premier à une méningite, l'autre à une maladie de reins. Le médecin jugeait leur état désespéré. Les parents promirent de faire don au temple de Montaigu du portrait des deux jeunes infirmes, si la douce Vierge daignait les guérir. « Le jour qui suivit notre vœu, écrit M. V., amena un peu de calme, et peu après, les deux malades se trouvèrent si bien que les hommes de l'art n'en pouvaient croire leurs yeux. Depuis, leur santé alla en s'améliorant ; ce sont aujourd'hui deux enfants robustes et sains, leur guérison a été regardée ici comme un prodige manifeste. »

Cependant, voici que peu de jours plus tard, le dernier enfant de ces heureux parents, âgé de quelques mois à peine, est pris de convulsions violentes. On n'attendait plus que la mort. Le père, au milieu de la désolation de tous, court à Hal ; il y fait, avec un ami, le chemin de la croix, et part pour Montaigu, où il supplie Marie, déjà si miséricordieuse pour les siens, de prendre en pitié sa peine. Cet homme de foi se sent exaucé. « Je revins chez moi, dit-il, le cœur plein d'une assurance singulière.... L'enfant n'était plus reconnaissable : tout danger avait disparu, et il est aujourd'hui en parfaite santé. J'ai voulu vous communiquer ces détails, dans un sentiment de gratitude que vous comprenez, et afin que tous les serviteurs de Marie, apprenant notre bonheur, sentent croître leur ferveur et leur confiance en sa protection puissante. »

Sans doute, à la lecture de ces grâces de choix, un sourire de mépris passera sur les lèvres de l'incrédule, si, par hasard, il pouvait s'en trouver un qui tombât sur ces pages.

Eh, n'est-ce pas cette commisération qui mériterait la pitié ? Ce n'est pas à de pareils esprits que s'adressent nos simples récits. La première loi de la recherche, de la discussion, c'est l'enchaînement logique des problèmes. Nous l'avons dit : ce n'est point par les signes miraculeux dont le ciel récompense la foi fervente de ses enfants, que l'incroyant fait d'ordinaire son entrée dans le sanctuaire de la religion. Qu'il commence par débarrasser son âme des opinions préconçues, des vains préjugés, de ceux du rationalisme aussi bien que de ceux de la superstition ! Qu'il examine les fondements de la Révélation évangélique, dans la conscience individuelle et dans l'histoire des peuples. Alors, il sera temps de se demander si les événements contemporains réalisés sous nos yeux, dans la pleine lumière d'une enquête sévère, telles qu'en requièrent la science et l'Église, ne forment pas pour les faits anciens une triomphante présomption, et si la conviction de tant d'esprits affranchis de tout fanatisme ne vaut pas mieux que ce mépris de

commande, auquel la sympathie d'une époque sceptique assure une popularité facile.

Pour nous, croyants, nous jugeons sage d'accepter la garantie de cinq siècles d'unanimité. Nous ne pensons pas qu'il soit de bonne critique de prononcer, avec J.-J. Rousseau, Eusèbe Salverte et leur école, que la constatation personnelle et directe des miracles elle-même ne devrait pas faire croire ! Certes, il y a une nuée de faits étranges, acclamés comme des prodiges par le vulgaire, dans lesquels il ne faut voir que des troubles fonctionnels ou des effets de l'imagination, si puissante en certains états d'organisme. C'est sur ce terrain, nommé assez bien par les Allemands le domaine crépusculaire de l'âme, que, de tout temps, s'est donné carrière la crédulité enthousiaste. C'est là que naissent les illusions bientôt parées, par la fantaisie, de toutes les nuances d'un prisme merveilleux, incarnées ensuite dans des légendes naïves.

Mas il serait insensé, dans un grand nombre de cas, d'attribuer aux influences nerveuses

une vertu sans limites. Comment rendre raison, par leur seule efficacité, de la guérison subite de faiblesses constitutionnelles, de cécités et de surdités invétérées, de plaies aiguës et profondes? Comment expliquer ces prodiges chez de jeunes enfants? Par hasard, l'imagination des parents se transmettrait-elle, à distance, au cerveau des petits malades? C'est toujours le cas de Pascal : Incrédules des plus crédules !

Les récits des anciens apologistes de Montaigu furent attaqués avec vivacité. La brochure du réformé écossais G. Thomson et celle du moine apostat Gérard Lievens, contre le livre de l'humaniste de Louvain, trouvèrent de bonne heure des vengeurs victorieux dans le docteur de Sorbonne Anastase Cochelet, du Carmel de Reims, et surtout dans Claudius Dausquès, chanoine de Tournai, un des lettrés les plus distingués de son temps. La piété du peuple et les persistantes faveurs du ciel sont restées la meilleure réponse à ces attaques.

Nous avons voulu rappeler à l'honneur de la

Vierge sainte, et pour la consolation de ses enfants, quelques-unes des merveilleuses grâces obtenues à l'invocation de Notre-Dame de Montaigu. Mais qui comptera les miracles invisibles opérés dans le sanctuaire bien-aimé ? Là combien d'âmes mortes à l'amour du Seigneur sont ressuscitées à la vérité et à la justice. Là que de jeunes chrétiens ont enfin trouvé la force de réparer par la virilité de leurs vertus l'échec d'une première défaillance ! Que de résolutions généreuses mises à exécution devant cet autel, auprès de ces tombeaux, mélancolique avertissement du temps qui s'envole et de l'éternité qui attend ! Là combien de nobles adolescents, de femmes magnanimes ont formé le propos de se vouer pour toujours au seul amour qui ne change jamais, et ne laisse derrière lui ni regrets, ni remords ! Combien de Moniques en pleurs y sont venues prier pour un Augustin égaré, pour un Patrice injuste ! Que d'esprits troublés par d'intimes angoisses, poursuivis de doutes cruels, ont reporté de ces murs un plus clair témoignage de leur foi !

Secrets de la clémence céleste, vous resterez ensevelis dans le fond des cœurs ! Ceux-là du moins vous béniront à jamais qui ont appris, par leur propre expérience, combien le Seigneur est doux, et quel sacerdoce de miséricorde Marie exerce en faveur de ses enfants, dans ses temples de prédilection.

Le pieux Oratorien, narrateur des miracles de Montaignu constatés par les Pontifes d'Anvers et de Malines, ne craint pas de ranger parmi ces grâces de choix le sentiment d'extraordinaire piété et de présence sensible du Seigneur, qu'on éprouve aux pieds de la Madone du Chêne. De fait, rien d'étrange comme ce sentiment ! La parole ne saurait décrire cela ! Le Père Faber, le mystique profond de notre siècle, a raconté quelque part l'impression singulière et profonde que causaient à certaines âmes saintes la divine Eucharistie, le Cénacle auguste de l'autel. A Montaignu, on ressent une émotion analogue. — On est là sous une influence spéciale qui attendrit, calme, subjugué tout l'homme, et le prépare

aux mystérieuses communications avec Dieu.

A ce vif sentiment de l'Infini, l'intelligence le proclame, le cœur l'atteste et l'adore. Ce qui agit avec une telle intensité, ce qui illumine aux heures des ténèbres intérieures, touche une âme d'elle-même aride, console au sein de l'universel affaissement, cela ne peut être un vain rêve!

Ah! ce n'est pas uniquement par des raisonnements abstraits que se démontre la Divinité!

Au peuple, à ces humbles qu'il aime, que la dispute ne peut convaincre parce qu'ils ne sauraient l'entendre, à ces fatigués de la vie qui, comme Élie, en fuite devant l'inique Jézabel, n'implorent plus que le repos de la tombe, (III Reg. xix, 4) Dieu a préparé, dans sa surnaturelle vertu, une démonstration triomphante, meilleure que tout argument.

C'est là, excellemment, que se découvre la raison des sanctuaires surnaturels, dans le plan général de la rédemption.



§ III.

PLACE DES SANCTUAIRES SURNATURELS
DANS LE PLAN GÉNÉRAL DE LA RELIGION.

est dans le cadre général de l'œuvre du salut qu'il convient de placer les prodiges accordés par le Seigneur à la piété des fidèles, dans les Sanctuaires où s'assemblent les peuples.

En dehors du catholicisme, nul culte ne peut se vanter de posséder dans son sein ce signe populaire de la Divinité et de la vérité de la doctrine, qui est le miracle.

« Seule, écrivions-nous ailleurs sur ce sujet capital, seule, l'Église catholique a la *sain-teté des Œuvres* surnaturelles ou le don permanent des Miracles, accomplis par la vertu de Dieu, par delà toutes les forces des agents créés. — J.-C. avait promis à ses Apôtres qu'ils feraient des prodiges supérieurs aux siens, et que ce serait la marque de leur apostolat. — Dans une *Apologie* publique, Quadrat, ce pla-

tonicien converti, osait inviter le stoïcien couronné Adrien à s'éclairer sur les miracles de J.-C. J'en appelle, disait-il, à ceux qui ont été guéris et ressuscités d'entre les morts lors de son Ascension, et dont plusieurs sont encore en vie ! S. Irénée signale les guérisons, les exorcismes, les prophéties, les résurrections accomplies sous ses yeux, par les chrétiens de son temps, « chaque fois que le besoin des âmes et de l'Église le demandait. » Tertullien défie les païens d'égaliser les prodiges réalisés par les disciples du Seigneur. « Je consens qu'on condamne ceux-ci à mort, dit-il, s'ils sont vaincus. » Ce grand et ferme esprit, qui avait vécu trente ans dans le paganisme, atteste l'empire visible de l'esprit du mal, en même temps que les victoires du Christ sur son ennemi. — Jules Materne, s'adressant à Porphyre, le défenseur du paganisme, lui rappelle que Sérapis et les dieux sont contraints d'obéir aux chrétiens. — S. Cyprien invite le magistrat Démétrius à s'assurer par lui-même de l'effet produit sur les idoles, par l'ordre des exorcistes chrétiens. —

Le savant Origène mentionne aussi les miracles éclatants opérés par les croyants, et dont il fut le témoin : il les distingue des vains prestiges, et prend solennellement Dieu à témoin qu'il rapporte la vérité. S. Athanase, dans la *Préface de la vie de l'abbé Antoine*, note que les événements qu'il relate ont été accomplis sous ses yeux, et en partie certifiés par un compagnon assidu du saint : il ajoute qu'en toutes ses narrations, il a peint uniquement la réalité. Théodoret de Cyr, dans son *Histoire ascétique*, raconte les miracles des saints Religieux dont il fut témoin oculaire. S. Paulin de Milan décrit jusqu'à cinq résurrections opérées à l'intercession de son contemporain Zénobe, évêque de Florence. S. Ambroise rappelle les guérisons accomplies au tombeau des SS. Gervais et Protais, à Milan, et sous ses yeux. S. Augustin compte un très-grand nombre de guérisons miraculeuses dues à l'intercession de S. Etienne : « toute la ville d'Hippone les a vues, dit-il, et moi comme les autres, j'en fus témoin » ; parmi ces prodiges il range plusieurs faits de

résurrection. Lors de la persécution des Vandales, de nombreux confesseurs auxquels on avait amputé la langue jusqu'à la racine conservèrent l'usage de la parole. Ce fait fut vérifié par Victor de Vite, l'empereur Justinien, le Grec Procope; l'incrédule Gibbon avoue qu'il fut attesté par des témoins oculaires, durant plusieurs années, sur le théâtre le plus vaste, le plus éclairé de l'univers. — Rappelons encore S. Martin de Tours dont les prodiges furent décrits par Sulpice Sévère, son disciple; la délivrance miraculeuse de l'innombrable foule accourue à Arles, pour honorer S. Genèse et précipitée du haut d'un pont dans le Rhône, fait raconté par S. Hilaire d'Arles qui s'y trouvait présent. Tout le monde sait que les miracles de S. Bernard ont été attestés sous serment par trois témoins oculaires, compagnons habituels du Saint : Arnould abbé de Bonval, Guillaume abbé de S. Théodoric et le secrétaire du Saint, Godefroid. »

A tous ces faits garantis par des témoins si graves, la plupart oculaires, les grâces insignes

obtenues à l'invocation de la douce Vierge de Montaigu, ajoutent leur faisceau de gloire et de céleste persuasion. Le concours de croyants, accourant depuis cinq siècles aux pieds de l'Image de Notre-Dame du Chêne, est le trésor par excellence du grand pèlerinage flamand. C'est cette piété surhumaine qui donne son véritable prix à la célébrité du temple, à la pompe qu'y revêt la piété. Si la superstition guidait ces troupes innombrables ; si la vertu d'en haut ne se manifestait devant elles avec un éclat vainqueur, depuis longtemps elles auraient porté ailleurs leurs invocations. Les populations continuent d'affluer à la Montagne, les sages de la terre s'y confondent, dans leurs pérégrinations, avec les ignorants sans culture. C'est que Dieu y parle à leur cœur avec l'énergie et la douceur où se reconnaît l'éternelle vérité !

L'incrédule peut se refuser à s'avouer les phénomènes d'illumination et de grâce dont la foi demeure, à travers les âges, la source toujours renouvelée. Mais à la vue de ces légions

de fidèles, auxquels la croyance de l'Évangile et la pratique de la piété chrétienne apportent, depuis des siècles, la consolation et la paix, le problème des origines du Christianisme s'évoque comme de lui-même devant l'esprit.

En mettant fin à ces pages fraternelles, il semble opportun de nous arrêter quelques instants devant ce débat qui domine tous les autres. Sa gravité est telle que, pour l'éclairer, il est juste de ne négliger aucune source de lumière. Réunissons dans un même regard des vérités rattachées par d'aussi intimes liens.

Est-il besoin de le dire ? La vérité de l'Église catholique qui, seule, remonte jusqu'au Seigneur Jésus dans l'unité de la même croyance, des mêmes Pasteurs et des mêmes Sacrements, est démontrée dès qu'on s'est convaincu de la divinité de son fondateur. La doctrine enseignée aux hommes par un homme-Dieu doit être vraie, n'importe les mystères et les dogmes impénétrables qu'elle propose à la conscience. C'est la preuve historique de la

révélation divine qui est le fondement même de la créance, comme l'enseigne S. Thomas, l'Ange de l'École, et avec lui tous les docteurs. Et un critique contemporain, M. Wallon, a pu écrire : « Toute la question religieuse peut se ramener à une question d'histoire; la religion a sa démonstration dans les faits. »

Faut-il toucher ici ces arguments?

Les apologistes rappellent qu'au sentiment des adversaires de la foi eux-mêmes, les Évangiles remontent jusqu'à l'époque apostolique et que les lettres les plus importantes de S. Paul sont sans conteste de cet Apôtre. Là sont rapportés par des témoins immédiats et devant des contemporains hostiles et puissants, les miracles insignes du Seigneur, et en particulier sa résurrection. Manifestement, tous ces prodiges n'avaient qu'un but : attester que le Fondateur était le Fils du Dieu vivant, et montrer dans le Père céleste l'infailible garant de cette croyance. Jésus lui-même, par tout l'ensemble de ses affirmations, par la position et le rôle sans exemple qu'il s'attribue dans

l'histoire religieuse du monde, se déclare l'égal de son Père. C'est sous cette forme, et nullement comme un Messie juif, ni comme le revendicateur des espérances politiques de sa nation, qu'il se pose devant Israël, et que ses biographes le signalent à la foi des Juifs et des païens. Ce type d'un prophète, d'un maître, l'égal du Créateur immortel, était absolument opposé aux idées des Hébreux. D'elle-même, l'audace d'une telle affirmation devait appeler sur Jésus et sur ses disciples l'anathème du peuple élu.

N'est-ce pas M. Renan lui-même qui nous en livre l'aveu, lorsque, à propos des Nazaréens, il écrit dans son dernier ouvrage sur les Évangiles : « Leur admiration pour Jésus était sans bornes; ils le qualifiaient de prophète de la vérité par excellence, de fils de Dieu, d'élu de Dieu; ils croyaient à la résurrection, mais ils ne sortaient pas pour cela de l'idée juive, suivant laquelle un homme-Dieu était une monstruosité. »

Ces dispositions étaient, évidemment, celles

d'Israël tout entier. De fait, c'est parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu que la Synagogue décide la mort de Jésus. C'est pour avoir prêché sa divinité que ses premiers hérauts sont condamnés au supplice. La mort du Maître ne s'explique que dans cette supposition. On ne peut dès lors soupçonner les disciples d'avoir créé ce que les incrédules nomment l'histoire merveilleuse ou la légende de Jésus. Jamais ils ne l'eussent élaborée dans la forme que l'Évangile a fixée. Qu'on y songe ! Des narrateurs juifs n'auraient eu garde de tenter une réforme morale, au nom d'un Fondateur aussi opposé aux idées et aux traditions séculaires d'Israël, si des prodiges avérés et publics n'eussent, par leur éclat même, accrédité un si extraordinaire projet. Jamais ils n'auraient osé, à une distance si voisine des événements, prêter à un héros, de soi peu sympathique à leur nation, le cycle de miracles qu'ils lui attribuent, si leur réalité eût pu faire l'objet d'un soupçon. Si les Évangiles n'eussent reposé sur des faits notoires, incontestables, ils n'auraient jamais

mentionné la résurrection du Maître supplicié, en face du Sanhédrin, et de toute la nation, auxquels il était trop aisé de percer à jour des fourberies aussi criantes.

Si vague qu'ait pu être parmi les juifs la notion des lois de la nature; si enclins qu'ils fussent à croire aux manifestations surhumaines, un voyant fanatisé n'eût jamais communiqué à toute une société d'hommes hostiles à sa croyance ses vues exaltées, ni imposé, comme des merveilles dignes de Dieu, des prodiges suspects. Cette conclusion acquiert toute sa force, si l'on prend garde que, dès l'origine, le mouvement évangélique provoqua, dans la Judée comme dans les pays voisins, une anxiété réelle.

Il suffit de parcourir les *Actes des Apôtres*, ce document d'une incontestable authenticité, pour se convaincre de l'irritation causée par les premières prédications de S. Pierre et de ses collègues, et de la fureur inspirée aux zélés de la Synagogue par la conversion de S. Paul. Que ne devait pas tenter le Sanhédrin, pour

démasquer le mensonge ou l'erreur de ce converti illustre, assez audacieux pour enseigner que « la foi des chrétiens était vaine si le Christ n'était ressuscité, » et n'hésitant pas à se porter, par trois fois, garant de cette résurrection.

Dans leur colère contre ce messager de la foi dont il avait été le persécuteur, les juifs de Jérusalem n'avaient-ils pas fait vœu de se priver de nourriture, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé moyen de le mettre à mort? (1) A coup sûr, auprès d'esprits ainsi disposés, les apôtres n'ont pu songer à prêcher les miracles du Sauveur que parce qu'ils avaient la certitude de leur réalité.

On a prétendu parfois que quelque chef secret a présidé à la narration des évangélistes de Jésus. Combien n'eût-il pas été naturel, en ce cas, de revêtir le pieux roman de couleurs qui l'auraient moins discrédité aux yeux des juifs, d'expliquer les miracles et la résurrec-

(1) *Actes*, XXIII, 21.

tion dans un sens figuré et allégorique, à la mode des Esséniens, secte fort en faveur à cette époque.

Quel but, d'ailleurs, assigner à ce mensonge prémédité? La morale prêchée par les Apôtres, et appuyée sur leurs récits, répugnait au tempérament hébreu, exclusif, superbe, superstitieux. L'Évangile présentait d'une part un idéalisme élevé, peu sympathique à ces juifs formalistes, amateurs de rites et de minuties cérémonielles. D'autre part, il ajoutait à l'idée sublime du Royaume de Dieu, du « culte en esprit et en vérité, » l'affirmation de la Divinité de son Fondateur, de l'autorité des Apôtres et de la suprématie de leur chef. Qui ne voit que tous ces caractères n'eussent jamais été réunis, dans une vue commune, par des réformateurs de Judée, s'ils n'eussent été que simplement fanatiques?

Ceux-ci eussent fait la part plus grande aux espérances messianiques, pour lesquelles les plus sages rabbins mouraient encore un siècle plus tard, avec une confiance inébranlée. N'est-

ce pas avec ce caractère d'âpre judaïsme et de zèle politique que nous apparaissent S. Paul lui-même, avant sa conversion, et le savant rabbin Akiba crucifié sous Adrien, et l'auteur inconnu du livre de Judith? — Les juifs amateurs d'idées plus libérales, comme Gamaliel qui le premier peut-être répandit en Palestine les idées hellènes, auraient conçu et transmis aux Apôtres, aux Évangélistes un type religieux moins dogmatique, et jamais ils n'y eussent introduit la notion de la divinité du Fondateur, si clairement formulée dans les écrits de S. Paul, dont les rationalistes eux-mêmes proclament l'authenticité.

La prédication de l'Évangile, au temps de Caïus Tibère et de Caïus Néron, ne pouvait aboutir qu'à la mort, au martyre de ses missionnaires, et cela dura ainsi trois cents ans.

Qu'on ne parle en cette occurrence ni d'enthousiasme, ni d'hallucination ! Des disciples qui fuient leur maître et le renient, selon leur propre aveu, semblent des gens peu enthousiastes ! L'hallucination n'eût pas envahi tout

le corps apostolique. Elle eût épargné S. Paul, ce Pharisien instruit à la fois dans la doctrine de Gamaliel et dans celle des professeurs de Tarse, le centre des traditions les plus raffinées de la philosophie classique. Du reste une « illusion » n'eût fait que compromettre davantage les récits évangéliques. Elle n'aurait pas évité à ceux-ci le démenti d'une épreuve officielle que la gravité des conjonctures rendait aussi aisée qu'inévitable.

Le monde païen, cependant, a fini par se convertir à la prédication des apôtres : il a accueilli la divinité de Jésus-Christ. Le monde juif a suivi sur ce point les païens. La morale essénienne si aimable, si commode, avec son théisme substituant des allégories aux phénomènes surnaturels, n'a laissé dans l'histoire qu'une trace éphémère. Les stoïciens ont passé comme elle. La gnose d'Alexandrie n'a pas résisté au choc des systèmes. Bien avant que les Césars la protégeassent avec plus de calcul que de piété, seule, une doctrine autoritaire avec sa morale précise, odieuse à l'orgueil dans

ses applications de détail, autant que par son organisation hiérarchique personnifiée dans une Église de Docteurs et de disciples, avec ses apôtres déplaissants et incultes, avec son Fondateur crucifié comme un malfaiteur et prêché comme un Dieu ; seule cette doctrine, si déconcertante pour la raison, si antipathique à la nature, est devenue la religion de l'humanité ! N'est-il pas vrai que voilà un phénomène absolument contraire aux lois accoutumées des événements humains ? Le doigt de Dieu est là !

Qu'on ne vante, pour échapper à cette conclusion, ni l'excellence de la loi évangélique, ni la charité des premiers chrétiens, ni la fatigue du scepticisme éclectique et du formalisme juif préparant à un culte philanthropique des triomphes faciles. N'allons pas l'oublier : Les maximes générales de la morale de Jésus, que les incrédules mettent habilement en relief, étaient presque celles de tous les systèmes philosophiques. C'est surtout dans ses applications concrètes et dans les principes d'incomparable

grandeur spirituelle qui les dominant et les inspirent que se dessine la physionomie du christianisme: dans les prescriptions du sacrifice, de l'absolue pureté des actes et des désirs, du pardon des fautes, de la régénération intérieure et de l'union avec Dieu, de l'amour des pauvres et des petits, de l'obéissance aux chefs spirituels; enfin, de l'abandon des biens et du renoncement, pour ceux qui ambitionnent les palmes du chrétien parfait.

Or, pour quiconque connaît la société de ce temps-là, il est évident que de pareils préceptes ne pouvaient que créer à la Bonne nouvelle une répulsion presque unanime.

Sans doute ! il n'est pas toujours possible de ramener les grandes crises des peuples aux règles précises des inductions historiques. Mais à moins de renverser toute logique dans les causes et toute suite dans les faits, il ne peut être vrai que la plus difficile des entreprises ait réussi par les moyens qui, irréparablement, devaient engendrer sa ruine. Ce serait lancer l'histoire dans le domaine de la haute fantaisie

que d'accueillir une pareille conclusion, sous prétexte de « solliciter les textes » ou de deviner les événements!

Dira-t-on que l'avènement de l'Évangile fut, en ses débuts, « un mouvement de misérables, une réaction de délaissés? » Eh! à ceux-ci, Jésus ne permettait que la patience, la résignation. Que pouvaient, du reste, ces misérables pour fonder l'empire de la Croix dans la société la plus aristocratique qui fût jamais? A part ces considérations, ce serait connaître bien mal le cœur humain que de chercher, dans les bienfaits qu'elle répandit, le succès sans rival de la religion de Jésus. Ces motifs intéressés peuvent agir sur la foule des mercenaires : ils n'eussent pas entraîné les esprits élevés, les âmes fières, généreuses : seuls, ils n'eussent jamais eu la puissance de fonder la religion chrétienne, avec sa théologie, sa morale et toute son organisation si opposées à tout ce qu'attendait l'époque.

Il est très-vrai que l'ennui du rationalisme a pu, en des cas isolés, conseiller la diversion

d'un symbole net et arrêté. Mais cette cause n'eût pas suffi à l'expansion subite et vaste du christianisme, dans le monde gréco-romain. Le scepticisme désolait surtout les lettrés. S'imaginer-t-on de bonne foi que les contemporains de Sénèque, d'Adrien, de Marc-Aurèle trouvassent un attrait vainqueur à une doctrine s'imposant à leur orgueil à titre d'autorité, proposant à l'adhésion de l'esprit des mystères inaccessibles, et au cœur une loi d'humilité, de renoncement, de chasteté? Les penseurs du Portique et de l'Académie se seraient-ils jamais rangés sous la bannière d'un réformateur supplicié, dans une communauté d'obscurs missionnaires dont le chef s'arrogeait, de droit divin, une primauté spirituelle d'elle-même fort répugnante aux sentiments naturels de l'homme? Ce serait pitié de le soutenir. Volontiers, ces hommes auraient consenti à considérer Jésus comme un sublime moraliste. Quelques-uns d'entre eux auraient placé son image dans leur laraire privé, à côté de celles d'Aristote, de Platon et d'Orphée,

comme Dion Cassius le raconte de l'empereur Alexandre Sévère. Mais reconnaître le réformateur hébreu pour Fils de Dieu, pour un révélateur surnaturel, au sens évangélique et précis de ce mot; accueillir les dogmes si positifs de l'Église et son organisation hiérarchique; jamais ils ne l'eussent fait! Ce fondateur n'était-il pas un Juif? Ces prédicateurs de la foi nouvelle ne sortaient-ils pas de la Judée, et leur doctrine ne passait-elle pas pour un enseignement juif? On sait le mépris qui s'attachait à une pareille origine, au point de vue doctrinal surtout. Quand Tacite nous avertit qu'on accusait les chrétiens de haine du genre humain, il devait être bien informé!

Que se passe-t-il, cependant? Le peuple juif, fasciné depuis des siècles par le rêve d'un Messie temporel, se convertit en grande partie à la foi du Crucifié; il se range à l'Évangile, qui, par ses principes aussi bien que par ses premiers hérauts, était en opposition complète avec les espérances théocratiques. Le monde païen s'y range à son tour. Ces hommes qui,

pour couvrir leurs débordements d'une excuse sacrée, les avaient fait entrer dans les mystères des Dieux, acceptent la croix du sacrifice et la morale de la continence et de la fraternité; ces gentils dont le culte n'était presque plus qu'une affaire d'État, et dont le chef tenait autant à son titre de « Pontife maxime » qu'à celui d'Empereur, reconnaissent maintenant le suprême pouvoir spirituel à des prédicateurs illettrés et indigents. Et pour qu'on ne pût voir en ce premier élan des âmes un fanatisme amoureux de nouveautés, une fraction importante du peuple hébreu combat jusqu'au martyre pour défendre à Pella les derniers restes de sa liberté et de ses traditions; et dix grandes persécutions attestent à leur tour la résistance forcenée de l'élément païen. A coup sûr, à juger les choses par la loi des corrélations historiques, pour triompher en de pareilles conjonctures, il a fallu à l'Évangile et à l'Église une vertu supérieure à la simple nature : je veux dire, la toute-puissante efficacité d'une œuvre surhu-

maine, la divinité de son Fondateur enfin.

On peut s'obstiner à rejeter cette divinité de Jésus-Christ, la réalité de ses miracles, toute la vérité de la foi chrétienne, en un mot, dont nos temples, nos cérémonies, nos pèlerinages sont l'expression publique. Dans toute démonstration qui se meut sur le terrain de l'histoire, l'esprit humain ne peut être étreint par l'évidence despotique propre aux déductions mathématique ou aux preuves d'intuition. Mais, en ce cas, la parole devenue presque banale, si profonde cependant, du grand Augustin, continue à se vérifier. Si l'on soutient que l'Évangile s'est propagé sans miracle, qui ne voit que cette propagation-là serait elle-même le plus grand des miracles ? De fait, alors, on se prend à une autre difficulté, et pour quiconque a foi à une intelligence suprême, arbitre du monde, celle-ci serait sans issue.

Voici le raisonnement qui invinciblement pèse sur l'esprit de l'incroyant. — De bonne foi, l'incrédulité peut-elle invoquer autant de

garanties que le catholicisme ? La maxime de Richard de Saint-Victor n'est-elle pas vraie Si nous sommes trompés dans la foi au Christ, c'est Dieu même qui nous a trompés ? — Pesons cette considération : elle résume tout le reste ! Celui qui croit à l'existence d'un Dieu d'infinie sainteté pénètre facilement le fond de cette sentence.

Seul, parmi les enfants des hommes, le Christ s'est acquis dans l'histoire une place à part. Son rôle, ses affirmations sur sa mission, sur sa divinité et sur celle de son œuvre sont d'un caractère unique. Quelle doctrine peut rivaliser avec la Bonne nouvelle, pour l'élévation, l'étendue, le charme, la sainteté, l'intelligence de tous les besoins de la nature humaine ? Quel prophète accomplit des œuvres comparables aux œuvres de Jésus ? Qui donna une impulsion pareille aux âmes ? De l'aveu de M. Renan, l'histoire est incompréhensible sans lui ; c'est « l'obscur Galiléen qui a jeté parmi nous le glaive qui nous divise et la parole qui nous unit. » Les princes de la pensée, les

plus fermes esprits, ceux-là que l'habitude de la critique préserve des entraînements irréfléchis et des préjugés de l'éducation, ont salué dans le Christ le Fils du Dieu vivant; et ils voient, en cet hommage, un tribut rendu à une vérité appuyée sur des titres que dix-huit siècles de controverses n'ont fait qu'affermir. Dès lors, voici, à notre avis, l'argument central de l'apologétique, et tout son résumé. — Qu'au temps de Jésus, des Juifs aient conçu un idéal religieux si parfait que ceux-là mêmes qui le repoussent avouent qu'il constitue la plus complète synthèse morale; que ces Juifs aient popularisé en quelques années cette croyance à la fois si élevée, si hostile aux passions, et battue en brèche, dès son apparition, par tous les pouvoirs d'ici-bas, voilà un fait qui sort de tous les précédents historiques. Jamais Joseph d'Arimathie, Gamaliel ni saint Paul n'auraient trouvé l'idée de l'Évangile et de l'Église; s'ils l'eussent trouvée, ni les Apôtres, ni la Synagogue, ni les Juifs ne l'eussent acceptée, ni comprise. La doctrine nouvelle a

été formulée par quatre écrivains juifs, et par saint Paul, quelques années après la mort du Seigneur. Elle a été dès l'origine accueillie par d'éminents génies ; aujourd'hui encore, elle leur apparaît comme le plus parfait type d'une religion complète, humanitaire, c'est-à-dire populaire et sublime, plus efficace, mieux en harmonie avec les vœux secrets de la raison et du cœur de l'homme que toutes les autres formes de religion naturelle et positive. — Eh bien ! en face de cette foi des sages si désintéressée, si libre et pourtant persistante, il faut nécessairement admettre la divinité de Jésus et celle de son œuvre. On ose dire que le Christ n'est pas Dieu ! En ce cas, s'il existe un Dieu il se devait à lui-même, il devait à l'humanité de ne pas souffrir, dans le Christ Jésus, la réunion de tous les attributs prédestinés à produire fatalement, invinciblement, l'idolâtrie monstrueuse qui, dans le Fondateur du Christianisme, allait vénérer la Divinité même. Dieu se devait d'empêcher dans la personne de Jésus — fût-il un saint sans égal ! — le concours de

caractères où non-seulement la foule, mais l'élite de l'humanité verra toujours le signe, la sanction du Ciel. Il n'y a pas de Dieu et il n'y a pas de Providence, ou bien le Christianisme est divin, et le Christ est l'égal du Père, de l'Esprit éternel. Ou le Catholicisme est la seule Religion vraie, ou Dieu a trompé les hommes en les livrant à une irrémédiable erreur ! De ce dilemme, nul esprit de bonne foi ne sortira jamais.

Quoi donc ! Voici une religion où l'incrédule ne consent à voir qu'un symbole purement humain ; voici un Évangile dont quatre disciples, trop naïfs pour être soupçonnés d'imposture, ont été les compilateurs de hasard. Et les simples d'esprit qui trouvèrent cette forme nouvelle de l'adoration auraient réussi à lui donner une perfection sans exemple : des Galiléens, si ignorants de l'état général de la conscience humaine, seraient parvenus à répondre à tous ses désirs, à donner satisfaction à toutes ses aspirations intimes et sociales. Ils auraient parlé du Père céleste en

des termes dont la profondeur et l'éloquence auraient ravi Platon ! Ils auraient décrit les mystères de la vie divine, dans un langage qui restera pour tous les siècles la source d'une émotion sans égale ici-bas, de l'aveu des plus fermes penseurs ! Jamais Épictète ni Marc Aurèle, les plus honorés entre les anciens sages, n'ont enseigné, avec une telle persuasion, la fraternité humaine, l'amour de la vertu, l'absolue pureté. — Et par un phénomène plus inexplicable encore, la religion de cet Évangile erroné aurait apporté aux croyants une paix, une tranquillité qu'en vain, depuis vingt siècles, la philosophie cherche et promet. — C'est ici, à coup sûr, un phénomène comme n'en présentait jamais l'histoire des cultes !

Après tant de disputes sur les fondements de toute croyance et de toute morale, sur l'âme, sur la vie future, sur Dieu, la philosophie hésite à formuler ses thèses. Si elle adhère en pratique à ces dogmes capitaux, sur la théorie elle se voit condamnée à des réserves infinies. Dans quelle école règne l'unité, la concorde des opinions ?

Tout près de nous, des incrédules célèbres se sont chargés de divulguer leurs divergences, leurs doutes impuissants. Pour ne citer que ceux-là, c'est l'illustre Jouffroy, regrettant, sans pouvoir les ressaisir, les croyances joyeuses de son enfance montagnarde. C'est M. Schérer s'écriant que l'homme marche vers un but inconnu par un chemin incertain. C'est M. Renan assurant que l'humanité est la victime de quelque dupeur inconnu, qui se complaît à la plonger dans l'agonie des incertitudes sans fin.

D'où vient, dans l'école de la raison pure, bornant son système religieux à quelques articles en apparence si simples, tant de querelles et tant de schismes ?

Ah ! serait-il donc vrai, comme l'affirmait saint Thomas d'Aquin, que sur ces points eux-mêmes, afin qu'il les croie avec sûreté, sans mélange d'erreurs et d'une foi tout ensemble populaire et sérieuse, l'homme appelle, comme d'instinct, une parole supérieure, une autorité incapable d'errer et digne d'une absolue créance ?

Serait-il vrai, ainsi que l'avoue un des coryphées de la science séparée, qu'en pratique la religion naturelle des incrédules n'est qu'une chimère ? Mais alors, ne serait-ce pas sagesse que de se tourner, dans la perpétuelle oscillation des principes, vers cette croyance de Jésus, stable et ferme comme la vérité, démocratique et sublime, comme l'esprit même de l'humanité, pleine de calme et de consolation comme doit l'être une religion céleste, apportée aux hommes par un Dieu ?

Du moins, devant ces qualités réservées, dans une institution née de fondateurs si peu riches de délicatesse, de science, de toute grandeur humaine, l'incrédulité devrait cesser ses ricanements, et accorder qu'il y a là un fait qui mérite mieux que de l'indifférence. Ceux-là, qui vivent de cette Religion peuvent se féliciter de ses bienfaits ! Ils se diront, s'ils sont sages, que leur joie intérieure est une marque de l'excellence de leur doctrine, et qu'il y aurait crime et folie à la comparer à des conceptions sans cesse changeantes, et dont le pre-

mier châtiment est de laisser à leurs adeptes une amertume dont rien ne console.

Dans une religion, appuyée sur des preuves comme celles dont se vante le catholicisme, si ce sentiment qui couronne tout le reste pouvait être trompeur, où donc serait la vérité ? Si Dieu permettait à l'erreur de cacher à tel point les marques de la fausseté, comment l'erreur serait-elle imputable à la volonté ? Que deviendraient, enfin, la raison, la conscience et les convictions des hommes ? La vérité d'une religion qui, si elle n'était divine, serait une impossibilité historique et une contradiction surnaturelle, semble suffisamment prouvée !

Ainsi, par une démonstration vivante et accessible à tous, la Religion se révèle à celui qui cherche le Seigneur en esprit et en vérité.

Ramener à l'âme ce vif sentiment de Dieu et des choses éternelles, voilà, pour la meilleure part, la destination providentielle des sanctuaires privilégiés, dans le plan général de la Rédemption. Le Temple de Notre-Dame de

Montaigu occupe à cet égard une place d'élite, dans l'histoire de l'Église et dans celle des âmes.

De ces murs témoins de tant de larmes et de prières, de tant de grâces et de combats, que de leçons de salut surgissent ! Ici les cœurs innocents goûtent, dans la joie de la conscience sans reproche, la première récompense de leur fidélité ; le coupable retrouve la sérénité humble et confiante d'un pardon dont Dieu était impatient. Le pauvre, au spectacle de l'égalité chrétienne, porte avec moins d'amertume sa dure destinée ; et l'ignorant dans les œuvres éclatantes du ciel, reconnaît le triomphant témoignage de sa foi. Ici, loin des argumentations abstraites trop souvent infécondes, le lettré apprend, par une expérience personnelle, le charme des communications directes avec l'Infini, semblables à la lumière dont nulle description ne supplée le vivant éclat.

Et toi-même, jeune homme ! à l'heure où toutes les facultés de ton être se sentent transportées, avec une puissance magique,

dans le champ sans bornes des rêves et des désirs, toi-même tu comprends que les seules joies véritables sont celles qu'aucun regret ne déflore, et que n'attriste aucune déception ; tu proclames que la lutte pour la vertu est un honneur autant qu'une jouissance, et qu'une croyance consolant toutes les tristesses, répondant aux besoins les plus profonds de l'âme, ne peut être que la vérité. Tu demandes, dans une prière émue, que la lumière dont tu jouis éclaire tant de nobles esprits qui la méconnaissent, parce qu'ils n'en ont qu'une vue diminuée, et obscurcie par leurs préjugés ou par les injustices et les exagérations des hommes. Tu te redis, enfin, avec le génie qui comprit peut-être le mieux son temps, que « si l'Église n'a pas toujours eu dans tous les siens sa transparence divine ; son honneur, du moins, est de ne jamais souffrir que pour la même cause qui fit souffrir son maître (1). »

(1) Lacordaire, *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne*.

Heureux les chrétiens qu'à l'aube de la vie, a conduits dans quelque sanctuaire de Marie une mère, une sœur pieuses, et que ramène là, aux heures moins sereines, le même amour dans la même foi !

Ces autels pour eux seront éloquents : d'instinct ils y apprendront les vertus de l'Évangile personnifiées dans la Vierge sainte : la pureté, l'humilité, la bienveillance envers tous, l'amour filial pour le Père qui est dans les cieux, l'ardente communion, par la pensée et par les œuvres, avec le Christ Jésus. Ainsi, pour parler avec nos Livres Saints, « la montagne où habite le Seigneur, vers laquelle montent les peuples, » leur enseignera jusqu'à la fin, à suivre les voies de la justice, à marcher dans le sentier des commandements, qui est aussi celui du bonheur.

« O culte de Marie, s'écriait un pèlerin, sur le seuil d'un temple fameux ! Pieux amour du cœur ! Délices des âmes pures ! Et en même temps, première espérance des pécheurs, appel du retour, ressource suprême contre l'en-

durcissement, gage de conversion et de salut (1) ! »

A la pensée des légions de jeunes chrétiens accourant auprès de Notre-Dame-du-Chêne, involontairement ces paroles nous reviennent à la mémoire. Un jour, peut-être, en ces temps de révolte, la contagion du monde jettera une ombre troublante sur les belles années d'innocence et de lumière. Peut-être le ricanement de l'impie, le triomphe des pervers feront rougir les fronts auxquels l'aimable vertu et la croyance des ancêtres faisaient un diadème plus beau que celui des rois. Alors, du moins, en quelque repli secret de l'âme, se réveillera la pensée du bonheur d'autrefois, de la vertu devenue importune, du symbole aujourd'hui méconnu, des sacrements abandonnés maintenant.

Dieu ne rentre dans le cœur, ni par la polémique hautaine, ni par le fracas de la démonstration ; mais il apparaîtra de nouveau à la

(1) Ch. Péraerts et Beauvois. *La Normandie*, p. 23.

conscience obscurcie du jeune homme, comme un ami fidèle attendant pour retourner au foyer jadis familial l'heure des jours mauvais, conseillère de réconciliation et de repentir. Dans la tristesse d'une épreuve, dans la pression d'une injustice, dans le brisement de quelque affection qu'il rêvait éternelle, le chrétien se rappellera les tabernacles d'où jadis descendaient sur lui la clarté et le calme, demandés vainement au plaisir frivole, à la négation superbe. La vérité et la foi feront retour dans l'âme par une larme, par une invocation confuse encore, par le souvenir mélancolique des jours évanouis. Ah ! Dieu qui connaît l'homme n'égale pas sa colère à nos faiblesses. Au premier effort, si timide, si vacillant du pécheur gémissant sous une chaîne fascinatrice, le Seigneur ajoutera son surnaturel appui. La protection de la plus sainte des créatures achèvera, une fois de plus, dans l'intime joie de l'âme, le mystère de la réconciliation et du salut.

Ainsi, dans ses temples privilégiés, Marie reste pour tous les chrétiens, suivant la parole

de saint Bernard, la Mère de l'espérance, une Protectrice toute-puissante, le type parfait de la vertu évangélique. Ainsi continue à se vérifier, à travers les âges, la douce promesse gravée sous la sainte Image de Notre-Dame-du-Chêne : J'aime ceux qui m'aiment. *Ego diligentes me diligo.*

FIN.

APPENDICE

OBJETS PRÉCIEUX DU TRÉSOR DE L'ÉGLISE DE MONTAIGU.

(1) Les présents des pèlerins princiers, que nous avons mentionnés plus haut, ne doivent pas nous laisser oublier ceux des autres visiteurs du Sanctuaire.

En 1650, Gérard d'Instenraed et Anne Jabachs, sa femme, offrirent à la Vierge une niche d'ébène et d'argent, surmontée de deux anges et portant les armes et les noms des donateurs. Cette belle offrande a échappé aux déprédations des temps, et, le premier dimanche de novembre, elle est exposée sur l'autel du chemin de la croix. Les deux ostensoirs d'argent sont aussi des cadeaux des pèlerins. Le plus riche d'entre eux est une reproduction massive et peu élégante du chêne de Montaigu, abritant la Sainte Image, et soutenu par un cercle d'or et de diamants de la plus grande richesse, au pied duquel prient deux chérubins. L'autre ostensoir a été donné par des pèlerins d'Anvers, en 1824. Le reliquaire gothique qu'on place sur l'autel aux jours de fête est d'une exécution plus soignée. Au milieu, entre des tours d'un beau travail, apparaît l'image d'or de Marie, et sur les créneaux se dressent les statuettes de saint Joseph et de sainte Anne. Le Ciboire en vermeil, de forme octogone, fermé par un couvercle à tourelle; le grand Ciboire d'ar-

gent surmonté d'un pélican et les divers calices du trésor sont dus également à la générosité des pèlerins. Trente-neuf lampes d'argent se balançaient, avant la Révolution, aux voûtes du temple : la plupart ont été vendues ou fondues avec les autres ornements par l'ordre des commissaires de la République. Huit d'entre elles ont échappé à la profanation et font regretter celles qui ont disparu. Sur l'une d'elles on lit le nom de Chrétien Lodewyckx de Malines (1697) : deux autres portent les noms de Christophe de Castro (1638) et de Werner, beau-père du duc de Clèves (1625). Ces lampes ornent la nef centrale.

Le devant d'autel en velours rouge, avec l'arbre de la Vierge brodé en couleurs, est un présent des pèlerins brugeois de 1604. Au siècle dernier, on fit don à l'église du superbe ornement de damas blanc à palmes d'or et d'argent. Il passe à bon droit pour un chef-d'œuvre de broderie religieuse, mais le cède, toutefois, aux admirables vêtements sacrés, récemment sortis de la maison Gauchet de Bruges. Les artistes semblent avoir retrouvé le secret de nos anciens brodeurs, des dames du Béguinage de Lierre, en particulier, dont les œuvres qu'on peut voir au riche trésor de l'abbaye d'Averbode paraissent des émaux colorés au pinceau.

Parmi les parures de l'Image miraculeuse, on cite avant tout la robe et le manteau de velours rouge et or offert en 1819 par les pèlerins de Maestricht, et le costume à peu près pareil donné en 1852 par la ville de Bréda, ainsi que la robe de soie bleue et celle en dentelle de Bruxelles, don d'un généreux inconnu. La bannière de damas bleue et rouge représentant le chêne traditionnel et l'agneau rédempteur, ainsi que l'oriflamme de la confrérie du B. Jean Berchmans, brodé par M. De Try, sont aussi d'une remarquable beauté. Le baldaquin sous lequel on porte l'Image miraculeuse est du poids de soixante-dix livres. Il est de velours et rehaussé d'ornements d'argent.

En 1858, le 9 août, l'Infante d'Espagne, Ferdinande de Bourbon, offrit à la Vierge, par l'intermédiaire de la Confrérie

de Notre-Dame de Montaigu érigée dans l'église de la Chapelle à Bruxelles, un magnifique écusson en émail portant les armoiries d'Albert et d'Isabelle, les fondateurs augustes du sanctuaire. Ce fut une fête pour les serviteurs de Marie que l'arrivée du pieux cortège. Le souvenir des Archiducs bien-aimés se réveilla avec une vivacité nouvelle, en face du splendide présent de la noble princesse. L'écusson de l'Infante se trouve non loin de celui que la ville de Liège fit parvenir à l'église de Montaigu, le 18 septembre 1877. Ils rivalisent tous les deux de richesse.

En 1840, des demoiselles de la capitale, en reconnaissance de diverses grâces obtenues par l'intercession de la Vierge de Montaigu, firent don à l'église d'une nappe de communion d'écarlate revêtue de dentelles en point de Bruxelles d'une valeur considérable.

L'ornement rouge pour l'octave de la Pentecôte offert, en 1851, par Madame la douairière Marie Pangaert d'Opdorp, née baronne de Raavere de Mooremerschype, est rehaussé de diamants et de pierres de prix. C'est un hommage de gratitude de la douairière rendue, par Marie, à la santé contre l'attente de tous. Ces vêtements sacrés passent pour les plus précieux du trésor de Montaigu.

Il faut rappeler encore pour son antiquité la chasuble attribuée à saint Thomas de Cantorbery, chancelier d'Angleterre, tué en haine de la foi en 1170. Elle est de velours rouge. Sa forme a dû être remaniée. La croix du milieu représente Dieu le Père contemplant son divin Fils sur la croix; deux séraphins recueillent le sang de l'auguste victime. Six médaillons d'or et d'argent se trouvent sur les côtés antérieurs.

On ne se sert de cette antique chasuble que pour l'office du 29 décembre, fête de S. Thomas. La tradition attribue au même saint une autre chasuble semblable à la première sauf qu'au milieu est brodée l'image de la Vierge et celle des quatre Évangélistes.

INDULGENCES ET PRIVILÈGES DE L'ÉGLISE DE MONTAIGU.

Le 16 septembre 1606, S. S. le Pape Paul V a accordé les Indulgences suivantes :

1^o Indulgence plénière à tous les fidèles chrétiens qui, après avoir reçu les saints sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, visiteront l'église de Montaigu, et y prieront aux intentions ordinaires : les jours de la Nativité, de l'Immaculée-Conception, de l'Assomption et de la Purification de la T.-S. Vierge, depuis les premières vêpres jusqu'au coucher du soleil du jour suivant ;

2^o A tous chrétiens qui, en d'autres temps, réciteront le rosaire dans la susdite église, les indulgences accordées aux fidèles qui à Rome font les Stations ;

3^o A tout prêtre qui célébrera la sainte messe en l'église susdite, et à tout fidèle qui y fera dire une messe pour un trépassé, mort en état de grâce, la remise, par mode de suffrage, de la troisième partie des peines du purgatoire ;

4^o Indulgence plénière à tous fidèles qui ayant visité *une fois* l'église de Montaigu et possédant une image ou médaille de N.-D. de Montaigu, se confesseront et communieront à l'heure de la mort, ou, si cela ne peut se faire, diront de bouche ou d'un cœur contrit *Jésus, Marie* ;

5^o A tous ceux qui ont visité *une fois* l'église susdite et possèdent une médaille ou une image de N.-D. de Montaigu ; toutes les fois qu'ils réciteront le chapelet, cent jours de remise des peines temporelles dues pour leurs péchés ; et soixante jours toutes les fois qu'ils honoreront cette image ou cette médaille ou qu'ils feront quelques œuvres de piété, de mortification, de pénitence, de miséricorde spirituelle et temporelle en l'honneur de Marie.

Le 22 août 1832, S. S. le Pape Grégoire XVI a accordé une Indulgence plénière, un jour à volonté, à ceux qui visiteront l'église de Montaigu, aux conditions ordinaires.

Le 17 mars 1854, S. S. Pie IX a accordé les faveurs suivantes :

1^o La faculté de chanter une messe votive de la S. Vierge toutes les fois qu'arrive à Montaignu une procession de pèlerins étrangers ;

2^o La même faculté, le mercredi et le samedi de chaque semaine, pour tous les prêtres arrivant à Montaignu à l'occasion d'un pèlerinage.

Sont exceptés de ces deux permissions : les jours de fêtes d'obligation, les fêtes doubles de première et seconde classe, les octaves privilégiées, les Quatre-Temps et autres fêtes et Vigiles privilégiées.

Par son bref du 16 avril 1873, S. S. Pie IX accorde à perpétuité une indulgence plénière, aux conditions ordinaires, le dernier dimanche d'août et les sept jours suivants, en souvenir du couronnement des Saintes Statues. Cette indulgence est applicable aux défunts.

CONFRÉRIES EXISTANT DANS L'ÉGLISE DE MONTAIGU.

1^o *Confrérie du S. Rosaire.* — Fondée en 1603, à la supplique du R. P. Jacques Ghelius, des Frères Prêcheurs, docteur en théologie ;

2^o *Confrérie du T.-S. Sacrement de l'autel.* — Fondée en 1698 ;

3^o *Confrérie de la T.-S. Vierge.* — Fondée en 1727.

4^o *Confrérie de S. Joseph.* — Approuvée le 19 juillet 1775.

5^o *Confrérie de N.-D. du Scapulaire.* — Fondée le 1^{er} septembre 1840.

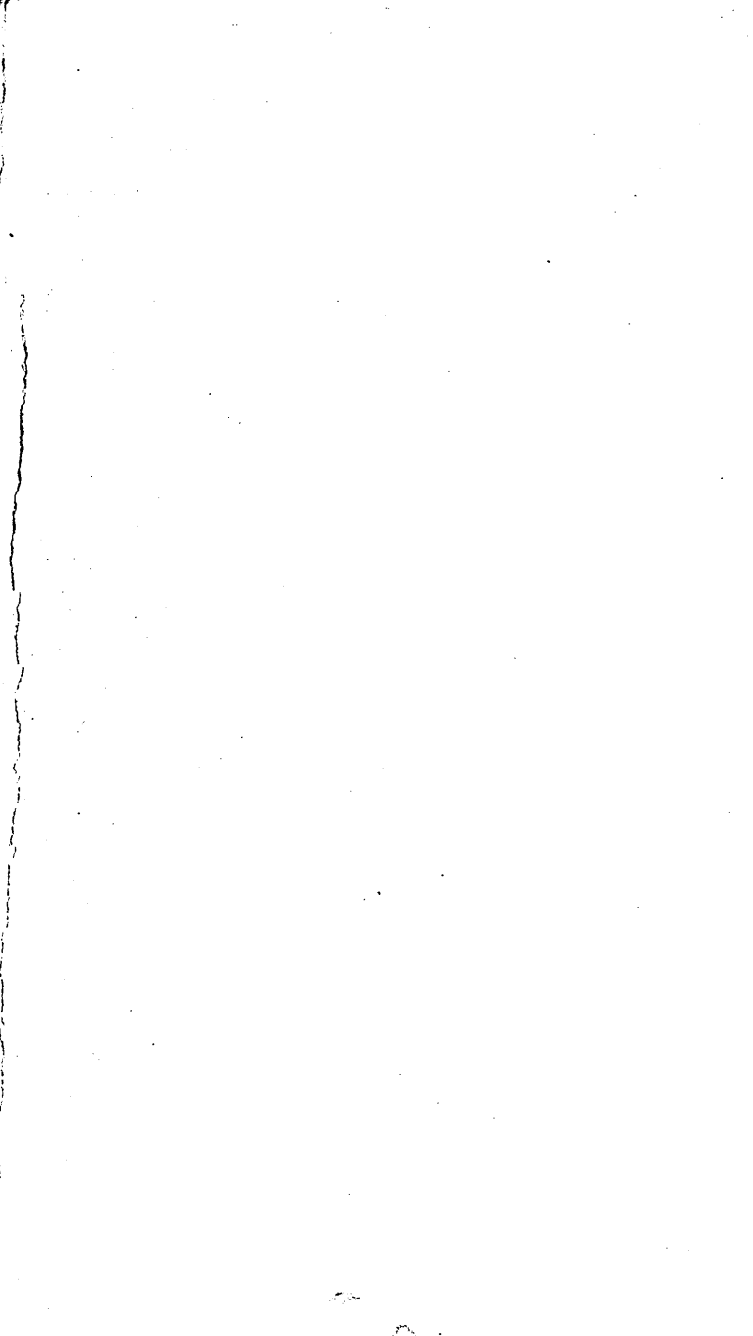


TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Le Paysage et le Sanctuaire	7
Légende, origines et développement de la dévotion à Notre-Dame du Chêne de Montaigu	55
Le Pèlerinage et les processions.	111
Miracles et grâces surnaturelles.	175
Plan des Sanctuaires nationaux dans l'économie générale de la religion de Jésus-Christ	226

ERRATA.— Page 36, ligne 7^e: au lieu de « grand prêtre, » lisez : Prêtre. — Page 136, ligne 13^e, au lieu de « inopportune, » lisez : importune. — Même page, ligne 16, au lieu de « ces manies, » lisez : cette manie.

Braine-le-Comte. — V^e CH. LELONG, imprimeur-éditeur.



MÊME LIBRAIRIE

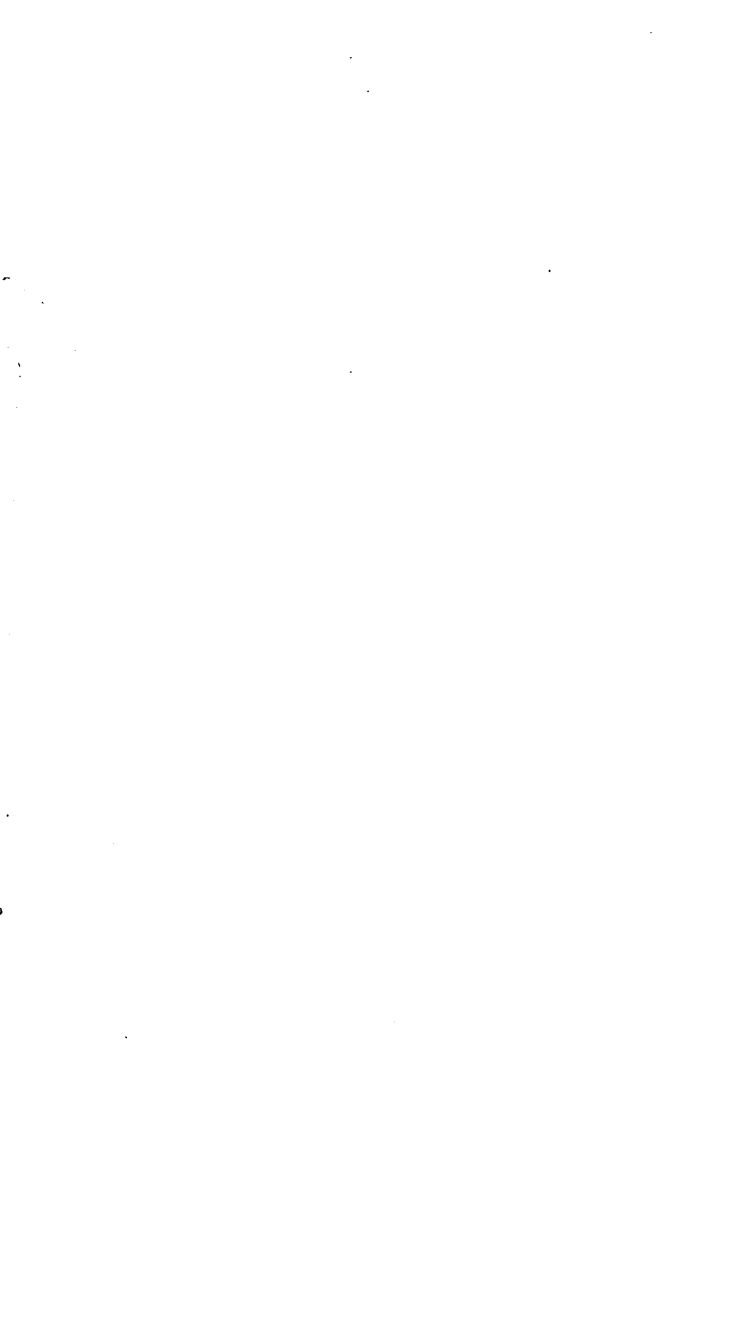
ELEMENTS RAISONNÉS DE LA RELIGION (des Écoles) : œuvre fondamentale, appropriée aux cours supérieurs de théologie et de philosophie, par A. VAN WAGENINGA, professeur en philosophie et en théologie, aumonier de la Cour, à Bruxelles. 1^{re} édition, revue, remaniée et considérablement augmentée. 1 vol. in-8° de xxxix-400 pages. Fr. 10.00.

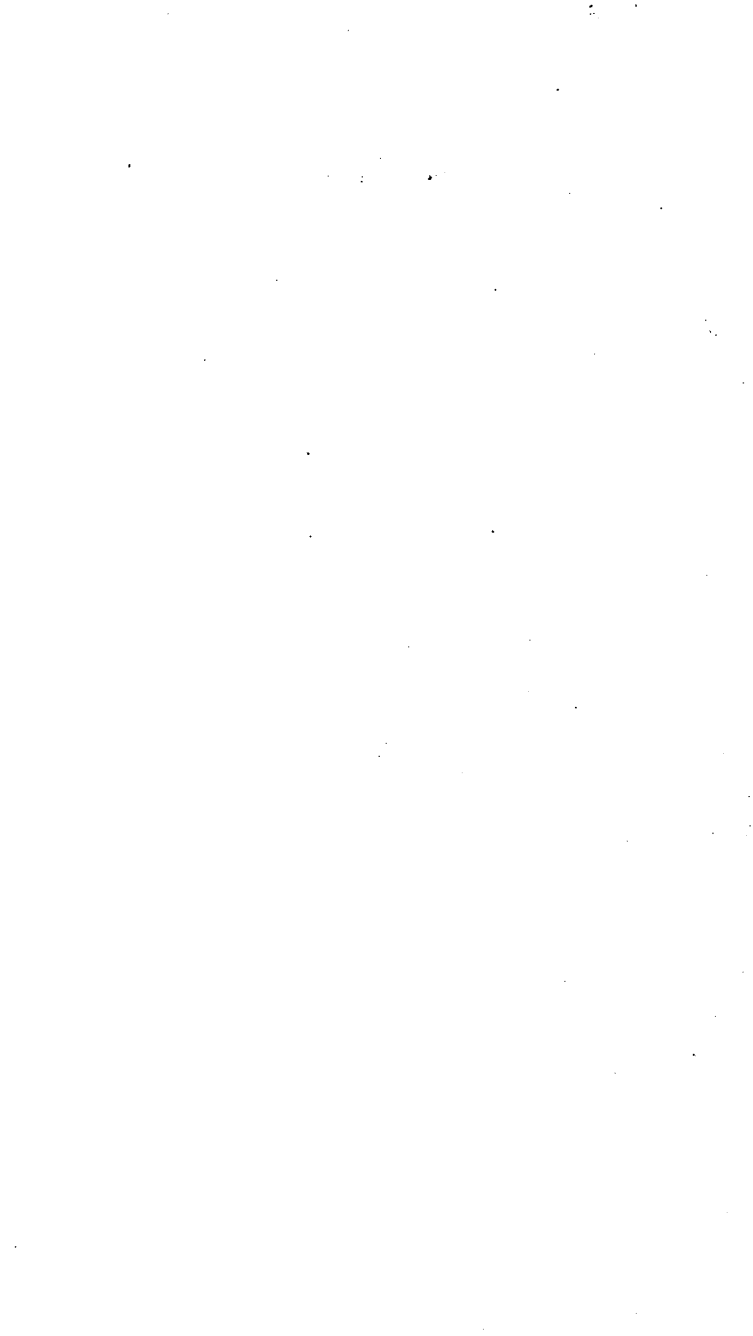
VIE DE LA BIENHEUREUSE VIERGE & MÈRE DE DIEU MARIE (de), proposée comme modèle aux filles, aux veuves et aux mères chrétiennes, par JEAN-BAPTISTE MASCHOU, traduite de l'allemand par J.-J. NYSSEN, curé de la paroisse de Seneffe, membre honoraire de la Société scientifique de l'Indigénité catholique de l'archidiocèse de Liège, avec 2041. 1 vol. in-8° de viii-170 pages. Fr. 10.00.

VIE DE LA SAINTE VIERGE d'après les Écritures, canons et traditions, précédées d'une lettre de Mgr Munier, évêque d'Helion, auxiliaire de Genève. 1 charmant petit volume in-32 de xvi-361 pages, sur beau papier, caractères élzéviens, titres rouge et noir. Figures, lettres ornées, etc. Fr. 10.00.

SAINTE ANNE D'AURAY. Histoire du pèlerinage, avec une introduction historique sur sainte Anne et la Bretagne, par MAX NICOL. 1 vol. gr. in-8° illustré. Fr. 10.00.

LOUANGES DE MARIE, dix beaux cantiques, avec accompagnement de piano ou d'harmonium, musique de L. H. SCHIAKEN, maître de chapelle de l'église des Carmes de la paroisse royale, à Bruxelles. In-4° de 21 pages. Fr. 10.00.





BT
655
M1V3

Van Weddingen
Notre-Dame de Mont

749595